Ch. Ravel

IDÉE GÉNÉRALE

ET TABLEAU HISTORIQUE

DE LA

MÉDECINE MORALE.

PAR L. J. MOREAU DE LA SARTHE,

PROFESSEUR ET BIBLIOTHÉCAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS, MEMBR
DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, NATIONALES ET ÉTRANGÈRES.

[Encyclopédie méthodique. Médecine, vol. IX]
[Paris. 1816]

Médecine morale (Généralités, & table synoptique de la).

Nous avons pensé que sous cette dénomination générique & très-étendue, on pouvoit désigner, comme le sujet d'une doctrine spéciale ou du moins d'une vaste série de recherches & de méditations, ce qui constitue la haute médecine & la physiologie transcendante, c'est-à-dire, le point de vue particulier des sciences médicales, qui comprend l'étude de l'influence réciproque du physique & du moral dans l'état de santé & de maladie; l'observation, l'emploi des effets qui dérivent de cette réaction; l'analyse des affections sensoriales, l'exposition des maladies & du régime des gens de lettres & des artistes, enfin l'histoire des maladies de l'entendement que l'on traite dans les hospices, ou celles dont le développement équivoque occasionne quelquefois tant de trouble & d'agitation dans la société (1).

Dans l'état présent des connoissances, il n'existe aucun ouvrage, aucun genre d'enseignement qui comprenne dans son ensemble, la série des objets qui appartiennent à la médecine morale ainsi considérée; & cependant un assez grand nombre d'ouvrages, de traités, d'essais, d'observations & de recherches, publiés surtout dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, ne pourroient être rangés sous un autre titre, dans un dénombrement régulier & méthodique des principaux monumens littéraires de la philosophie & de la médecine: remarque qui suffiroit seule pour établir & recon-

(1) D'après l'acception dans laquelle on prend généralement les mots *moral* & *morale*, il sembleroit que l'on devroit entendre sous ce titre de *médecine morale*, la médecine considérée sous le point de vue des devoirs, des vertus, des mœurs délicates & sévères, que l'on exige dans les personnes qui exercent l'art de guérir. Nous prenons ce mot, comme on le verra, dans un sens beaucoup plus étendu, en nous rapprochant d'ailleurs de celui qui lui a été donné, dans les locutions *sciences morales*, *études morales*.

noître la médecine morale comme un corps de doctrine, comme une portion des connoissances humaines.

Les nombreux objets de recherche & de méditation que comprend ce genre d'étude, nous paroissent naturellement se ranger sous deux titres principaux ou généraux.

1°. La médecine morale proprement dite;

2°. La médecine mentale, y compris la psychologie médicale & l'histoire naturelle des passions.

La médecine morale proprement dite, plutôt pratique que spéculative, fait partie, au moins dans le plus grand nombre de ses observations, de l'expérience journalière du médecin. Elle a essentiellement pour objet l'influence de l'organisation & de ses changemens, de ses variétés, sur la sensibilité, les facultés intellectuelles & morales de l'homme, dans l'état de santé & pendant le cours des différentes espèces de maladies. Très-élevée dans ses considérations, elle ne craint pas de se placer sur les limites de la philosophie ou même de les dépasser, pour s'occuper d'une manière spéciale des lois, des phénomènes de l'entendement, de ses altérations & de ses maladies, de sa réaction dans ses opérations les plus actives, & des principaux effets des passions.

La médecine mentale proprement dite ou la médecine de l'esprit, à laquelle nous avons déjà consacré un article assez étendu (*voyez* MÉDECINE MENTALE), peut être regardée comme une des divisions les plus considérables de la médecine morale.

Les titres auxquels nous avons rapporté les nombreux objets de recherche & d'observation qui lui appartiennent, ont offert successivement aux méditations du lecteur :

1°. Le tableau des maladies particulières de l'entendement;

2°. L'histoire du délire dans les fièvres;

3°. Plusieurs recherches sur le narcotisme & sur l'ivresse;

4°. L'examen approfondi de l'influence qu'exercent sur les facultés intellectuelles & la sensibilité, les maladies en général, mais plus particulièrement les maladies nerveuses, les affections cérébrales, les névroses de l'abdomen, &c.;

5°. Enfin, l'effet physique de la contention d'esprit, du genre de vie littéraire, & de l'exercice immodéré de l'ensemble ou de quelques facultés de l'entendement.

Les notions fondamentales de la doctrine des rêves, qui devoient appartenir à cette première partie, seront développées plus tard, & d'après un grand nombre de vues & d'observations qui nous sont propres. (*Voyez* RÊVES, SONGES.)

D'autres questions de médecine philosophique n'appartiennent pas moins à la médecine mentale proprement dite : telles sont principalement toutes celles qui peuvent se rapporter dans l'histoire de l'homme, au développement des impressions sensoriales, aux différens principes d'impulsion, d'où résultent les mouvemens volontaires & les déterminations, la doctrine de la sympathie & de l'imitation, de l'association des idées, des sensations entr'elles, & de l'association plus générale, plus étendue d'un grand nombre d'actions organiques, dans l'état de santé & dans l'état de maladie. (*Voyez* PSYCHOLOGIE MÉDICALE.)

Nous rapportons encore à la médecine morale ce qui concerne les passions, leurs phénomènes généraux; leur expression plus ou moins profonde, plus ou moins caractérisée, & l'influence qu'elles exercent sur l'action des différens organes. Ici viendront naturellement se placer les données fondamentales de la physionomie ou l'étude des caractères des passions, soit dans leur apparition passagère, ce qui constitue la physionomie en action, soit dans leur empreinte plus ou moins forte, suivant la force ou la fréquence des divers genres de passion dans les différens individus, d'où la physionomie en repos ou la physiognomonie proprement dite. (*Voyez* PHYSIONOMIE, PHYSIOGNOMONIE.)

La médecine morale proprement dite, qui pourroit indifféremment précéder ou suivre la médecine mentale, porte essentiellement sur tous les genres de faits qui manifestent l'influence de l'état physique sur l'état moral dans l'homme, soit d'après les données les plus élevées de la physiologie, soit, & d'une manière plus directe, plus pratique, d'après ces observations délicates qui font acquérir dans l'exercice journalier de la médecine, une connoissance si approfondie du cœur humain.

Si Cabanis avoit fourni entièrement la carrière qu'il a glorieusement ouverte, la première & la plus importante de ses considérations si éloquentes sur les rapports du physique & du moral dans l'homme, embrasseroit dans son ensemble la médecine morale proprement dite, dont ce philosophe a d'ailleurs éclairé les points les plus élevés, en faisant mieux sentir qu'on ne l'avoit fait jusqu'à lui, la liaison des notions positives ou pratiques de la médecine, avec les questions les plus délicates de la saine métaphysique.

La plupart des changemens qui surviennent dans la sensibilité & dans les fonctions intellectuelles pendant le cours & par l'influence des maladies, sont évidens & remarquables; ils sont presqu'événement. L'observateur le moins attentif, le moins éclairé, manque rarement de les apercevoir, & il suffit d'un peu de sensibilité ou de maladie, pour dire avec Montaigne :

« Tout ceci s'entend de l'ame & du corps,
» unis par étroite cousture, & s'entre-commu-
» niquant leur fortune..... »

L'influence de l'état corporel & de ses variations dans l'état de santé sur le moral est plus cachée, plus délicate; elle ne fait point spectacle, &, placée en grande partie dans les régions les moins accessibles de la haute physiologie, elle ne

présente que rarement quelques-unes de ces circonstances extraordinaires & prodigieuses, à l'aide desquelles on est toujours sûr d'attirer l'attention de la multitude, dans toutes les classes de la société.

Parmi ces rapports plus difficiles à saisir, il faut placer au premier rang ceux qui se rapprochent d'une manière plus spéciale de l'anthropologie. Nous y comprendrons ce qui concerne la nature de l'homme, l'influence du mode d'organisation qui lui est propre, sur sa supériorité morale, sur l'étendue & le caractère de ses facultés intellectuelles, & l'influence non moins évidente sur les mêmes facultés, des différences organiques qui appartiennent à la révolution des âges, à la nature du sexe, au caractère des races ou des tempéramens.

Les rapports du physique & du moral, dans l'état de maladie, sont beaucoup plus faciles à reconnoître, ainsi que nous venons de le remarquer. Ils attirent, en effet, l'attention de tout observateur un peu attentif dans l'exercice de la médecine, & tiennent cependant, sous plusieurs points de vue, à des questions de philosophie d'une grande difficulté & d'une grande élévation.

La violence, la gravité de la maladie, ne contribuent pas autant à cette action du physique sur le moral, que l'on est généralement porté à le croire. « Le courage de la mort, a dit un philosophe, dépend de la dernière maladie. » En effet, la nature, le siége des souffrances, sont beaucoup plus importans à considérer que la violence de leurs symptômes dans les changemens qu'ils exercent sur les opérations de l'entendement & les affections ds l'ame. On doit les étudier successivement dans les altérations aiguës, dans les indispositions habituelles & dans les maladies chroniques.

Le délire fébrile, le narcotisme, l'ivresse, appartiennent particulièrement à cette première classe d'altérations.

Les différentes espèces de rêves, les nuances, les variétés dont l'hystérisme & l'hypocondrie sont susceptibles, certaines altérations partielles de la mémoire, & quelques aliénations consécutives se présentent comme les principaux objets qu'il est nécessaire de développer dans l'histoire aussi curieuse qu'intéressante des nombreux effets des maladies chroniques, & de cette foule d'altérations morbides qui constituent l'état d'infirmité ou d'indisposition dont les exemples sont si fréquens chez les peuples civilisés.

Telles sont, au premier aperçu, les principales séries de recherches qui appartiennent à la médecine morale. Afin d'en montrer rapidement & dans un seul coup d'œil l'enchaînement & le vaste ensemble, nous en offrons le dénombrement & la classification dans une table synoptique composée & tracée, d'après les idées qui ont dirigé d'Alembert, dans le tableau des connoissances humaines.

TABLE SYNOPTIQUE

DES OBJETS QUE COMPRENNENT LA MÉDECINE MORALE ET LA PHYSIOLOGIE DES PASSIONS.

LA MÉDECINE MORALE

Doit comprendre l'hiſtoire naturelle des paſſions, l'étude & le traitement des maladies mentales, l'influence réciproque de l'organiſation ſur les affections de l'ame & des affections de l'ame ſur l'organiſation. Elle embraſſe une grande variété d'objets et de queſtions que nous croyons pouvoir rapporter à deux principaux titres, ſavoir :

- **1°. LA MÉDECINE MORALE PROPREMENT DITE,** Ou l'examen de l'influence de l'organiſation ſur les facultés intellectuelles, dans
  - **L'ÉTAT DE SANTÉ.**
    - 1°. Nature phyſique, caractères de l'homme en général ;
    - 2°. Organiſation particulière du cerveau, des ſens, des organes d'expreſſion ou de la phyſionomie ;
      - Phénomènes particuliers des ſyſtèmes nerveux & muſculaires qui ſe rapportent à l'imitation, à l'aſſociation, à la périodicité, l'habitude, &c.
    - 3°. Races ou variétés de l'eſpèce humaine ;
    - 4°. Tempéramens, complexions ;
    - 5°. Particularités organiques individuelles ;
    - 6°. Ages & ſexes ;
    - 7°. Climats & régimes.
  - **L'ÉTAT DE MALADIE.**
    - Maladies aiguës . . . . . .
      - 1°. Perverſions mentales & morales générales ;
      - 2°. Délires fébriles ;
      - 3°. Narcotiſme ;
      - 4°. Ivreſſe.
    - Indiſpoſitions, maladies chroniques . . . .
      - 1°. Rêves, cochemar, ſomnambuliſme ;
      - 2°. Hyſtériſme, érotiſme ;
      - 3°. Hypocondrie, 4°. Mélancolie, 5°. Démence — ſymptomatiques ou conſécutives.
      - Altérations particulières de la mémoire.
- **2°. LA MÉDECINE MENTALE,** L'hiſtoire naturelle des paſſions & la pſychologie médicale, ayant pour objet. . .
  - **LES PASSIONS,** Dont l'expreſſion & l'effet général ſe rapportent aux affections. . . . . . .
    - *convulſives.* . . . . — La colère, ſes degrés & ſes variations, la fureur, l'horreur, la douleur corporelle, la terreur, la rage, le déſeſpoir, la joie ſpaſmodique, l'emportement.
    - *oppreſſives* . . . . — Crainte, jalouſie, triſteſſe, affliction, découragement, regrets, chagrin, haine, &c.
    - *expanſives* . . . . — Orgueil, admiration, plaiſir, compaſſion, &c., bienveillance, attendriſſement, amour.
  - **L'ENTENDEMENT.**
    - Son influence ſur l'organiſation, conſtatée par les effets. . . . .
      - 1°. de la contention générale d'eſprit.
      - 2°. de l'attention, de la méditation.
      - 3°. de l'exercice forcé de la mémoire.
      - 4°. de l'imagination & de l'enthouſiaſme.
    - Ses maladies . . . .
      - Délires eſſentiels — excluſifs. mélancoliques. maniaques.
      - Démences. . . . — Inſanité. Idiotiſme.

Les différens articles qui se trouvent indiqués dans cette table synoptique seront traités à leur place dans ce Dictionnaire, & déjà plusieurs ont été présentés à la méditation de nos lecteurs. (*Voyez* Affection de l'ame, Aimant (Magnétisme animal), Manie, Médecine mentale, Mémoire, Mesmérisme, Mélancolie, &c.)

Nous nous bornerons, dans ces considérations générales, à tracer rapidement l'histoire de la médecine morale proprement dite & du progrès des connoissances & des observations qui se rattachent d'une manière directe à la médecine mentale & à la physiologie des passions.

L'origine de la médecine morale remonte d'une part aux premières peintures des caractères extérieurs des passions par les poëtes les plus anciens, & d'une autre part aux usages, aux institutions civiles & religieuses, où l'on peut reconnoître le dessein d'exercer une influence quelconque par un régime particulier & les habitudes diététiques plus ou moins bien appropriées à un pareil usage.

Nous admettrons trois grandes époques ou périodes d'une inégale durée dans la succession des connoissances, concernant la médecine morale; savoir :

1re. *Époque.* — Origine & temps anciens de la médecine morale.

2e. *Époque.* — Moyen âge & temps modernes jusqu'au dix-huitième siècle.

3e. *Époque.* — Seconde moitié du dix-huitième siècle & commencement du dix-neuvième : époques, dont l'histoire très-variée, très-étendue, ne se bornant pas aux maladies mentales proprement dites, & aux objets qui appartiennent à la médecine morale d'une manière directe, doit comprendre en même temps & sous le même point de vue les erreurs populaires, les superstitions les plus excentriques & les maladies générales de l'esprit humain.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Origine et temps anciens de la médecine morale.

La médecine morale, comme la médecine générale, remonte sans doute aux temps les plus reculés, & l'on en trouve quelques traces dans les principaux monumens littéraires de l'antiquité; il est même probable qu'avant les temps historiques, le trouble, les agitations de l'ame, certaines maladies de l'esprit, attirèrent assez fortement l'attention, pour donner lieu à des remarques importantes. L'aliénation mentale n'est peut-être pas même une maladie tout-à-fait inconnue chez les sauvages ou chez les peuples demi-civilisés.

Le principe du mouvement, la cause de la mort & de la vie, le siége des passions ou la nature des rêves, ont donné lieu, dans cette enfance sociale, à des pratiques ou à des opinions plus ou moins motivées.

Nous savons, d'après le récit de l'un des voyageurs modernes les plus instruits, Van-Couver, que chez quelques peuplades des îles de la mer du Sud, il existe des opinions arrêtées, sur les entrailles considérées comme le siége de la vie & du sentiment.

« Je cherchois en vain, dit le célèbre voyageur, à leur faire entendre comment les opérations intellectuelles se passent dans la tête. Ils sourioient d'un air ironique, & répondoient que si les choses étoient ainsi, on ne verroit pas souvent le crâne impunément percé ou enfoncé par un coup de casse-tête, tandis que les blessures des entrailles sont toujours mortelles. » Ils savoient très-bien ajouter à cette remarque, qu'il est évident que les effets de la peur & de plusieurs autres affections morales portent évidemment sur l'estomac & sur les intestins. Du reste, les usages, les mœurs de plusieurs nations, dont la civilisation est à peine commencée, nous offrent certaines aberrations de l'esprit & différens effets de l'imagination ou des passions que l'on doit au moins indiquer dans une histoire de la médecine morale. Ainsi, nous trouvons chez plusieurs de ces peuples, les premières traces des superstitions & des maladies les plus honteuses & les plus anciennes de l'esprit humain, de la magie, de l'astrologie, de l'onéirocritie (1), &c., &c.

Plusieurs sauvages ont, surtout, relativement aux rêves, des opinions qui diffèrent très-peu des maladies mentales les plus évidentes. Persuadés que, pendant le sommeil, l'ame se trouve complétement séparée du corps, ils pensent que dans cette absence momentanée, elle a été éclairée d'une lumière nouvelle, surnaturelle, & regardent les songes comme des espèces de révélations. Des rêveurs ou des hommes chargés de rêver, accompagnent les armées, &, suivant certaines idées profondément établies, il y a un ordre de songes imposans & solennels, dans lesquels la chose qui s'est montrée doit avoir la plus grande influence sur la vie & le bonheur de celui qui a rêvé.

Le culte des différentes idoles appelées *fétiches* & *manitous*, & les différentes coutumes & pratiques concernant la divination, nous montrent, chez plusieurs peuplades sauvages, des altérations non moins graves de la raison, & nous prouvent qu'au moment où il commence à peine à se développer, l'esprit humain s'égare & s'abandonne aux plus folles illusions.

Les exemples de courage donnés par les prisonniers américains au milieu des plus affreux

(1) L'art de deviner & de prédire par les songes.

supplices, cette force morale, cette exaltation d'héroïsme qui paroît commander à la douleur ou en retenir du moins les signes, en apparence les plus involontaires, nous présentent d'autres expériences sur l'humanité qui ne doivent pas être étrangères aux philosophes quand ils parcourent rapidement les différentes époques de la civilisation, pour y recueillir les faits qui rentrent dans la médecine morale & la psychologie médicale.

Nous trouvons également, dans les temps les plus anciens, la trace ou les monumens d'observations faites avec soin, sur les principaux caractères des passions.

Les livres sacrés des Hébreux & les poëmes d'Homère, que Barthélemy appelle *les livres sacrés des Grecs*, nous offriroient facilement plusieurs de ces traces, & la preuve que, dans les temps dont ils rappellent le souvenir, la sensibilité & la raison humaine étoient susceptibles des plus grands égaremens dans le trouble & les agitations de l'ame.

Le régime prescrit par Moïse, les observances, les pratiques auxquelles il avoit asservi avec tant de soin le peuple juif, supposent, ainsi que plusieurs autres institutions très-anciennes, une connoissance du moins empirique, des rapports du physique & du moral dans l'homme, & de la possibilité de rendre certaines croyances, certaines vertus plus faciles par un régime particulier.

A cette époque reculée on trouve déjà établies d'une manière presque générale les maladies les plus graves ou les plus opiniâtres de l'esprit humain, l'astrologie, l'onéirocritie, la croyance à la magie, aux spectres, aux évocations, &c. Pour le prouver, il suffiroit de rappeler les évocations de la *Pythonisse* d'Endor, la *Zoantropie* de Nabuchodonosor, l'*Interprétation des rêves* de Pharaon. Quant à la maladie de Saül, il est facile d'y reconnoître tous les caractères d'un délire maniaque, en tout comparable aux maladies de ce genre qui s'observent tous les jours dans nos hospices. Ce seroit peut-être ici l'occasion de parler aussi du fanatisme des curètes ou prêtres de Jupiter, des cérémonies orphiques & de ces différentes espèces de folies ou de superstitions qui, comme la peste & plusieurs autres maladies contagieuses, ont passé de l'Orient dans plusieurs contrées de la terre, qu'un climat plus doux sembloit devoir préserver à jamais de ce double fléau (1).

En parcourant avec attention l'histoire des Anciens, on pourroit d'ailleurs y découvrir quelques institutions ou quelques usages qui se rapportent plus directement à la médecine morale.

D'après Galien on pourroit faire remonter jusqu'à l'Esculape de Pergame & aux solennités de son culte cette heureuse réunion. Suivant ces rites, on employoit contre plusieurs maladies une direction nouvelle & plus convenable des passions. Si, par exemple, on apercevoit quelques symptômes d'effervescence & d'agitation chez un malade, on pensoit alors qu'il étoit utile de réprimer sa mobilité & de fixer son attention en le portant à écouter un poëme, un hymne ou toute autre composition poétique. Certains temples & plusieurs institutions religieuses de l'ancienne Egypte, bien antérieures à l'origine de la médecine grecque, paroissent, pour un médecin philosophe, avoir eu le traitement de la mélancolie pour objet.

Les ressources puissantes & variées d'une médecine morale se trouvoient réunies dans ces établissemens. On y agissoit sur le corps en général par un régime sévère & nouveau dans toutes ses circonstances; sur le système nerveux en particulier, par des chants agréables & le pouvoir d'une douce mélodie; sur tous les sens, sur l'ame, sur l'imagination, par l'attrait du plus beau site & par tous les moyens capables de consoler ou de guérir les esprits malades, en parvenant à les tromper, les calmer ou les distraire.

« Les institutions de ce genre, dit M. Pinel, ont fait la gloire des anciens prêtres de l'Egypte. Jamais peut-être on n'a déployé, pour un but plus louable, toutes les ressources industrieuses des arts, les objets de pompe & de magnificence, les plaisirs variés des sens, l'ascendant puissant & les prestiges du culte. Ces anciens établissemens, si dignes d'être admirés, mais si propres à contraster avec nos mœurs modernes & l'état de nos hospices, ne montrent pas moins le but qu'on doit se proposer dans tous les rassemblemens publics ou particuliers de mélancoliques : patience, fermeté, sentimens d'humanité dans la manière de les diriger, assiduité constante dans le service pour prévenir les emportemens & l'exaspération des esprits, occupations agréables & assorties à la différence des goûts, exercices du corps variés, habitation spacieuse & plantée d'arbres, toutes les jouissances & le calme des mœurs champêtres, &, par intervalles, une musique douce & harmonieuse, &c. »

La connoissance & l'emploi des préparations opiacées remontent aussi à la plus haute antiquité chez les peuples de l'Orient, & sans doute les népenthès dont parle Homère, étoient de beaucoup antérieurs au siècle & à la nation qui ont été illustrés par ce grand poëte (1).

(1) Vide Galenum, *de Sanitate tuendâ*, *Linacro vert.*, lib. I, p. 218, & Schulz, *Hist. Medicinæ*, pag. 85. En faisant cette citation, nous devons ajouter, d'après le savant Sprengel, que ces solennités qui s'associoient dans le temple d'Esculape à Pergame, à l'emploi d'une diététique raisonnée & régulière, remontent à une antiquité peu reculée, à 460 ans avant J. C., tout au plus.

(1) *Voyez* Pinel, *Traité de l'Aliénation mentale*, 2e. édit., pag. 259 & 260.

L'usage de l'ellébore, & les circonstances variées de sa préparation & de son emploi, qui sont également très-anciens, appartiennent, sous quelques rapports, à la médecine morale. On attribuoit plus particulièrement à cette substance des propriétés remarquables dans le traitement de la folie, & d'après une tradition qui se perd dans la nuit de l'antiquité la plus fabuleuse. Les anciens historiens, ou plutôt les anciens poëtes qui ont environné de circonstances merveilleuses les commencemens des peuples & l'origine des sciences, rapportent qu'un berger, appelé *Mélampe*, guérit les filles de Prœtus que la colère de Bacchus avoit rendues folles, en n'employant d'autre remède que le lait de ses chèvres, auxquelles il avoit fait manger de l'ellébore. Ce récit, quoiqu'évidemment fabuleux, ne prouve pas moins que très-anciennement, l'on connoissoit les grands écarts de l'esprit & les maladies de l'ame; que très-anciennement aussi on s'étoit occupé de moyens propres à les guérir, & que certaines causes morales, dépendantes de la religion, avoient pu exciter dans certaines circonstances les dérangemens les plus graves de la raison (1). On trouve, au reste, dans la langue grecque plusieurs mots pour exprimer les différentes maladies de l'esprit. Les mots *paraphrônes*, *paralêros*, *maniacos*, étoient employés, par exemple, pour désigner l'aliénation en général. Les dénominations par lesquelles on indiquoit plusieurs égaremens de la raison, avoient quelquefois rapport à différentes circonstances qui frappoient davantage dans les différens symptômes de ces maladies. Ce qu'on appeloit *lêros* étoit une espèce de démence ou de radotage. Le délire de Saül, les fureurs d'Oreste, les mouvemens violens & passionnés de l'ame, dont plusieurs héros d'Homère présentent des exemples, prouvent d'ailleurs que les agitations de la nature morale, comme les phénomènes les plus imposans de la nature physique, ont excité très-anciennement l'attention des observateurs & l'imagination des poëtes. La démence d'Ajax, dans Sophocle, est développée d'après une connoissance approfondie du cœur humain. On la voit dans ses rapports avec les grandes passions & les grandes infortunes, dont la violence trouble la raison & produit ces actions désordonnées & ce délire qui excitent dans l'ame des spectateurs un intérêt, une pitié dont ils voudroient vainement se défendre. La folie, dit Laharpe, est comme l'enfance; elle intéresse, parce qu'elle ne trompe pas. Suivant le même auteur, une pareille situation est dramatique, lorsque, dans ses accès, il échappe des choses vraies, senties, où l'ame, se trahissant elle-même, se peint par des mots qui sortent d'une tête en désordre & nous frappent comme des éclairs dans la nuit (1) C'est ainsi que Sophocle nous montre Ajax.

Les positions dans lesquelles il le fait agir, les traits, les symptômes de sa maladie qu'il expose ou qu'il rappelle dans différens récits, ne permettent pas de douter que les Anciens n'aient connu, dans toutes ses nuances & ses gradations, la manie que les perturbations morales les plus vives peuvent exciter, & qui portent le plus souvent au suicide, les malheureux qui en sont atteints, lorsque, dans un moment de rémission, ils aperçoivent la honte, la gravité de leur mal ou l'excès de leur infortune. Suivant la fable inventée ou adoptée par Sophocle, son héros passe par tous ces degrés de désordre & de souffrance morale. D'abord furieux & ensuite complétement aliéné, il se méprend sur les objets de son cruel ressentiment, & massacre des bergers & des troupeaux, en croyant exercer sa vengeance sur Ulysse & sur les Atrides.

Ulysse protégé par Minerve, voit, sans en être reconnu, ce terrible Ajax, qui se vante à lui d'avoir tué les fils d'Atride, & de conserver le roi d'Ithaque pour le faire périr dans les raffinemens d'un long supplice.

Ulysse éprouve tout ce qu'un sage doit sentir à la vue d'un pareil spectacle. « Ah! dit-il à son » génie tutélaire, je le vois, & suis ému de pitié; » loin de moi la pensée d'insulter à l'infortune, » même d'un ennemi! Combien je suis effrayé de » son changement! mon cœur en a frémi, &, par » un retour sur moi-même, ce grand malheur me » jette dans une profonde consternation (2). »

Ajax retrouve ensuite un moment de raison. « Il est revenu de sa fureur, dit Techmès son » épouse, autrefois sa captive; mais son mal n'en » est que plus terrible. Plongé dans une sombre » tristesse, il me fait trembler; il ignoroit son » malheur & le connoît. » Ajax, en effet, aperçoit tout ce qu'il y a d'affreux dans sa situation, & se décide à mourir, sans pouvoir être arrêté par la vue de son enfant ni par la crainte des dieux; il se tue ensuite, après avoir fait les apprêts de son trépas avec le plus grand sang-froid & pro-

(1) Cette cure attribuée à Mélampe, & cette folie des jeunes filles de Prœtus & de plusieurs autres jeunes filles d'Argos, qui se croyoient métamorphosées en génisses, par la colère de Junon, ont été rapportées par Apollodore, & rappelées ensuite par Virgile dans sa sixième églogue.

(1) *Cours de Littérature ancienne & moderne*, tom. I, pag. 365.

(2) Laharpe traduit ainsi, avec le secours de la poésie, ce beau passage de Sophocle :

« Je le vois & le plains; loin de moi la pensée
» D'insulter au malheur, même d'un ennemi.
» Quel affreux changement! tout mon cœur a frémi.
» Je dois vous l'avouer, son infortune extrême
» Par un retour secret m'a consterné moi-même.
» Que sommes-nous, hélas! nous, fragiles humains,
» Fantômes passagers, vains jouets des destins. »

noncé un monologue très-long, & rempli de ces idées profondes, de ce que les Anciens appeloient *noviſſima verba*, les dernières paroles, les paroles de mort, auxquelles ils attachoient quelque choſe de ſacré & de religieux (1). Tout cet ouvrage de Sophocle nous offre, dans l'antiquité, un de ces monumens de haute littérature & de philoſophie qu'il eſt impoſſible de ne pas rappeler dans une hiſtoire de la médecine morale.

Nous pourrions rapprocher de ces remarques de Sophocle les obſervations d'Hérodote, ſur la maladie des Scythes, attribuée à Vénus Uranie; la peur ou terreur nocturne dont il parle dans ſon livre VII, & une eſpèce particulière de convulſionnaires qu'il déſigne ſous le nom d'*Eutératiques*.

Il ſeroit auſſi long que ſuperflu de parcourir l'hiſtoire philoſophique & littéraire de l'antiquité, avec le deſſein de recueillir les notions iſolées, les traits épars qui appartiennent à la médecine morale. Bornons-nous à conſidérer ſous ce point de vue, & dans un rapide coup d'œil, les auteurs les plus conſidérables & la diſpoſition générale des mœurs & des connoiſſances chez les Anciens.

Hippocrate ſe préſente le premier à notre examen. Il s'éleva, comme on ſait, contre pluſieurs préjugés de ſon temps, avec cette force de raiſon qui caractériſe l'eſprit philoſophique chez tous les peuples & dans tous les ſiècles; ce fut lui qui le premier refuſa d'appeler maladies ſacrées certaines maladies plus graves que les autres, en diſant qu'aucune léſion du corps humain ne pouvoit mériter ce nom, puiſque toutes les maladies remontent à des cauſes phyſiques ou naturelles.

On trouve pluſieurs traits non moins éloignés des opinions vulgaires dans le beau livre ſur les airs, les eaux & les lieux (*de Aere, aquis & locis in homine*), mais principalement l'opinion ſi ſouvent rappelée & citée ſur les rapports du climat avec le caractère national & la nature des gouvernemens.

Du reſte, le *Traité des Songes*, attribué à Hippocrate, eſt évidemment ſuppoſé; ce philoſophe ne paroît pas s'être occupé d'une manière ſpéciale d'une queſtion quelconque de médecine mentale ou morale; ſeulement, en parcourant ſes écrits, on y trouve qu'il a connu l'hydrophobie, ainſi que pluſieurs autres médecins de l'antiquité; on voit auſſi qu'il a porté ſon attention ſur la terminaiſon de la manie, la paveur ou frayeur nocturne (1), quelques ſymptômes des rêves ou du délire (2); mais plus particulièrement la mélancolie, qui porte les jeunes vierges au ſuicide (3), dans les circonſtances d'une puberté laborieuſe, genre d'aliénation tout-à-fait ſemblable à celui des jeunes Miléſiennes, dont l'exemple ſe renouvela à Lyon dans le ſixième ſiècle.

On ne peut terminer ces réflexions ſans ſe rappeler la réponſe généreuſe d'Hippocrate au grand roi de Perſe, & la ſagacité avec laquelle il prouva, à la cour d'un roi de Macédoine, que toute l'efficacité de la médecine pouvoit dépendre, dans de certaines circonſtances, d'une connoiſſance approfondie du cœur humain : conduite qui fut imitée dans la ſuite, mais avec beaucoup moins de ſimplicité, par Eraſiſtrate & par Galien.

La peſte d'Athènes, comme tous les grands fléaux, dut préſenter ſans doute pluſieurs traits qui mériteroient d'être recueillis dans une hiſtoire de la médecine morale. Nous citerons ſeulement l'altération profonde, la perte de la mémoire, qui formoient un des ſymptômes de cette maladie, & qui n'a point échappé à l'attention de Thucydide.

---

(1) Les beautés graves d'une poéſie épique ou dramatique ont des rapports intimes avec la morale ou la philoſophie, ſurtout quand elles ſont employées à exprimer des traits fournis par une connoiſſance approfondie du cœur humain. On ne ſera donc pas ſurpris que nous ayons autant inſiſté ſur cet ouvrage de Sophocle, & l'on nous permettra ſans doute de rappeler ici la belle traduction en vers du monologue d'Ajax par Laharpe.

Oui, le glaive eſt tout prêt; il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans les rochers où l'a fixé ma main,
Il préſente la pointe où s'appuiera mon ſein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteſte,
Ce fer, préſent d'Hector, qui dut m'être funeſte,
Aujourd'hui ſeul remède aux horreurs de mon ſort,
Rend un dernier ſervice à qui cherche la mort.
O vous, ô dieux puiſſans, exaucez ma prière :
Je ne demande pas une faveur trop chère;
Mais au moins dans l'inſtant où je perdrai le jour,
De Teucer en ces lieux, dieux, hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, & qu'il rende à la terre
Le cadavre ſanglant de ſon malheureux frère,
De peur qu'un ennemi, prévenant ſes ſecours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maïa, qui ſur les rives ſombres,
Des pavots de ſon ſceptre endort les triſtes ombres,
Dans le dernier ſommeil ſuſpendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes aſſoupis.
Vous, filles de la nuit, déités implacables,
Qui, la torche à la main, pourſuivez les coupables,
Miniſtres des enfers, dont le regard vengeur
Obſerve inceſſamment le crime & le malheur,
Je vous invoque ici puiſſantes Euménides,
Voyez ce que m'ont fait les injuſtes Atrides.
Auteurs de tous mes maux, leur ſuperbe mépris
Inſulte mon trépas : payez-leur-en le prix;
Qu'ainſi que par mes mains ma vie eſt terminée,
La main de leurs parens tranche leur deſtinée;
Que les Grecs ſoient punis & leur camp ravagé,
N'en épagnez aucun, tous ils m'ont outragé.
Soleil, arrête-toi dans ta courſe divine,
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine.
Raconte à Telamon, chargé du poids des ans,
Et les deſtins d'Ajax & ſes derniers momens.
O combien ce récit va frapper ſa vieilleſſe!
Oh! qu'il va de ma mère affliger la tendreſſe!

---

(1) *Aphoriſmes* 53 & 24, liv. VIII.

(2) *De Morbis virginum*, pag. 358; *de Naturâ muliebri*, pag. 359.

(3) *Aphoriſmes*, §. 3 & §. 6, avec les *Commentaires* de Spon, *Epidem.*, liv. VII, pag. 34.

La remarque que nous venons de faire peut s'appliquer auſſi à la retraite des dix mille, qui préſenta pluſieurs circonſtances que nous aurons occaſion de rappeler.

Ariſtote a bien connu le délire chronique ou mélancolique. Son *Traité des Rêves* eſt plus eſtimé, & plus eſtimable ſurtout, que celui qui a été fauſſement attribué à Hippocrate. Les traités des animaux & de l'uſage des parties préſentent pluſieurs traits de phyſiologie générale & d'hiſtoire naturelle tranſcendante, qui mériteroient de fixer notre attention.

On a recueilli, dans les traditions hiſtoriques ſur Alexandre-le-Grand, que cet illuſtre fou, qui vouloit paſſer pour un dieu, dans l'orgueilleuſe ivreſſe de ſa proſpérité, ſe trouva guéri tout-à-coup de cette folie, lorſque voyant couler ſon ſang, à la ſuite d'une bleſſure, il ſe rappela que les dieux, ſuivant Homère, n'ont point de ſang, mais un fluide qui lui reſſemble.

Virgile, comme Homère, a repréſenté ſouvent les paſſions, les grandes agitations de l'ame & certaines ſituations extraordinaires de la vie, qui ne ſont pas étrangères à la haute phyſiologie (1).

Tous les amis de la littérature ancienne connoiſſent ce paſſage d'Horace ſur un viſionnaire aſſez curieux.

........., Fuit haud ignobilis Argis
Qui ſe credebat miros, audire tragœdos,
In vacuo lætus ſeſſor, plauſorque theatro :
Cætera qui vitæ ſervaret munia recto
More; bonus ſanè vicinus, amabilis hoſpes, &c.
(Epiſt. II, liv. II, v. 129.)

Celſe, dont le livre peu volumineux n'eſt étranger à aucune des grandes diviſions de la médecine, a parlé des inſenſés & des maniaques avec le ton d'un obſervateur très-exercé. On eſtime ſes conſeils ſur la manière de rectifier, dans certains cas, leurs croyances illuſoires, & ſur l'emploi alternatif de la bienveillance & de la ſévérité. Celſe, en outre, décrit avec détail ces moyens de répreſſion ou de bienveillance. Il indique auſſi un exercice de corps très-ſoutenu, comme l'un des moyens les plus efficaces dans le traitement des maladies de l'ame.

M. Pinel lui reproche d'avoir admis que, dans certains cas, on pouvoit uſer de violence, & même employer des punitions corporelles avec les aliénés.

Dioſcoride & Pline ont parlé du cochemar avec quelque détail.

Aretée eſt juſtement placé parmi les auteurs anciens, qui ſe ſont occupés, d'une manière directe & poſitive, de différentes parties de la médecine mentale. On eſtime avec raiſon ſon hiſtoire de la manie, mais principalement ſes remarques ſur la diſpoſition de cette maladie aux rechutes, ſur l'excitement cérébral qui la conſtitue & l'enthouſiaſme, les nouvelles facultés qu'elle a fait naître dans quelques circonſtances extraordinaires.

Aretée paroît avoir diſtingué le premier l'hypocondrie, de la mélancolie qu'il appelle *angor animi in unâ cogitatione fixus, abſque febre.* Il a connu & décrit une variété de délire analogue à la folie des flagellans. Ces malades, dont parle Aretée, ſe fuſtigeoient avec violence dans le deſſein de ſe rendre agréables aux dieux ; ils n'étoient fous que ſur ce ſeul point, & on les rappeloit à la raiſon au ſon de la flûte. Aretée parle en général de pluſieurs maladies de l'eſprit avec l'aſſurance & le ton d'un obſervateur conſommé. Ainſi les grands traits de la mélancolie, & les nombreuſes variétés de l'hypocondrie ou du délire maniaque, paroiſſent avoir ſouvent fixé ſon attention. Il ſemble avoir eu en partie l'occaſion de voir ces modifications & ces degrés de la manie qui reſſemblent à des accès d'eſprit, & pendant leſquels les malades paroiſſent avoir appris pluſieurs ſciences ſans maîtres, & communiqué tout-à-coup avec les Muſes. Il a vu auſſi dans cette maladie, les forces phyſiques augmentées ſoudain, & des exercices difficiles, peu familiers, s'exécuter avec toute la facilité que donnent l'habitude & l'expérience.

Parmi les hypocondriaques & les viſionnaires dont il parle, l'un d'eux craignoit continuellement de voir tomber un vaſe rempli d'huile; un autre refuſoit de boire dans la crainte de ſe voir fondre par l'humidité. « On m'a beaucoup parlé, en » outre, ajoute Aretée, d'un charpentier tout-à-» fait raiſonnable dans ſon atelier, & qui deve-» noit maniaque auſſitôt qu'il en ſortoit, comme » ſi une ſecrète alliance (*cognatio*) avoit exiſté » entre le bon ſens de cet homme & ſa boutique. »

Le même auteur a diſtingué avec le plus grand ſoin le délire maniaque du délire accidentel ou fébrile ; il avoit remarqué que les maniaques qui veulent être nus ſont les plus furieux, qu'ils frappent ou tuent leurs eſclaves, & qu'ils ſe frappent eux-mêmes avec violence.

Dans le ſiècle de Galien, la corruption des mœurs, les progrès du luxe, l'incertitude & la complication des exiſtences devoient avoir rendu les égaremens de la raiſon & les maladies nerveuſes plus nombreuſes ou plus graves. Ce philoſophe ne profita point d'un pareil état de choſes pour étendre la médecine mentale. Par la nature de ſes travaux, par les habitudes de ſon eſprit, il étoit trop éloigné d'un commerce journalier avec les malades, & le vague, l'obſcurité de ſes théories, l'éloignoient néceſſairement de ces remarques pratiques, de ces délicateſſes d'obſervation, ſans leſquelles on demeure toujours étranger à la connoiſſance du cœur humain. On a reproché à Galien d'avoir même éloigné les médecins,

(1) Voir, pour la deſcription du cochemar, le liv. XII, verſ. 108.

par la direction qu'il imprima aux études, d'une recherche attentive & suivie sur les maladies mentales. Ses partisans les plus célèbres dans le seizième siècle, tels que Sennert, Lazare Rivière, Plater, Heurnius, &c., crurent pouvoir expliquer & traiter les maux de l'ame comme les maladies du corps, par l'application *à priori*, de la doctrine des intempéries, qui enseignoit comment, par les qualités froides & humectantes, on délayoit l'atrabile, ou par quelle pratique on fortifioit, soit le cœur, soit le cerveau, afin de *recréer* ces viscères, suivant l'expression de Heurnius, dont la comédie s'est emparée.

On trouve cependant quelques traits relatifs à la médecine mentale, dans les volumineux ouvrages de Galien. Il a reconnu & distingué avec soin trois espèces de mélancolies, savoir : 1°. une mélancolie nerveuse générale; 2°. une mélancolie nerveuse dépendante des maladies du cerveau; 3°. une mélancolie occasionnée par le mauvais état des viscères du bas ventre. (*De Locis affectis*, lib. III, cap. 7.)

Galien a bien connu aussi le narcotisme & les effets particuliers du *conium maculatum*. Parmi les exemples curieux de délire chronique qu'il a rapportés, on distingue ceux de ce malade qui se croyoit d'argile, & de cet autre qui avoit la ferme conviction qu'on l'avoit métamorphosé en coq; tandis qu'un troisième, bien plus occupé de sa nouvelle situation, s'étoit persuadé qu'il avoit remplacé Atlas dans la noble & pénible fonction de porter le Monde.

Un petit chevreau ayant été tiré vivant du corps de sa mère, Galien, dans le dessein de connoître la première impulsion de son instinct, lui présenta plusieurs plantes différentes, parmi lesquelles le petit animal choisit le cytise. Sans répondre de l'exactitude de cette expérience, on voit aisément qu'elle ne peut avoir été faite que par un philosophe.

Oribaze & Aetius ont connu & décrit la lycanthropie. Suivant Oribaze, les lycanthropes sortent pendant la nuit; on les trouve errans dans les cimetières comme de véritables fantômes; ils ont l'œil creux & sec, le teint pâle & terreux; on les reconnoît dans le jour aux plaies & aux contusions qu'ils se sont faites dans leurs courses nocturnes. Oribaze, ainsi que Paul d'Egine, a décrit le cochemar avec soin. Ce dernier a connu, sous le nom de *melancholia enthousiastica*, une espèce de délire prophétique.

Cœlius d'Aurélie a donné beaucoup plus d'attention, que tous les médecins qui précèdent, à la médecine mentale; il paroît avoir distingué le premier, la mélancolie de l'hypocondrie. Il a bien observé les causes occasionnelles, les signes précurseurs & les symptômes essentiels de la manie. M. Pinel lui attribue d'avoir eu le premier, ou l'un des premiers, l'idée d'une espèce de traitement moral pour les aliénés, au moyen d'un chef ou gouverneur capable d'exercer un grand ascendant sur cette classe de malades. Cœlius recommande avec soin d'éviter pour les maniaques des impressions trop vives sur les organes des sens. Il veut surtout que, dans le traitement de ces malades, on emploie, avec habileté, une gravité imposante & une sensibilité vraie, une bienveillance également éloignée d'une sévérité repoussante & d'une indulgence sans bornes.

Le même auteur pensoit que, de son temps, les femmes étoient moins exposées à la folie que les hommes, ce qui peut s'expliquer d'une part par la condition des femmes chez les Anciens, & d'une autre part par le caractère d'une religion toute extérieure, & qui ne donnoit pas à l'imagination, ce ressort, cette activité, si propres à troubler la raison, & dont les effets désastreux se manifestent plutôt chez les femmes que chez les hommes.

Saint Augustin, dans le fameux livre appelé *la Cité de Dieu*, rapporte quelques traits qui se rattachent à la médecine mentale, entr'autres quelques exemples d'une apparence d'insensibilité chez certains enthousiastes. Un prêtre, dont il parle, pouvoit à volonté se rendre insensible & paroître dans un état de mort absolue. Dans cette situation, qui pouvoit se rapprocher de la catalepsie, ce prêtre, auquel les plus horribles tortures n'auroient pas arraché un signe de douleur, entendoit cependant tout ce qui se disoit auprès de lui, mais comme d'un lieu éloigné.

Les auteurs anciens, poëtes, médecins, philosophes, paroissent tous s'être accordés pour reconnoître une certaine disposition corporelle qui portoit davantage les hommes aux passions violentes ou haineuses, aux grandes agitations de l'ame, aux égaremens les plus graves de la raison; & cette disposition, ils l'attribuoient à une humeur qu'ils ont désignée sous le nom d'*atrabile*.

L'état de la société chez les Anciens, les mœurs, les usages n'étoient point d'ailleurs aussi propres à exciter les passions & à favoriser le développement des maladies mentales, que les dispositions sociales & les usages des Modernes. Chez ces derniers, l'existence est évidemment plus étendue, plus compliquée, pour un très-grand nombre de citoyens, & en même temps plus exposée à ces révolutions & ces caprices de la fortune, au milieu desquels il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'hommes de conserver tout son courage & toute sa raison. En outre la religion, chez les Anciens, devoit contribuer moins souvent que chez les Modernes, au développement des maladies mentales. Un éloquent sophiste a traité, dans ces derniers temps, la question de savoir si la religion moderne & le génie du christianisme ne favorisoient pas davantage les arts de l'imagination, que les religions les plus célèbres de l'antiquité. Ce problème n'est pas sans quelque rapport avec la question qui nous occupe en ce moment; & si, comme il est

impoffible d'en douter, la religion chrétienne agit moins fur les fens que fur l'imagination, fi elle porte davantage à la vie contemplative qu'aux jouiffances terreftres ou phyfiques, il eft hors de doute qu'elle fait perdre plus fouvent de vue la nature pofitive des chofes & ces réalités de la vie, dont le fentiment, dont le bon ufage maintiennent les hommes dans les voies de la nature & fous l'empire de la raifon. Sans doute plufieurs religions anciennes n'étoient pas moins abfurdes que les fectes modernes les plus excentriques & les plus folles; mais leur impreffion paffagère, fuperficielle, n'exaltoit ni ne troubloit les efprits, & n'oppofoit pas aux affections les plus naturelles, aux intérêts ordinaires de la vie, un nouveau genre d'intérêts, d'habitudes & de paffions. Le combat continuel dans la religion moderne entre ces deux ordres d'affections & de motifs d'action morale, l'empire des idées abftraites, l'exaltation des efprits, le fentiment, le defir des vertus les plus difficiles, ne peuvent néceffairement dépaffer une certaine limite fans troubler les efprits foibles & les difpofer à plufieurs maladies mentales.

On pourroit même dire que les chofes miraculeufes que l'on a attribuées aux pieux enthoufiaftes de la Thébaïde, n'ont rien d'extraordinaire pour celui qui connoît tout ce que l'imagination, l'extafe, peuvent exercer d'influence fur l'organifation.

Les premiers chrétiens, tels que Philon, Origène, Lactance, fe rapprochèrent beaucoup des platoniciens d'Alexandrie; ils montrèrent plus ou moins de penchant pour la vie acétique, & fe perfuadèrent que l'illumination étoit l'état le plus voifin de la perfection abfolue.

Les chrétiens, dans le moyen âge & même dans le feizième & le dix-feptième fiècle, mêlèrent à une religion toute mentale, certains reftes de paganifme; & de cette affociation, de ce mélange, fortirent les fuperftitions les plus abfurdes & les maladies les plus honteufes de l'efprit humain. Les démoniaques, affez rares chez les Anciens, fe multiplièrent alors de telle forte, que ce genre de folie fe montra avec tous les caractères d'une véritable contagion. L'ancienne folennité des luftrations fut rétablie dans ces circonftances fous le nom d'*exorcifme*, tandis que d'une autre part, la flamme des bûchers attendoit les malheureux, que l'on croyoit ou qui fe croyoient eux-mêmes en commerce avec les démons. On admettoit bien, à la vérité, que la venue de Jéfus-Chrift avoit condamné les anciens démons à l'inaction & au filence, mais on reconnoiffoit des fucceffeurs à ces derniers, dont les démonographes firent différentes claffes, & qui furent fouvent cités avec leurs noms ou qualités dans les affaires juridiques.

Toutes les idées fur la poffeffion, la zoantropie, les fpectres, les apparitions, les vampires, la magie, fe montrèrent, prirent un degré de force & d'afcendant que l'on peut regarder comme le caractère le plus remarquable de ces temps malheureux, dont l'hiftoire, qui ne fournit fans doute aucune connoiffance pofitive, aucun trait de lumière au médecin philofophe, lui préfente toutefois, relativement aux maladies mentales, une plus riche collection de faits & d'exemples, qu'aucune autre époque de l'efprit humain.

SECONDE ÉPOQUE.

Moyen âge et temps modernes jusqu'au dix-huitième siècle.

Confidérations générales.

Cette feconde époque ne comprend pas feulement le moyen âge, elle embraffe auffi une partie des temps modernes, jufqu'au dix-huitième fiècle, dans la feconde moitié duquel on commence feulement à donner un peu plus d'attention aux maladies mentales & à l'application des connoiffances tirées de la médecine, aux grands intérêts de la fociété.

On ne doit pas s'attendre à retrouver dans le cours de cette époque, relativement à la médecine morale & à la pfychologie médicale, des traces marquées, des progrès ou des monumens littéraires d'une certaine importance; on y donneroit même à peine quelqu'attention, fi d'ailleurs l'ignorance, les fuperftitions de cette époque, les aberrations & les véfanies qui en furent inféparables, n'appartenoient pas moins à l'hiftoire de cette confidération élevée de la médecine, que les heureufes applications de la philofophie au moral des malades, & la promotion, les progrès des inftitutions & des travaux qui eurent pour objet le traitement & l'étude des malheureux infenfés. — Nous demandons, en conféquence, qu'il nous foit permis de jeter un coup d'œil rapide fur cette fituation humiliante de l'efprit humain, & de n'arriver qu'à la fuite de ce tableau, à l'indication bibliographique des principaux ouvrages, dont quelques parties de la médecine morale furent l'objet, avant la feconde moitié du dix-huitième fiècle.

Les Arabes, qui confervèrent prefque feuls alors le goût de l'étude & de la culture des fciences médicales, ne femblent pas avoir accordé un grand intérêt à l'obfervation des maladies effentielles & fymptomatiques de l'efprit; il paroît cependant qu'ils avoient confacré des maifons particulières & même des hôpitaux au traitement des aliénés; ils ont connu & décrit l'hypocondrie fous le nom de *mirachia*. Ils ont parlé auffi de la véfanie que Bellini a défignée fous le nom de *melancholia errabunda*, efpèce de délire accompagné d'une grande mobilité mufculaire, & d'une agitation qui porte les malades à fortir pendant la nuit, pour courir çà & là dans les campagnes, fans but & fans intention.



Abenzoar a cité l'exemple de la mélancolie d'une femme qui se croyoit morte, avec cette fixité d'idées, & la fermeté de conviction, qui distingue ce genre de délire chronique.

Du reste, les Arabes, sans adopter les honteuses croyances & les dégradantes superstitions de l'Occident dans le moyen âge, n'échappèrent pas entièrement à plusieurs de ces maladies. Ils s'abandonnèrent plus particulièrement & sans aucune réserve à l'astrologie judiciaire & à toutes les croyances absurdes qui pouvoient s'y rattacher.

« Cette folie, dit Bailly, est la maladie la » plus longue qui ait affligé la raison humaine. » On lui connoît une durée de près de cinquante siècles; elle est comme incurable; ses » accès ne passent que pour renaître. Elle s'affoiblit par le progrès des lumières, disparoît » quand la lumière est universelle; mais si la » lumière souffre quelqu'éclipse, l'astrologie se » montre de nouveau. »

Arrêtons-nous un moment sur cette disposition de l'esprit de l'homme, qui se manifesta sans doute chez les peuples de l'antiquité, mais qui prit au moyen âge, dans les premiers temps modernes, une force & un ascendant qu'elle n'a point eus à une autre époque.

L'astrologie est une branche de la divination comme la science des augures, l'onéïrocritie, la chiromancie, la métoscopie, &c.; elle suppose déjà quelques observations, quelques connoissances, & ce degré de curiosité & de prévoyance qui ne se développe qu'à une époque assez avancée de civilisation. Il seroit difficile de penser avec Bailly, que l'astrologie tire son origine de quelques idées scientifiques qui auroient été dénaturées, de l'abus & de l'extension de quelques opinions des anciens philosophes. Ce n'est pas ainsi que l'esprit humain procède dans ses erreurs & dans ses progrès. Vouloir connoître l'avenir, s'adresser dans ce dessein aux astres, aux *météores* les plus imposans, supposer une activité d'influence & des propriétés merveilleuses à tout ce qui est imposant ou terrible, est une des premières erreurs, ou plutôt un des premiers pas de l'esprit humain. C'est la philosophie seule qui aperçoit les véritables rapports des choses & les influences réelles des grands phénomènes de la nature sur l'homme. Le vulgaire de toutes les classes n'entend rien à cette recherche. Des rapprochemens inexacts entre des événemens qui se succèdent, cette succession ou la coïncidence, prises pour une liaison entre un fait que l'on appelle *cause* & un autre fait que l'on appelle *effet*, voilà ce qui arrive le plus souvent, voilà ce qui a porté les hommes, & ce qui porte encore le petit peuple à l'astrologie & à tous les procédés de divination. C'est une maladie inséparable de toute curiosité sans jugement & d'une prévoyance sans lumière. Plus tard, certains hommes, moins crédules & plus instruits, ont su tirer parti de la maladie populaire de l'astrologie, l'entretenir même & la fortifier. Dans ce dessein, ils ont sûrement été jusqu'à employer, au besoin, les connoissances exactes sur la nature, ce qui arrivoit encore naguère parmi nous, lorsque, pour appeler ou faire cesser la pluie, les moines faisoient sortir des reliques à propos & d'après l'indication d'un bon baromètre, ou les douleurs de quelques-uns de leurs frères affectés de rhumatisme. Rien, dans la marche de l'esprit humain, ne commence par la véritable science & par la saine philosophie, mais bien par l'erreur, par les préjugés, les croyances absurdes & mensongères, dont les grands hommes qui contribuent ensuite le plus aux progrès de la civilisation, ne guérissent jamais entièrement la pauvre humanité. Du reste, l'astrologie elle-même est une erreur moins ancienne que la foi aux oracles des fétiches.

D'autres maladies de l'esprit humain, bien plus graves, bien plus désastreuses que l'astrologie, se manifestèrent dans le moyen âge, & continuèrent long-temps encore après la renaissance des lettres en Europe. Cette longue suite de siècles fut remarquable par des superstitions, par des aberrations mentales, diversement désignées par les historiens, & qui différoient peu des altérations profondes de l'intelligence, que l'on traite aujourd'hui comme des maladies essentielles dans les grands établissemens qui ont été fondés en Europe en faveur des aliénés.

« La magie, dit Bordeu, l'astrologie judiciaire, ensuite les fées, les sorciers, les sorts, » les enchantemens, occupoient les esprits frappés de quelques traits de lumière encore mal » aperçus. La sorcellerie & la féerie avoient » succédé aux idées poétiques des nymphes, des » naïades, des faunes & des chèvre-pieds. De » languissantes rêveries, effets d'un crépuscule de » raison qui commençoit à prendre le dessus, » entretenoient un fond de mélancolie & de » timidité qui faisoit voir des loups-garous & le » sabbat, partout où les ennemis de la religion » avoient porté leurs pas, & dans tous les lieux » sombres & retirés. Les *Broxes* espagnols tenoient leurs assemblées dans les Pyrénées » qu'Hercule avoit parcourues, que les dieux » païens avoient habitées. On trembloit au seul » récit de ces rêveries. Cette espèce de maladie, » cette sorte d'épidémie, qui étoit, comme les » autres, du ressort des médecins, étoit aussi trop » enracinée pour être combattue par une méthode » bien fixe & bien raisonnée. »

Ces différens genres de folies populaires ou générales, dont Bordeu touche en passant la véritable cause, ont leur place marquée dans le volumineux catalogue des maladies de l'homme. Elles peuvent être ramenées par le médecin philosophe aux délires chroniques, à l'illusion fixe sur une série, ou sur plusieurs séries d'idées que l'on a dé-

ſignées, d'une manière inexacte, ſous le nom de *mélancolie*.

En les conſidérant d'une manière très-générale, il ne feroit peut-être pas impoſſible de les rapporter à une même origine, & de ne voir dans leur variété que des modifications d'une même eſpèce de folie; mais ſi on les ſoumet à une recherche plus détaillée, on découvre entr'elles des diſtinctions & des différences qui permettent d'en former des diviſions plus marquées.

Au milieu de ces différentes aberrations, qui rentrent toutes dans les véſanies, l'eſprit humain s'attache évidemment à deux ſéries d'idées qui ſe rapprochent continuellement, & qui cependant ne ſont pas inſéparables. Il veut & croit pouvoir connoître d'avance les événemens qui l'intéreſſent le plus, ce qu'il craint, ce qu'il eſpère, en un mot, l'enſemble ou quelques parties de ſa deſtinée.

D'une autre part, il admet des cauſes actives, des puiſſances ſurnaturelles, amies ou ennemies, qu'il invoque ſous différens noms, qu'il accuſe de ses maux les plus cruels, & dont il attend les biens les plus deſirables.

De ces deux manières de voir, réſultent d'une part, la divination, & de l'autre la pſychoſophie & la théoſophie.

L'aſtrologie dont nous avons parlé, eſt la branche la plus conſidérable de la divination. Les Romains avoient leurs augures, qu'ils conſultoient dans les circonſtances les plus impoſantes ou les plus difficiles. Les Modernes, qui traitèrent cet uſage comme une ſuperſtition, admirent les épreuves juridiques, & les appliquèrent ſouvent aux plus minces détails de la vie privée. Dans les temps d'ignorance que nous parcourons, pluſieurs autres genres de divination furent auſſi mis en uſage.

L'aſtrologie, dans ſon extenſion la plus minutieuſe, fit naître la ſcience des horoſcopes. On reconnut des devins, des métoſcopes, des chiromanciens, &c., &c.

Cardan, un certain Bartholomée de Rocca, le célèbre Indagine, André Corvi, ſe diſtinguèrent parmi ces fous qui croyoient exceller dans ces arts divinatoires. Le premier s'étoit occupé avec confiance des plus petits détails de la chiromancie, & ſe vantoit de connoître à fond les rapports des doigts & des lignes de la main avec les différentes planètes. Quelques-unes des prédictions de ces prophètes du quinzième & du ſeizième ſiècle répandirent ſouvent la plus grande conſternation parmi les peuples; telle fut celle d'un certain Stœffler de Tubinge, qui annonçoit, pour l'année 1524, un déluge univerſel, déterminé par la conjonction des trois planètes ſupérieures dans le ſigne des Poiſſons. Ce goût de l'aſtrologie & de la divination en général ſe répandit auſſi parmi les médecins, & fit établir les calendriers aſtrologiques propres à leur uſage, dans leſquels on marquoit des jours d'élection pour la ſaignée, pour les purgatifs, les cautères, les ventouſes. Pluſieurs médecins célèbres du ſeizième & du dix-ſeptième ſiècle adoptèrent ces folies, & l'un d'eux, Noſtradamus, finit même par acquérir preſque la réputation d'un prophète.

Du reſte, on ne ſe borna point à vouloir connoître l'avenir par l'obſervation des aſtres; on ſuppoſa bientôt à ces ſignes une action, une puiſſance, & l'ancien ſyſtème oriental de l'émanation ſervit d'appui à la partie active de l'aſtrologie. Il n'eſt donc pas étonnant que l'on ait donné, à cette époque, autant d'importance aux horoſcopes, à l'empire des conſtellations; le petit peuple admettoit ces croyances par empiriſme, ſans examen, & les prétendus philoſophes du même temps, les expliquoient par des atomes inviſibles qui paſſoient continuellement d'un corps dans un autre, & qui, uniſſant dans la circulation continuelle tous les êtres, tous les phénomènes, toutes les exiſtences, établiſſoient même une liaiſon entre les ſphères ſupérieures & les ſphères inférieures, les aſtres & les choſes ſublunaires; théorie à laquelle il eſt facile de rattacher les idées qui ſervent de baſe à certaines doctrines modernes ſur le magnétiſme & l'illumination.

Nous déſignons ſous le nom de *pſychoſophie* toutes les aberrations qui ont pour objet l'exiſtence des prétendus eſprits, ce qui comprend dans une même claſſe la myſticité, la théoſophie & les ſuperſtitions les plus groſſières concernant la ſorcellerie & la démonomanie.

On a voulu attribuer ces idées pſychoſophiques & le ſyſtème cabaliſtique, qui en eſt la partie la plus conſidérable, à une converſion poétique des atomes de Démocrite en démons ou génies, ſe mêlant continuellement à tous les intérêts, à tous les événemens de la vie humaine. Il eſt bien plus facile de voir que ces idées remontent, dans leur commencement, au fétichiſme le plus abſurde, & que l'on peut aiſément les voir s'élever avec le temps & la civiliſation juſqu'au myſticiſme le plus exalté & la théoſophie la plus excentrique. L'ignorance profonde, le caractère ſuperſtitieux du moyen âge, portoient naturellement à s'attacher à la partie la moins ſpirituelle d'une ſemblable doctrine. Dans le quinzième & le ſeizième ſiècle, les idées des nouveaux platoniciens & des nouveaux pythagoriciens qui prévalurent, fortifièrent cette diſpoſition des eſprits, lui donnèrent le faux air du ſavoir ſans la rendre moins abſurde, & ſondèrent ſous le nom de *cabale hermétique*, l'art prétendu de connoître les phénomènes les plus myſtérieux ou les plus extraordinaires de la nature par un commerce intime avec les eſprits.

Ces vaines théories s'introduiſirent, ainſi que l'aſtrologie, dans la médecine.

Paracelſe trouva dans cet uſage de la cabale le moyen d'une immenſe réputation. Tour à tour, & peut-être à la fois, chiromancien & nécromancien, il fit un grand nombre de voyages, mais

principalement dans les mines de Suède & de la Bohême, pour être initié aux myſtères des adeptes orientaux, ainſi que pour obſerver les ſecrets de la nature & les merveilles de la célèbre montagne d'aimant.

Loin de s'oppoſer à ces mouvemens déſordonnés de l'eſprit humain, la religion chrétienne, dont l'eſprit fut le plus ſouvent méconnu dans tout le cours du moyen âge, parut les favoriſer, & leur imprima un caractère de mélancolie & de myſticiſme que l'on chercheroit en vain dans les folies & les ſuperſtitions de l'antiquité. En général, & déjà nous l'avons remarqué, la doctrine & les habitudes des Chrétiens étoient beaucoup plus favorables à la vie contemplative & au genre de délire qui en eſt la ſuite, que les idées & les pratiques religieuſes des Anciens. Le combat continuel de tous les intérêts mondains ou temporels, l'exaltation des eſprits par le ſentiment des vertus les plus difficiles autant que par l'empire des idées abſtraites, auxquelles l'imagination donnoit le plus grand charme, ne pouvoient manquer d'occaſionner le plus ſouvent un véritable état de délire ou d'extaſe.

Le même fond de croyance & d'opinion conduiſit, dans les dernières claſſes de la ſociété, aux idées de la ſorcellerie ou de la magie, de la poſſeſſion, des exorciſmes & à tous les ſentimens, à toutes les affections pénibles & triſtes qu'une ſemblable croyance devoit entretenir & exciter.

Les malheureux habitans du pays de Labour ſe firent remarquer en particulier par l'eſpèce de conviction avec laquelle ils proclamoient les prodiges de la ſorcellerie; ils les reconnurent devant les tribunaux & trouvèrent des juges aſſez ignorans & aſſez cruels pour les condamner au dernier ſupplice, d'après ces aveux, qui n'auroient excité plus tard que l'indulgence & la commiſération (1).

La révolution opérée par Luther, loin de modérer ces diſpoſitions, les augmenta en agitant de plus en plus les eſprits, & fit prévaloir plus que jamais parmi le peuple, le goût de l'aſtrologie, ainſi que celui de toutes les idées concernant la magie, les ſorciers & les démoniaques.

Dès la fin du quinzième ſiècle, une bulle d'Innocent VIII donna aux inquiſiteurs le pouvoir de connoître du *vice de magie*, & dans le ſeizième ſiècle le ſeul électorat de Trèves vit périr ſur l'échafaud, dans l'eſpace de quelques années, pour ce prétendu vice ou crime, plus de 650 de ſes habitans, la plupart d'après leur déclaration.

Une ferme croyance dans les ſorciers, dans la magie, à la préſence, au pouvoir des démons, à la communication avec les eſprits, les génies ou même la Divinité, étoient le fond de toutes ces aberrations, d'autant plus déſaſtreuſes d'ailleurs, qu'elles avoient plus d'analogie avec l'ignorance ou la tournure d'eſprit de la multitude.

Les perſonnes dont la raiſon fut plus ſenſiblement compromiſe dans ces circonſtances, pourroient être rangées en différentes claſſes, ſuivant la nature plus ou moins ſpirituelle ou plus ou moins matérielle de leur délire. D'après cette manière de voir, on placeroit dans la première les *acétiques*, les *myſtiques* & les illuminés; dans la ſeconde, les aſtrologues & les théoſophes hermétiques; dans la troiſième, les démoniaques, les poſſédés; & dans la quatrième, les malheureux vivement préoccupés de l'idée des revenans ou des ſpectres, & dans l'hiſtoire deſquels le vampiriſme ſe trouve placé au premier rang.

L'hiſtoire des différens ſiècles que nous parcourons en ce moment, nous offre preſqu'à toutes ſes pages des exemples plus ou moins remarquables de ces différentes eſpèces de folie, mais ſurtout de la démonomanie, la croyance aux ſorciers, qui ſe montrèrent alors avec tous les caractères des véſanies que l'on traite dans les hoſpices.

On trouve les mêmes traits d'inſanité ou de démence dans la croyance aux miracles journaliers, mais ſurtout aux miracles qui avoient pour objet la guériſon des maladies, & qui s'opéroient au moyen des reliques, croyance qui ne fut jamais dans aucun autre temps auſſi profonde, auſſi générale, principalement pour certaines villes, telles que Salerne ou Montpellier, qui dûrent aux cures merveilleuſes de leurs patrons ou patrones, le commencement de leur célébrité médicale. Ces croyances abſurdes, ces erreurs populaires furent admiſes d'un commun accord par la multitude dans toutes les claſſes de la ſociété. Toutefois l'effet de leur exagération dans certaines circonſtances occaſionna des états plus déterminés de folie ou de démence. Ainſi la démonomanie devint, dans pluſieurs circonſtances, chez des hommes d'un eſprit plus foible, une aliénation mentale, dont les ſymptômes auroient dû porter des juges plus éclairés à interdire ces malades & les déclarer incapables des délits dont l'ignorance ou la mauvaiſe foi les avoit accuſés.

Pluſieurs délires convulſifs, des extaſes ſimples ou compliquées d'affections nerveuſes plus ou moins graves, ſe manifeſtèrent auſſi comme un effet très-viſible de ces honteuſes ſuperſti-

(1) Peut-être devroit-on expliquer par cette influence & les caractères des idées religieuſes dans le moyen âge, comment & par une diſpoſition oppoſée à ce qui exiſtoit chez les Anciens, on a trouvé aſſez conſtamment chez les Modernes, un plus grand nombre de fous parmi les hommes que parmi les femmes.

En effet, la religion, qui n'étoit qu'une affaire de culte chez les Anciens, qu'une occaſion d'impreſſions agréables & paſſagères, devint chez les Modernes l'affaire de la vie toute entière, une choſe toute intérieure, agiſſant conſtamment ſur les paſſions, bien plus propres à s'exalter chez les femmes, & à devenir, pour elles, comme l'amour, une des cauſes les plus fréquentes d'aliénation mentale.

tions; quelques-unes de ces maladies mentales parurent même épidémiques dans certaines circonstances. On vit, par exemple, régner en Hollande, sous le nom de *danse de Saint-Jean*, un délire épidémique qui portoit ceux qui en étoient atteints, à courir dans les rues en chantant, en sautant, en se livrant à toutes sortes de mouvemens & de gesticulations.

Il y eut dans d'autres pays des démonomanies & des délires épidémiques convulsifs, comme des dyssenteries & des fièvres malignes.

De pareilles extravagances se reproduisirent à plusieurs autres époques & dans plusieurs pays.

Les délires, les extases, les contemplations cataleptiques de plusieurs dévots personnages des deux sexes, d'illuminés & d'enthousiastes à différens degrés, devroient aussi être rappelés dans le tableau que nous traçons, si le nombre, la multitude des faits & des considérations qui nous pressent, ne nous faisoient pas la loi de nous borner à des esquisses rapides & à de simples indications.

Il importeroit aussi de faire rentrer dans l'histoire de la médecine morale, ce qui concerne la discipline de plusieurs ordres religieux, l'influence de leur régime, de leur genre de vie, sur la prétendue perfection morale qu'ils vouloient atteindre; d'y rapporter en particulier l'usage d'*amoindrir le moine* ou de saigner à certaines époques dans plusieurs ordres, pour rendre la résignation ou la chasteté plus facile, & le résultat curieux d'un grand nombre d'expériences sur l'humanité, que la vie monacale présenteroit au philosophe, dans la direction nouvelle ou la contrainte de l'imagination, des passions mondaines, des besoins physiques & des affections les plus naturelles à l'homme.

La science médicale, l'histoire de l'homme en général, & la psychologie philosophique en particulier, dûrent nécessairement se ressentir de ces dispositions qui entraînoient toutes les pensées & les sentimens vers les théories les plus absurdes & les superstitions les plus honteuses.

L'alchimie, la philosophie scolastique, les recherches & les spéculations les moins propres à l'observation, aux principes du goût, à la connoissance de la vérité, étoient le sujet de la plupart des écrits, l'objet de tous les travaux de cette époque. Bacon, Descartes, Locke, appelèrent en vain les idées de leurs contemporains vers l'étude positive de l'homme, & sur la nécessité de comprendre dans cette étude le moral & le physique, ce que l'illustre chancelier de Verulan appeloit *la grande alliance*, ou la doctrine de la réaction, ou de l'influence réciproque des affections de l'ame sur les affections corporelles, & de celles-ci sur les affections de l'ame.

Huarte, Guiblet, Maubec, Lamy, de la Chambre & cette foule d'écrivains qui s'occupèrent de physiognomonie, & que Lavater a quelquefois cités avec éloge, n'eurent que très-rarement le mérite de rassembler quelques faits dont la médecine morale puisse s'enrichir, & que l'on ne peut trouver que difficilement au milieu des explications hypothétiques dans lesquelles ils les ont enveloppés. Les hommes les plus éclairés de cette époque étoient presque tous également placés, relativement à la connoissance physiologique & psychologique de l'homme, dans le faux jour de la philosophie scolastique, & n'osoient qu'à peine montrer quelques doutes sur la réalité de la magie, de la possession, des causes surnaturelles des maladies, des horoscopes, de l'astrologie & de l'alchimie (1).

Quelques hommes cependant eurent assez de courage d'esprit & de lumières, dans ce temps de ténèbres, pour vouloir dissiper ce prétendu merveilleux & y découvrir le petit nombre de faits qui appartiennent à la médecine mentale & à l'histoire de la nature.

Wierus, l'un de ces hommes, éleva plus fortement & plus courageusement qu'aucun autre la voix contre une partie de ces folies, qui s'étendoient, comme par degrés & filiation de superstition, de la croyance la plus vulgaire aux sorciers, à la médecine théurgique & à la philosophie hermétique.

Sans attaquer d'une manière directe l'existence des démons ou des esprits, il s'attache a expliquer d'une manière naturelle, la plupart des choses merveilleuses qu'on leur attribuoit; il découvrit même les propriétés narcotiques de plusieurs onguens ou de plusieurs emplâtres, que l'on regardoit comme des talismans ou des amulettes, & prouva qu'il ne falloit pas accorder plus de confiance aux guérisons que l'on disoit opérées par les reliques. Il ne voyoit dans le cochemar ou l'incube que l'effet d'une mauvaise disposition corporelle, & rien n'est plus touchant que les observations qu'il adresse au fanatique Delrio en faveur des possédés & des prétendus sorciers, qu'il regarde comme de pauvres insensés, bien moins dignes de châtiment que de pitié.

Porta, son *Académie des secrets*, sa *Magie naturelle*, portèrent un coup redoutable à l'empire des démons & de la magie. On lui doit en particulier d'avoir reconnu un mélange d'aconit & de belladone, dans certains suppositoires & dans certains emplâtres, au moyen desquels quelques

(1) Paré ne parle des sorciers qu'avec une grande circonspection.

Zacchias admet l'influence du diable dans certaines maladies convulsives, jointes d'ailleurs à l'effet de l'humeur noire; ce qui est d'autant plus probable, ajoute-t-il, que Satan est d'un caractère un peu mélancolique.

Stahl, le grand Stahl, dans un de ses meilleurs ouvrages (dans le *Collegium casuale*), reconnoît comme réelle l'intervention des puissances naturelles dans les maladies convulsives.

Félix Plater eut les mêmes opinions. Il regardoit comme point de doctrine démontré, la croyance aux démoniaques, aux fascinations, aux maladies qui en résultent.

charlatans produisoient des effets extraordinaires.

Gassendi a parlé aussi d'un topique semblable, dont les propriétés merveilleuses dépendoient d'une préparation de stramonium. Le chirurgien Pigray, ayant été consulté dans une circonstance particulière sur quatre prétendus démoniaques, prononça d'une manière affirmative qu'il ne falloit pas les condamner aux flammes, mais bien à l'ellébore.

Dans une autre occurrence, Duret, Marescot & Riolan, ayant été chargés de faire un rapport sur la possession de Marthe Brossier, le terminèrent ainsi : *Nihil à dæmone, multa ficta, à morbo pauca.*

Le même courage d'esprit, le même desir de rapporter à des causes physiques, les choses prétendues merveilleuses ou extraordinaires que l'on attribuoit à la possession, se retrouve dans un livre curieux sur les diables de Loudun, ainsi que dans un autre écrit plus moderne publié par Hecquet, sous le titre de *Naturalisme des convulsions.*

Dans tout le cours de la période à laquelle ces divers écrits appartiennent, la médecine morale en général, & la médecine mentale en particulier, ne furent que très-foiblement cultivées, soit dans leur ensemble, soit même dans quelques-unes de leurs parties, telles que l'étude des différentes espèces de folie, l'observation du délire dans les affections aiguës, l'histoire des principaux changemens de l'ame & des facultés intellectuelles, correspondant à certains genres de complexions organiques & de maladies.

Les disputes stériles qui s'élevèrent alors entre les médecins galénistes & les médecins chimistes, ne furent pas moins contraires au progrès de la médecine morale, qu'au perfectionnement des autres parties de la médecine pratique. Tout ce que l'on écrivit dans ces circonstances sur l'aliénation mentale & sur le délire, se ressent de ces dispositions, sans en excepter l'ouvrage de Le Camus sur la médecine de l'esprit, & se réduit à des lieux communs, à des généralités insignifiantes sur l'intempérie du cerveau, la disposition maligne des esprits, l'atrabile, l'humeur peccante ou mélancolique, comme on peut le voir en parcourant les ouvrages de Sennert, de Rivière, de Heurnius, &c.

L'impulsion successivement donnée aux esprits par Bacon, Descartes & Locke, n'eut point ou presque point d'influence avant la deuxième moitié du dix-huitième siècle, sur la médecine mentale; cependant, parmi les chefs de secte qui parurent dans le cours de cette période, quelques-uns, par la nature même de leurs idées & le caractère de leur théorie, se rapprochèrent davantage des objets élevés & des questions importantes qui appartiennent à cette médecine.

Les idées qui font la base du système de Van-Helmont, le conduisirent en particulier à mieux observer qu'on ne l'avoit encore fait, les rapports du physique & du moral dans l'homme, mais principalement l'influence de la région précordiale ou épigastrique, sur tous les genres de sentimens & d'affections. On lui doit en outre d'excellentes remarques sur la marche de la manie qui, d'après ses observations, ne paroît pas toujours se développer d'une manière subite, mais par une espèce de vision ou une série de perceptions erronées, qui ne sont pas reconnues pour telles par les malades, & qui obtiennent leur conviction lorsque, devenues plus fortes, elles troublent l'entendement.

Stahl & son école se placèrent, comme Van-Helmont, dans un point de vue qui devoit engager à observer avec soin l'influence du moral sur le physique, & du physique sur le moral, non-seulement dans les maladies, mais encore dans ces variations continuelles de la santé, que le médecin philosophe découvre à travers les inégalités d'humeurs, les changemens de caractère, qui, en les expliquant de cette manière, ne peuvent inspirer que de la commisération & de l'indulgence (1).

Frédéric Hoffmann, d'abord élève & ensuite rival de Stahl, ne fut pas entièrement étranger, dans ses nombreux travaux, à plusieurs questions qui rentrent, soit dans la médecine morale, soit dans la psychologie médicale. On cite & l'on estime ses dissertations sur l'influence de l'ame, dans la santé & les maladies; les rapports de la complexion physique avec les mœurs nationales (2).

---

(1) Stahl n'a pas laissé voir, dans la plupart de ses écrits, qu'il ait donné une attention suffisante à cette liaison de l'état moral & de l'état physique dans l'homme, & à son importance, soit dans l'exercice de la médecine, soit dans la connoissance pratique du cœur humain. On voit du moins, & dans un de ses meilleurs écrits, dans une première édition du *Collegium casuale*, qu'il attribuoit la plupart des maladies graves à des causes surnaturelles, à l'influence du démon. Toutefois le recueil des dissertations publiées par Alberti, l'un de ses principaux élèves, en renferme plusieurs qui se rapportent à la médecine morale, mais principalement les suivantes :

1°. *De Phantasiæ usu & abusu in medicinâ.*

2°. *De Therapeiâ imaginariâ.*

3°. *De Spectris*, &c. &c.

(2) *De Animo sanitatis morborum fabro*, vol. V, pag. 256; *de Temperamento fundamento morum & morborum in gentibus; de Diaboli potentiâ in corpore, &c.; de prolongandâ litteratorum vitâ per regulas diæteticas; Medicus politicus, &c.*

Dans la première de ces dissertations, Hoffmann rappelle les sentimens des principaux philosophes de l'antiquité qui ont observé le double rapport du moral & du physique dans l'homme. En remontant aux premières idées & aux premières pratiques de l'art, il prend pour des procédés de médecine morale, ce que l'on est bien convenu de regarder comme les pratiques superstitieuses de l'art, dans son enfance. C'est ce qu'il faut entendre de ces vers d'Horace cités par Hoffmann ;

Sunt verba & voces quibus hunc lenire dolorem
Possis, & magnam morbi deponere partem.

Notre remarque s'applique aussi à ce que Pindare rapporte d'Esculape, que parmi les malades, les uns étoient

On

On doit aussi à Hoffmann des recherches sur la nature, la force de l'imagination (1) & les maladies de l'ame, que peuvent occasionner certains changemens morbides du sang (2).

guéris par des vers & des paroles, les autres par des breuvages simples ou composés, & d'autres par des topiques. Il paroît important à Hoffmann de rechercher comment s'exercent les influences de l'état des organes sur l'ame, & comment, à leur tour, le trouble, les agitations, les mouvemens impétueux dérangent les fonctions vitales & tiennent une grande place parmi les causes des maladies. Il disserte ensuite, suivant la philosophie du temps, sur les passions en général, rapportées à la haine & à l'amour; le calme de l'ame, l'accord entre les facultés physiques & les facultés morales lui paroissent les conditions les plus difficiles & les plus desirables de la santé. Il rappelle à ce sujet les dits mémorables des anciens philosophes qui ont fait sentir que, parmi les hommes consacrés à la sagesse & aux habitudes studieuses, on trouve un grand nombre d'exemples de longévité, principalement ceux de Gorgias, Protagoras, Isocrate, Sénèque le rhéteur. Une joie modérée, l'habitude des sentimens agréables sont également utiles. Hoffmann ajoute que la force & la tranquillité de l'ame peuvent préserver des maladies, & même des maladies contagieuses. Il regarde en conséquence comme un très-bon moyen, le développement de ces qualités morales au milieu des progrès & des ravages des épidémies. La confiance, la foi vive & soutenue, ne sont pas moins bienfaisantes. Suivant cette pensée de Bardus, citée par notre auteur, *cor lætum benefacit medicinæ, tunc enim medicamentum proficit & juvat, dùm alacri animo est qui illud excipit.* Hoffmann ajoute qu'il a vu quelquefois des solennités religieuses, consacrées aux mourans, ranimer les organes par leur douce impression, & contribuer alors à une guérison inattendue. La terreur, les mouvemens brusques de plusieurs passions, même ceux de la joie, produisent au contraire des effets nuisibles qui n'ont point échappé à notre auteur. Il cite les exemples de la femme Polycrate, qui mourut de joie, au rapport d'Aristote, d'un poëte Philippides, de Chilon de Lacédémone, & de plusieurs autres personnages de l'antiquité, cités par Aulugelle, comme les victimes d'une joie soudaine & immodérée. Il rappelle aussi ces vers d'Horace :

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitiâ moritura Deli.

Les effets de la tristesse & de l'envie ont une influence encore bien plus nuisible.

Livor, tabificum mali venenum,
Intactis vorat ossibus medullas
Et totum bibit artubus cruorem
Quod quisquis fuerit, invidetque sorti
Ut debet, sibi pœna semper ipse est.

Hoffmann traite ensuite des effets de la colère, de ses symptômes, de son danger pour les blessés, de la terreur qui change souvent le caractère des maladies, de la force & des effets de l'imagination, en se bornant à des vues générales & à des résultats d'érudition, sans y mêler aucune observation particulière ni aucun fait tiré de sa pratique.

(1) Hoffmann (Frédéric), *de Imaginationis naturâ & viribus*. Jena, 1687.

(2) Hoffmann (Frédéric), *de Mentis morbis ex morbosâ sanguinis mutatione*. Halæ, 1700.

Baglivi, qui écrivit sérieusement sur la tarentule, dont le prestige ne fut dissipé que plus d'un siècle après lui, par l'expérience de Serrao, porta dans quelques questions de médecine, la justesse de ses vues & toute la lumière de son esprit d'observation.

Boerhaave fut beaucoup moins étranger à ces mêmes questions, surtout dans son excellent traité des nerfs. On cite souvent, & la plupart des médecins savent par cœur, sa description de la manie, qui paroît échappée à la plume de Tacite.

Est plurimum immensum robur musculorum, pervigilium incredibile, tolerantia inediæ & algóris, imaginationes horrendæ.

Les auteurs de la même époque, qui s'occupèrent de l'ensemble de la médecine, ou de l'application de l'anatomie à l'étude des maladies & des recherches sur différens points de médecine légale, touchèrent souvent divers points & même des parties de la médecine morale. Ainsi, lorsque l'on s'occupe de cette dernière, il seroit impossible de ne pas consulter Plater, Van-Swieten, mais surtout Haller & Sauvages.

Haller a joint aux résultats de son immense érudition plusieurs aperçus très-importans dans le cinquième volume de sa grande physiologie.

Sauvages a consacré sa huitième classe aux vésanies & aux maladies mentales, qu'il divise en quatre ordres, dans lesquels il range, par une méprise qui lui est familière, plusieurs phénomènes consécutifs & purement sympathiques.

Son premier ordre est désigné sous le nom d'*hallucinations* ou *lésions de l'entendement*, qui dépendent de l'altération des sens : lésions à l'occasion desquelles il remarque que les erreurs de la vue, de l'ouïe, sont les plus fréquentes, en avouant que l'on rencontre aussi quelques exemples des erreurs des autres sens (1).

Le second ordre est désigné sous le titre de *morosités* (2).

Le troisième ordre a pour objet la connoissance des délires (3).

Et le quatrième les vésanies anomales (4).

Sauvages, qui n'oublia point de porter quelques lueurs de l'esprit philosophique dans l'examen des maladies mentales, eut l'idée qui, quoique très-vraie, n'est pas encore assez répandue, que certaines passions violentes ou vives, quelques

(1) Cet ordre comprend le vertige, la suffusion (vue trouble), la dylopie, l'hypocondrie, le somnambulisme.

(2) Le goût dépravé, le pica, la boulimie, la polydipsie, la soif & la faim erronées ou morbides, l'antipathie, la nostalgie, le satyriasis, la nymphomanie, le tarentulisme, l'hydrophobie.

(3) Le paraphrosyne, la démence, la mélancolie, la démonomanie.

(4) L'amnésie, &c. &c.

mouvemens orageux ou bizarres de l'esprit, auxquels on attribue la folie, en sont bien moins la cause que le premier degré. Il étoit également persuadé que la raison n'abandonnoit pas entièrement, dans certaines lésions mentales, les personnes chez lesquelles elle étoit très-cultivée. Il dit avoir vu une femme hydrophobique, qui, à l'aide de sa raison & de ses sentimens religieux, se maîtrisoit au milieu de ses accès, au point de boire & de s'empêcher de mordre ou de s'agiter avec violence. Il cite le médecin Desault, qui assure que, dans la rage, les gens du *peuple* sont quelquefois à craindre, & jamais les hommes d'un esprit cultivé. L'erreur occasionnée par une altération des sens, qui fait voir des mouches, des figures menaçantes, trompe un paysan & non un philosophe, qui sait bien que c'est son œil malade qui voit ainsi, & non son esprit.

L'idée d'appliquer les recherches anatomiques à l'étude des maladies mentales & de la psychologie médicale, devoit naturellement se présenter aux médecins qui donnèrent quelqu'attention à l'importance des fonctions du cerveau & aux rapports du développement & des altérations de ces organes avec les différens états de l'entendement. Il n'est donc pas étonnant qu'un assez grand nombre de recherches aient été faites dans cette intention. On pourroit les faire remonter jusqu'à Benivenius, dont les observations curieuses sur les causes cachées des maladies, renferment quelques particularités concernant les altérations & modifications de la mémoire.

Tulpius, dans ses *Observations*, cite des faits contraires aux résultats, déduits plus tard, d'observations analogues sur l'état du *cerveau dans les maniaques* (1), par Morgagni.

Bonnet précéda ce dernier, & son vaste recueil renferme un assez grand nombre de faits concernant le siége ou les traces de la folie (2).

Morgagni, qui porta ses recherches sur les mêmes questions, donne à penser par toutes ses observations, & par celles de Valsalva, que le cerveau, & principalement le corps calleux (*mezolobe*) doit être plus dur, plus consistant dans les cas de vésanies que dans les autres circonstances pathologiques (3).

On pourroit d'ailleurs lui reprocher de s'être arrêté à une induction trop générale sur ce rapport de la dureté & de la consistance du cerveau avec les vésanies, rapport qui s'est souvent borné à une simple coïncidence de phénomènes, & qui parut d'ailleurs confirmé dans la suite par des observations de Lieutaud, Sauvages, Barrère, & surtout Meckel, dont les recherches se trouvent consignées dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

M. Pinel remarque très-bien, au sujet de ces investigations anatomiques en général, & au sujet de celles de Morgagni en particulier, que les lésions organiques du cerveau, reconnues à l'ouverture du corps de plusieurs personnes aliénées, ne pourroient être regardées comme la cause nécessaire ou évidente de la folie, que dans le cas où elles seroient constantes, invariables : caractère qui leur manque, puisque non-seulement elles ne se rencontrent pas dans le cerveau de plusieurs aliénés, mais qu'elles se trouvent chez des personnes qui succombent à différentes maladies tout-à-fait étrangères aux altérations mentales.

Les écrits de médecine légale, les plus anciens qui se rattachent à la médecine mentale, nous sont offerts dans les premiers rapports authentiques dont les prétendus crimes de magie & de sorcellerie furent l'objet dans le seizième & le dix-septième siècle.

Wierus, Duret, Paré, Pigray, dont nous avons déjà cité les noms honorables, firent, dans plusieurs de ces rapports, d'utiles applications de la médecine à des questions compliquées de jurisprudence, & dans le dessein de combattre l'ignorance & la superstition de leur siècle.

D'après les idées que Wierus eut le courage d'énoncer, au grand scandale de ses contemporains, les prétendus démoniaques & les soi-disant sorciers n'étoient que des malades d'esprit qu'il faut traiter avec bienveillance, & qui sont bien plus dignes de pitié que de châtiment.

Un certain Scribonius écrivit avec toute la chaleur d'un zèle fanatique contre Wierus (1), & des hommes, d'ailleurs savans pour le temps, tels que Cardan, Félix Plater, admettoient les opinions de Scribonius, la réalité des apparitions, des cures merveilleuses, du pouvoir des *reliques* & de l'efficacité des bûchers pour corriger les hérétiques.

Tous ceux qui ne sont pas entièrement étrangers à l'histoire de la marche & des maladies de l'entendement humain, connoissent au moins dans leurs résultats cette disposition des esprits, ainsi que le titre de plusieurs écrits qui la rappellent, mais principalement l'*Assommoir des sorciers* de Delrio (2) & l'*Incrédulité & mécréance du sortilége pleinement convaincue*, par Pierre

(1) Morgagni & plusieurs autres anatomistes ont pensé que le cerveau, dans les maniaques, a plus de consistance que dans l'état naturel. Tulpius & Kerkringius ont vu au contraire, dans quelques cas, qu'il étoit plus mou dans quelques-unes de ses régions.

(2) Consulter le *Sepulchretum anatomicum*, lib. I, sect. V, obs. 5, 8, 10, 35.

(3) *Voyez* Epitre VIII, art. 1, 2, 4, 6, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17 & 18.

(1) *De Saccharum naturâ & potestate.*

(2) *De Malleo maleficorum.*

de l'Ancre, le démonographe le plus fameux & le plus zélé du dix-septième siècle (1).

Au reste, dans le même temps, & un peu plus tard, Pigray (2), Riolan, Duchesne, Naudé, &c. défendirent & présentèrent comme de pauvres insensés, les malheureux que l'on accusoit de maléfices & de sortiléges.

Différentes questions de médecine mentale, & qui rentrent plus directement dans la médecine légale, commencèrent à être sérieusement examinées dans la période que nous parcourons.

Cette espèce de décision & d'adage des anciens jurisconsultes : *semel furiosus, semper præsumitur furiosus*, fut beaucoup restreint par Zacchias dans ses questions medico-légales. Cet écrivain, justement estimé, a traité, comme on sait, des maladies mentales, sous le point de vue de leur liaison avec la jurisprudence civile & la jurisprudence criminelle. Il divise ces maladies en deux classes, savoir : les vésanies primitives & les vésanies consécutives ou secondaires. Il regardoit comme nul tout acte civil contracté à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il est malheureusement trop vrai qu'il n'eut point assez de force d'ame pour ne pas admettre en grande partie les superstitions de son siècle, & qu'il reconnut comme réelle l'influence du démon dans les convulsions, les extases, ajoutant toutefois qu'une bile noire pouvoit contribuer à ces maladies, & que le diable étoit d'un caractère tant soit peu mélancolique.

Alberti, qui partageoit cette opinion (3), porta, comme Zacchias, son attention sur plusieurs points de médecine mentale qui appartiennent à la médecine légale (4).

D'autres auteurs, de la même période, s'occupèrent spécialement de l'interdiction, soit dans des traités généraux, soit dans des recherches particulières.

Dans toute la période qui nous occupe, & même dans sa dernière partie, on chercheroit en vain quelques écrits qui méritent d'être cités sur l'ensemble & une partie fort étendue de la médecine morale ou même de la doctrine des maladies mentales. Nous avons déjà fait remarquer ce qu'il falloit penser de l'un de ces ouvrages, malgré son titre pompeux de *Médecine de l'esprit* (1). Le jugement que nous en avons porté s'applique à la plupart de ceux qui l'ont précédé & de ceux qui l'ont suivi (2). Les dissertations, les traités particuliers ont beaucoup plus de droit à notre attention, & renferment pour la plupart des faits curieux & des résultats importans d'observation ; du reste, parmi leurs auteurs, les uns ont donné une certaine étendue à leurs recherches, d'autres les ont resserrées, avec le dessein qui dirige les faiseurs de monographies.

Parmi les premiers, nous placerons Flemyng, auteur d'un poëme estimé sur les maladies des nerfs (3). Gaubius, dont nous devons citer la dissertation, justement estimée, sur le régime mental (4), un assez grand nombre de médecins qui ont traité de la mélancolie (5) & de l'hypocondrie, sans caractériser avec assez de soin ces deux maladies ; d'autres écrivains, non moins recommandables, auxquels on doit des recherches concernant l'influence des affections morales sur les sécrétions (6), le changement du caractère & des sentimens dans les maladies (7), les effets de la contention d'esprit & les maladies des gens de lettres (8).

Nous trouvons dans la deuxième classe, plusieurs auteurs qui se sont occupés des effets de l'imagination sur les affections corporelles (9), de l'effet des affections de l'ame, sur l'état des sécrétions (10), de l'effet de la musique (11), du délire (12), du narcotisme & des aberrations mentales qui s'y

(1) Les écrits de ces auteurs & des démonographes en général doivent être consultés par les médecins & les philosophes, comme des monumens aussi curieux qu'authentiques de la superstition & de l'ignorance de cette époque.

Les plus fameux sont du reste ceux que nous avons déjà cités, & de plus ceux de Bordier, Thomas Eraste, Cardan.

Celui qui n'a pas lu les ouvrages de ces illustres fous, n'a réellement pas l'idée du degré où peuvent aller les égaremens de l'esprit humain. Il y trouvera assez souvent d'ailleurs quelques traits qui appartiennent à l'anthropologie & à la médecine mentale, entr'autres divers exemples de démence ou de démonomanie bien confirmée, d'hystérisme, d'hypocondrie, ce qui concerne en particulier Marthe Brossier & Angel de Soligny, dont la situation qui fut regardée comme une fascination, n'étoit qu'un accès de nymphomanie.

(2) Voir sa *Chirurgie*, lib. VIII, & ses *Conclusions* relatives à des possédés qu'il jugea dignes de l'ellébore.

(3) Voir sa dissertation *de Potentiâ diaboli in corpus humanum.*

(4) *De Medici officio circa animam.*

(1) *Voyez* l'article MÉDECINE MENTALE.

(2) Principalement le *Recueil* d'Arnold, le *Traité* de Dufour sur *les maladies de l'entendement humain, &c.*

(3) *De Neuropathiâ, sive de morbis hypochondriacis & hystericis*, lib. XIII, *poema medicum, autore Flemyng.*

(4) Gaubius, *de Regimine mentis quod medicorum est habitus*, dissertation que l'on peut regarder comme un traité, & qui renferme un grand nombre de faits & d'observations, dont le recueil a souvent été mis à contribution par quelques auteurs qui se sont occupés du même sujet.

(5) *Voyez* les articles MÉLANCOLIE, HYPOCONDRIE.

(6) Influence des affections morales sur les sécrétions. *Voyez* art. MÉDECINE MENTALE, &c.

(7) Changement de caractère dans les maladies.

(8) Maladies des gens de lettres.

(9) Bauze, *de Phantasiâ læsâ gravium morborum causâ.* Leips. 1788.

Fienus, *de Viribus imaginationis, &c.*, 1635.

Levin, *de Vi imaginationis in vitam & sanitatem*, 1740.

Licetus (Fort.), *de Vi imaginationis, in motu sanguinis.*

Sigwart, *de Vi imaginationis, in renovandis & promovendis morbis*, 1769.

(10) Detharding, *Disputatio de humorum mutationibus ab animi affectibus*, 1759, in-4°.

(11) Effet de la musique. *Voyez* la *Dissertation classique* de Roger.

(12) Consulter Garridel, *Histoire des plantes de Provence*,

rapportent, les rêves & les songes prophétiques dans certaines maladies (1).

Les différentes collections académiques & les recueils de dissertations inaugurales renferment plus particulièrement un assez grand nombre de ces recherches & de ces observations qui se rattachent à différens points de médecine morale.

Ainsi, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, pour 1742, on trouve un exemple fort remarquable de délire chronique, décrit sous le nom de *somnambulisme*. Le sujet de cette observation étoit une jeune femme qui avoit éprouvé une grande frayeur; dans chacun de ses accès elle perdoit tout-à-coup toute sensibilité extérieure, & continuoit cependant d'exprimer, par sa parole & par ses mouvemens, les différentes affections de son ame. Lorsqu'elle cessoit de parler ou d'agir, on pouvoit s'assurer que ce délire étoit compliqué de catalepsie. On parvint à la guérir en la faisant changer de pays, & en déplaçant, par des distractions soutenues, toutes ses relations & ses habitudes (2).

On trouve dans les mêmes *Mémoires*, pour l'année 1707, un exemple curieux du bon effet de la musique dans une fièvre maligne, que nous avons déjà cité (3); plusieurs faits curieux concernant diverses altérations de la mémoire (4), la suspension des fonctions intellectuelles à la suite de l'apoplexie (5).

La description de la maladie touchante & singulière de Bertin, dans son *Éloge historique* par Condorcet, doit aussi être rappelée dans cette rapide esquisse de l'état où se trouva la médecine morale & mentale jusque dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

« Nous voici, dit le panégyriste philosophe qui » n'a pas rejeté ces détails dans la *Biographie* de » son savant confrère, nous voici parvenus à » l'époque où une maladie cruelle vint inter- » rompre le cours d'une vie qui sembloit ne » devoir être remplie que par des travaux utiles » & une gloire méritée. Epuisé par des excès » de travail qui lui avoient ravi le sommeil, » tourmenté par des querelles littéraires, troublé » par des chagrins domestiques, M. Bertin fut » exposé à des menaces de violences de la part » d'un homme qui ne lui devoit que de la re- » connoissance. Son organisation, sur laquelle » l'inquiétude & la frayeur avoient tant de pou- » voir, ne put résister à de si grandes secousses. » Un accès de délire fut le premier symptôme » de cette maladie. M. Bertin l'avoit pressenti, » & avoit appelé M. de l'Epine, son confrère, » sachant qu'il avoit besoin de ses conseils comme » médecin, & de ses consolations comme ami. » Mais lorsque M. de l'Épine arriva, il n'étoit » plus temps. Il trouva M. Bertin agité par la » crainte d'assassins dont il se croyoit poursuivi » & entouré d'armes de toute espèce. Plusieurs » de ses amis, enfermés dans sa chambre, n'a- » voient point la liberté de sortir, & il n'ouvrit » la porte à M. de l'Epine qu'avec les plus grandes » précautions.

» Cet état dura jusqu'au lendemain qu'il parut » se calmer; mais, se croyant toujours poursuivi, » il s'échappa, quoique gardé à vue, & se jeta » par une fenêtre; heureusement son habit s'ac- » crocha à une perche; il resta suspendu, & » sa chute ne fut accompagnée d'aucune blessure. » Dès ce moment sa maladie changea de carac- » tère; une léthargie de trois jours succéda au » seul accès de délire bien caractérisé qu'il ait » éprouvé. Après ce temps, un réveil de quelques » minutes, pendant lequel il parut avoir toute » sa raison, fut suivi d'une nouvelle léthargie, » qui dura quatre jours. Ni les remèdes, ni » les excitatifs ne pouvoient le tirer de cet état; » à peine pouvoit-il avaler quelques gouttes » d'eau. Ses membres étoient mous & flexibles. » Les mouvemens des artères étoient insensibles, » un battement de cœur qu'on avoit peine à » saisir, une respiration lente & presqu'imper- » ceptible, étoient les seuls symptômes de vie » qui lui restassent. A son réveil il paroissoit » calme, causoit avec ses amis, mangeoit avec » plaisir le dîner qu'on avoit soin de lui tenir » prêt, car la régularité de ses accès permettoit » de prendre cette précaution, & après environ » une demi-heure il retomboit en léthargie.

» Néanmoins, dans cet état de mort appa- » rente, d'insensibilité presque totale, ni ses sens, » ni son esprit ne participoient à son assoupisse- » ment. Un jour, en s'éveillant, il refusa le » dîner qu'on lui avoit préparé, & demanda du » poisson. Comme on craignoit que le retour de » son sommeil ne le surprît, on lui objecta la » difficulté d'en avoir. Est-ce que je ne sais pas, » dit-il, qu'il est vendredi, & qu'il n'est qu'onze » heures! & il ne se trompoit pas. Ce phéno- » mène n'est extraordinaire que par la suite » d'idées qu'il semble indiquer. On a vu sou- » vent des malades à l'agonie conserver, au milieu » des léthargies les plus profondes, la faculté de » voir & d'entendre; & cette faculté, bien » constatée, impose à ceux qui entourent un » mourant le devoir de veiller soigneusement sur » leurs discours, sur leurs gestes même, & de

---

pour ce qui concerne les endormeurs du Languedoc, qui faisoient usage des semences du *datura stramonium*.

Le *Journal de Médecine*, novembre 1757, août 1759.

Monro (Alexandre). Ses *Observations sur le délire des ivrognes que l'on prive de vin* (Act. d'Edimb., tom. VI, art. 46.)

(1) *Voyez* les articles Rêves, Songes prophétiques.

(2) Voir aussi les Mémoires du Père Bougeant, tom. III, pag. 256.

(3) Voir le volume de l'année 1707.

(4) Volume pour 1754.

(5) Le volume pour l'année 1705; vid. *passim*, 1708, 1711, 1715.

» fonger combien un mot qu'on croit qu'il ne peut » entendre, un mouvement qu'on croit qu'il ne » peut apercevoir, peuvent quelquefois accélérer » ou empoifonner fes derniers inftans.

» Tandis que M. Bertin étoit plongé dans » cette léthargie, fon ame étoit en proie aux » plus horribles agitations. Né avec une conf- » cience timorée, il veilloit avec févérité & » avec fcrupule fur lui-même, & cherchoit, » quels que fuffent les objets qu'il étoit obligé » de décrire ou les phénomènes qu'il falloit ex- » pofer dans fes leçons, à ne point donner » atteinte à cette pureté d'imagination qu'on pré- » tend que certains cafuiftes ont fu conferver dans » des circonftances non moins difficiles. Néan- » moins, pendant fa léthargie, fon imagina- » tion fe rempliffoit de ces mêmes images qu'il » n'avoit plus la force de repouffer; il fe confu- » moit en vains efforts pour les éloigner de lui, » & c'étoit au milieu de ce combat pénible qu'il » fe réveilloit; mais alors fon ame affoiblie fe » reprochoit fes fonges comme des crimes, il » croyoit qu'ils devoient le rendre l'objet de » l'horreur & du mépris de tous ceux qu'il ai- » moit ou refpectoit le plus. Il paffoit une partie » de l'intervalle de fon fommeil à leur écrire » pour leur demander pardon, pour implorer » leur pitié. Rien, dans ces lettres, ne montroit » aucun défordre dans les idées, aucun affoi- » bliffement dans la raifon, & l'on n'y voit que » l'excès du malheur.

» Ses accès, après avoir augmenté jufqu'à » durer une femaine entière, commencèrent à » diminuer au bout de quelques mois. Il avoit » chaque jour plufieurs heures d'intervalle. A » cette époque les accès étoient réglés, au point » qu'il pouvoit aller dîner chez fes amis & re- » venir chez lui attendre fon accès. Enfin, ils » devinrent moins longs, & lorfqu'ils ne furent » plus que de quelques heures, un peu plus » d'un an après le commencement de la maladie, » fes médecins jugèrent qu'un voyage en Bre- » tagne, dans fa famille, pourroit lui être utile. » Il partit, & ce ne fut qu'en 1750, après envi- » ron trois ans de maladie, que tous les fym- » ptômes difparurent.

» Pendant les derniers mois de fon féjour à » Paris, il ne lui reftoit, dans les intervalles de » fon fommeil léthargique, que de la foibleffe, » une trifteffe profonde, & quelques fingularités » dans fa conduite & dans fes difcours; fingu- » larités qui ne venoient d'aucun défordre, & » n'étoient que la fuite de fa foibleffe. Il n'a- » voit pas la force de réfifter à fes premiers » mouvemens, de taire fes premières penfées, » de revenir fur fes premières idées, pour leur » donner aux yeux des autres de l'ordre & de » la liaifon. »

On confultera également, avec beaucoup d'avantage, plufieurs autres collections académiques, mais principalement les *Tranfactions philofophiques* de Londres (1), les *Actes des curieux de la nature*, dans lefquels on voudroit feulement un peu moins de crédulité & plus de critique, les *Actes de Berlin* (2), le *Recueil des médecins danois* (3), enfin plufieurs autres recueils non moins eftimés, & dans lefquels on trouve, pour la médecine mentale comme pour toutes les autres parties de la médecine & des fciences naturelles, des matériaux & des documens très-utiles (4).

On doit porter le même jugement fur plufieurs recueils d'obfervations juftement eftimées (5), & fur les principales collections de differtations inaugurales (6).

---

(1) Voir en particulier l'abrégé & la traduction de ce recueil en français, 1791.

La defcription de la calenture, confidérée comme un délire particulier, a été publiée pour la première fois dans ce recueil; l'opinion de l'auteur n'a pas été adoptée par des obfervateurs plus éclairés, qui favent très-bien que cette prétendue véfanie n'eft rien autre chofe qu'un délire fymptomatique des fièvres bilieufes des Tropiques.

(2) Le confulter en particulier pour les années 1764 & 1766. C'eft dans cette collection que fe trouvent confignées les recherches de Meckel fur le fiége ou les traces des maladies mentales, & les Mémoires juftement eftimés de Formey fur les rêves.

(3) *Acta hafnienfia*, tom. I & II.

(4) Le *Journal de Trévoux*, 1711, relativement à la perte & au retour alternatifs de la mémoire, correfpondans à des paroxyfmes fébriles.

Le *Journal des Savans* pour des exemples de mémoire extraordinaire.

Le *Journal de la République des lettres*, 1704. — De la perception confervée chez les mourans.

Le *Commercium naturæ Norimbergenfis*, 1742.

Les *Actes d'Edimbourg*, le *London medical Journal*, 1785, &c.

(5) On doit plus particulièrement confulter :

La collection précieufe d'Henricus Ab-hers.

Le recueil non moins important de Foreftus, principalement l'obfervation 24 du liv. X, fur un cas de lycanthropie; une autre obfervation, lib. XXIV, concernant une impulfion au fuicide chez les malades d'efprit qui redoutent la damnation éternelle.

Wepfer, *de Morbis capitis*, &c. (Obferv. 67, 101, 102, 103, 109, 167, 198, 199.)

Horftius & Tulpius pour différens exemples de délires convulfifs.

(6) Haller, *Difputationes ad morborum*, &c. Le premier volume relativement aux caufes de la mort chez un maniaque, des obfervations fur deux cas particuliers de délire.

La differtation de Zwingerus fur la noftalgie.

Baldinger, *Sylloge*, tom. I. — Sur l'hydrophobie. — *De Vi corporis in memoriâ.* — *De Pathologiâ ad cognofcendas memoriæ viciffitudines*, &c.

On pourroit énoncer d'une manière générale, que le plus grand nombre des points ou des queftions qui rentrent dans la médecine morale, fe trouvent agités dans les diverfes differtations qui ont été foutenues pendant le dix-huitième fiècle dans les univerfités les plus célèbres, comme on peut s'en convaincre, en parcourant la table véritablement utile que Heffter a donnée fous le titre : *Mufeum difputatorium phyfico-medicum*.

On doit parcourir dans cette table, pour y trouver des

Plusieurs ouvrages de haute philosophie & de littérature qui parurent dans le dix-septième siècle & dans la seconde moitié du dix-huitième, n'appartiennent pas moins que les écrits que nous venons de citer à la médecine morale. Ainsi Bacon ne s'étoit pas borné à appeler l'attention sur la partie la plus importante de cette médecine & de la psychologie médicale, en pensant qu'il existe entre l'esprit & la matière des rapports dont la recherche n'est pas interdite aux philosophes (1).

Il demanda en outre aux médecins de s'occuper de l'euthanasie, c'est-à-dire, des moyens qui peuvent rendre la mort douce & les derniers momens paisibles, ce qui ne doit jamais être perdu de vue dans l'exercice de leur profession, & ce qui appartient d'une manière particulière à la médecine morale.

Descartes, Locke, Montaigne, ont également & souvent porté leurs vues sur des sujets qui rentrent dans cette médecine, & l'on sait par cœur cette pensée de l'ingénieux auteur des *Essais* : « Tout cecy vient de l'ame & du corps, unis » par étroiste cousture, & s'entre-communiquant » leurs fortunes. »

Nul n'a mieux connu, mieux apprécié les déceptions & illusions dont les sens sont susceptibles, que Mallebranche.

Les effets extérieurs, ou ce que l'on appelle *les caractères des passions*, ont été fidèlement exposés par Lebrun, & avant Lebrun par Cureau de la Chambre, qui a malheureusement mêlé à des détails descriptifs & à de bonnes observations, les vues théoriques les plus ridicules.

Le développement du personnage de Don-Quichotte, & l'épisode de Clémentine dans Richardson, supposent une étude & une connoissance des mouvemens de l'esprit humain, dans certaines aberrations, dont l'exagération graduée & progressive conduit insensiblement à un état confirmé d'aliénation mentale; remarque qui doit s'étendre au rôle d'Ophélie dans Shakespeare & à plusieurs conceptions de ce grand poëte, qui exprima mieux qu'aucun autre, les traits des passions orageuses & les phénomènes les plus terribles du délire & de la folie.

Les voyageurs (1), les biographes (2), les historiens seront encore plus utilement consultés par les médecins qui s'occupent de médecine morale, & dont les recherches doivent s'attacher d'une manière spéciale à tous les ouvrages qui peuvent avoir quelque rapport avec l'anthropologie, c'est-à-dire, avec l'histoire naturelle de l'humanité (3).

TROISIÈME ÉPOQUE.

La seconde moitié du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième.

Première partie.

Cette époque, dont l'étendue ne va guère au-delà de plus d'un siècle, est cependant beaucoup plus considérable que les précédentes, si on s'attache moins à sa durée qu'au nombre, à l'importance des faits & des connoissances qui

---

indications relatives au sujet qui nous occupe, les articles *Anima*, *Animi affectus*, *Animi morbi*, *Animi præsagia*, *Delirium*, *Ebrietas*, *Hydrophobia*, *Imaginatio*, *Incubus seu Ephialtes*, *Insania*, *Magia*, *Mania*, *Melancholia*, *Memoria & Reminiscentia vitalis*, *Mens humana*, *Mors facilis seu Euthanasia*.

La riche collection de thèses étrangères que possède la Faculté de Médecine de Paris renferme un grand nombre de ces dissertations, citées par Heffter; nous engageons les lecteurs à consulter *passim* les volumes de ce recueil ayant pour titre : *Médecine morale*, *Médecine mentale*.

(1) Ces vues de Bacon se trouvent énoncées dans son immortel ouvrage sur la dignité & les progrès des sciences (*de Dignitate & augmentis scientiarum*). Elles avoient pour objet, ainsi que quelques indications analogues de Grégory, d'appeler l'attention des médecins & des philosophes sur le perfectionnement & la conservation des sens, l'influence de l'imagination, les différentes sortes d'enthousiasme, les qualités morales héréditaires, les phénomènes des rêves, les effets de la musique, &c., &c.

(1) Kempfer a donné de bonnes observations sur le délire convulsif des pénitens de l'Inde, & sur l'ivresse que l'on provoque chez les Orientaux, avec un électuaire composé de graine de *datura*, d'*opium* & de farine de graine de chanvre, mêlées à des substances aromatiques.

On doit au même voyageur des détails curieux sur le délire furieux connu sous le nom de *d'hamuk*, dans lequel les nègres, poussés au désespoir, se jettent volontairement en prenant une dose d'opium très-considérable.

Lettres édifiantes. — Un assez grand nombre de faits, & principalement un exemple fort bizarre de lycanthropie, ou plutôt de zoanthropie.

Tournefort. *Du Vampirisme dans les Indes orientales.*

(2) Les biographes, principalement ceux des grands poëtes en général, & du Tasse en particulier, des hommes extraordinaires, des fanatiques les plus fameux, des chefs de sectes, des enthousiastes, des visionnaires.

On consultera en particulier Butler pour Sainte Thérèse, les *Vies des Pères du désert*, les légendes, &c.

(3) Mézeray a très-bien décrit la folie de Charles VI, qui n'est pas sans quelque rapport avec celle de Bertin, dont nous avons cité la description par Condorcet, à qui cette conformité n'a point échappé.

« Qu'il nous soit permis, dit ce philosophe, de faire » observer ici une ressemblance frappante entre la maladie » de M. Bertin & celle de l'infortuné Charles VI. Elle » fut préparée par des chagrins & causée par la terreur. » Elle commença de même par un accès de délire, suivi » d'une longue & profonde léthargie, & ce Prince en » sortoit de même pour reprendre sa tranquillité, sa raison, » sans aucun reste de son premier état, que de la mélan- » colie & de la foiblesse. Ainsi la France eût vraisemblable- » ment évité les malheurs auxquels l'exposèrent les rechutes » de Charles VI, si ce Prince infortuné eût trouvé dans » sa famille les mêmes soins que M. Bertin a trouvés chez » des étrangers; mais il étoit entouré de proches plus » occupés à profiter de ses malheurs que de chercher à les » réparer, & c'est une de ces circonstances de la vie hu- » maine, plus commune qu'on ne croit, où la grandeur » & la puissance ne sont qu'un malheur de plus. »

lui appartiennent. Ce qui la distingue, c'est d'avoir vu, seule, se former des institutions & des établissemens, non-seulement dans le dessein de traiter avec plus d'humanité les malheureux insensés dans les maisons particulières ou dans les hospices (1), mais encore avec l'intention philantropique de soumettre à un nouveau régime physique & moral, les criminels reconnus par les magistrats, & qu'une haute philosophie peut souvent regarder sans dégénérer en une dangereuse indulgence, comme des malades d'esprit, dont il lui est permis d'espérer la guérison.

Ce n'est aussi qu'à cette même époque que d'excellens traités généraux ou particuliers ont été publiés sur différens points de la médecine mentale, & que les médecins ont mieux senti les rapports du physique & du moral de l'homme, non-seulement dans la haute spéculation de la physiologie & de la psychologie, mais dans les moindres détails de la médecine pratique, & dans l'emploi particulier de leurs connoissances, qui constitue la médecine légale.

En général, il faut rapporter à cette troisième époque l'introduction d'une marche expérimentale dans les études philosophiques & psychologiques, qui tiennent si directement à la médecine morale, & dont il seroit injuste de ne pas apercevoir aujourd'hui l'application & l'influence sur la morale publique, dans la confection & l'exécution des lois civiles, criminelles, chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

Le progrès général des lumières a sans doute été la véritable cause des heureux changemens qui se sont opérés dans la médecine morale pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle & au commencement du dix-neuvième. Toutefois il ne faudroit pas croire que cette révolution ait été complète, que la science & la philosophie aient entièrement dissipé les traces de l'ignorance & de la superstition. Dans le cours de cette époque, c'est-à-dire, dans l'état présent des choses, les connoissances nouvellement acquises, & qui sont toujours si lentes à se répandre, commencent à peine à pénétrer dans les dernières classes, & même dans les classes moyennes de la société. Des sectes nouvelles se sont formées, comme nous ne tarderons pas à le faire observer avec quelque détail, & en se formant, en portant, par leurs débats & leur controverse, le trouble dans les consciences, ont augmenté sensiblement le nombre des aliénés, surtout en Angleterre; en même temps une ignorance profonde, & comme incurable, qui subsiste dans la plupart des campagnes, y entretient un fonds de crédulité qui paroît également incurable, & un certain nombre d'erreurs populaires, d'opinions & de pratiques superstitieuses qui diffèrent très-peu de ces infirmités honteuses de l'esprit humain que nous avons remarquées dans l'époque précédente.

De savans théologiens, des princes, de graves magistrats, des médecins même n'ont pas toujours su se mettre à l'abri de pareilles infirmités dans le cours de cette époque; & pour le prouver, il suffiroit de citer quelques-uns des partisans les plus illustres de Cagliostro, de Mesmer, de Saint-Martin, la crédulité inconcevable de De Haen, & les horribles procès de Calas, Sirven, Labarre, &c.

Les faits de détails ne manqueroient pas sans doute dans le tableau de ce reste de superstition qui n'est point encore effacé; ainsi, par exemple, la croyance à la magie & aux sorciers, aux pouvoirs surnaturels, aux amulettes, aux actions mystérieuses & à la devination, fut encore assez forte pour mériter d'être attaquée par Fontenelle & par l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, qui s'égara lui-même dans une suite d'idées abstraites & mystiques que l'on pourroit ranger, sans injustice, parmi les maladies de l'esprit humain.

On n'oubliera pas aussi que dans cette époque, sous la présidence de Séguier, plusieurs arrêts de mort contre les sorciers furent annulés, & que dans le même temps, d'Aguesseau parut un *esprit fort*, lorsqu'il déclara que pour faire cesser tant de prodiges attribués à la magie, il falloit n'y attacher aucune importance & renvoyer aux soins bienfaisans des médecins les démoniaques & les inspirés.

Toutes ces folies étoient loin de se trouver indifférentes au bonheur des individus & au repos de la société.

Souvent même elles occasionnèrent des aliénations d'esprit & portèrent à des actes de violence avec un excès de déraison au moins aussi dangereux que le délire vésanique des maniaques.

Ce qui, dans la période que nous citons ici, est encore plus remarquable que cette crédulité superstitieuse & cette ignorance stupide des dernières classes du peuple, c'est l'activité d'imagination réunie à des dispositions ou même à des habitudes de rêverie & de contemplation chez des hommes d'un esprit cultivé, qui a fait naître cette foule de sectes religieuses du dix-huitième siècle, dont M. Grégoire a récemment publié l'*Histoire*, & qui menace certaines portions de la nation anglaise d'une insanité presqu'universelle, si les progrès de quelques-unes ne sont pas arrêtées par des moyens convenables de traitement & de répression.

Ces sectes, dont la plupart ont un caractère d'excentricité & de délire trop prononcé pour ne pas appartenir au tableau des maladies mentales & de la médecine morale, paroissent se monter à environ trois mille, suivant Lettson. Le philosophe que nous venons de citer, en admet

(1) En Hollande, en Angleterre, en France.

soixante-dix nouvelles pour le dix-huitième siècle, & les divise en trois classes; savoir :

1°. Les sectes sans assemblées particulières ni organisation de culte;

2°. Les sectes organisées, mais sans être exclusives dans leur culte & leurs opinions fondamentales;

3°. Les sectes qui ont un culte absolument séparé des autres communions.

Plusieurs causes ont contribué à la formation de ces différentes sectes chez les Modernes. Une tendance toujours plus générale vers le mysticisme, la combinaison des habitudes superstitieuses du moyen âge, avec les idées des nouveaux platoniciens à la renaissance des lettres, mais surtout le grand événement de la réforme & les persécutions, les agitations qui en furent la suite, doivent être placés au premier rang parmi ces causes qui ont si vivement tourmenté l'imagination & même la raison d'un grand nombre de sectaires dans le cours du seizième, du dix-septième & du dix-huitième siècle.

Le philosophe que nous venons de citer remarque avec raison que les sectes dans lesquelles les mouvemens de l'ame ou les affections occupoient beaucoup plus les esprits que le dogme & les opinions, ont eu un plus grand nombre d'inspirés & occasionnèrent plus souvent l'aliénation.

William Perfect a fait la même remarque relativement aux méthodistes en particulier; & les quakers, touchés des nombreux exemples de folies parmi leurs frères, fondèrent dans l'Yorckshire, pour le traitement de cette maladie, l'établissement justement célèbre sous le nom de *la Retraite*.

Plusieurs femmes ont joué un rôle assez considérable parmi les sectaires, qui se trouvent ainsi caractérisés par une disposition ascétique & leur penchant aux visions & à l'enthousiasme. Plusieurs sectes nouvelles, savoir, celles des Buchanistes, celles des Victimes, &c....., ont même été formées par des femmes, & les annales des temps modernes font assez connoître par ce qui concerne en particulier la Bourignon en Hollande, madame Guyon en France, & madame Krudner en Allemagne, que les troubles religieux ou les doctrines ascétiques, qui ont des femmes pour auteurs, sont au premier rang parmi les sectes les plus capables de jeter les ames tendres & les imaginations vives dans une véritable aliénation.

Du reste, parmi les sectes qui appellent principalement l'attention du philosophe & du médecin, dans le cours de notre troisième période, la plupart n'ont exercé sur l'esprit des hommes qu'une influence passagère. Ce sont plutôt des événemens que des institutions. Tout ce qui les concerne en général, presqu'étranger à toute discussion, à tout raisonnement, a pour principe unique la passion ou l'enthousiasme. Voilà sans doute ce qui explique comment l'association des illuminés, des méthodistes, des jumpers, des sauteurs d'Ecosse, ne peut être durable.

En jetant un coup d'œil général sur ces différentes sectes du dix-huitième siècle, avec le dessein d'en saisir le rapport avec les différens genres d'aliénation dont elles se rapprochent, ou qu'elles tendent plus ou moins à développer, les unes, & c'est le plus grand nombre, ont plus de rapport avec la véritable mélancolie, d'autres avec l'état visionnaire ou le délire exclusif, d'autres avec la manie, & quelques-unes avec la démence.

Les convulsionnaires en général, les méthodistes américains ou de la nouvelle lumière, &c...., par exemple, diffèrent très-peu, dans plusieurs de leurs exercices, des différens maniaques que l'on traite dans les hospices.

La sévérité austère du janséniste, la sombre tristesse du morave & les terreurs excitées par la sauvage éloquence des missionnaires produisirent souvent la plus affreuse mélancolie; enfin, les quiétistes, les hommes ou les femmes livrés à la vie ascétique, les inspirés, les illuminés en général & les méthodistes en particulier, croient tous ou presque tous avoir des visions, & ont contribué plus qu'aucuns autres sectaires à remplir les maisons & les hospices consacrés au traitement de l'aliénation.

Cette dernière secte (le méthodisme) pourroit même, jusqu'à un certain point, passer pour une altération mentale, comme une maladie de l'esprit, une espèce de démence compliquée de visions, quelquefois de manie & de mélancolie. Cette vésanie ne se manifeste pas seulement par des croyances absurdes ou des opinions superstitieuses, mais aussi par des *petitesses*, des ridicules, des extravagances qui dépendent de ces croyances & de ces opinions. Lackington, qui fut lui-même atteint de cette maladie de l'esprit, sur laquelle il a donné des détails historiques du plus grand intérêt, raconte le trait suivant : « Dans » le moment de ma plus grande ferveur, je me » trouvai enfermé avec soin par la femme de » mon maître, qui vouloit m'empêcher de me » rendre à une assemblée de frères. Incertain sur » le parti que je devois prendre, j'ouvris la Bible » pour me décider. Les premières lignes qui frappèrent mes yeux furent celles-ci : *Il a chargé* » *ses anges de veiller sur toi, de peur que tes* » *pieds ne heurtent contre la pierre*. Ce fut assez, » j'ouvris la fenêtre & je me jetai dans la rue, » du deuxième étage. Je voulus marcher après » ma chute, mais on me porta dans mon lit, » où je fus un mois entier sans pouvoir me servir » de mes jambes. » Ce *mécompte* devint une espèce de traitement moral. Lackington avoue lui-même, avec une grande naïveté, qu'il trouva que Dieu lui avoit fait tort en cette occasion : raisonnant en cela comme le Français du docteur Moore qui vendit son crucifix, parce que les billets de loterie qu'il avoit mis sous sa protection

tection étoient sortis *blancs*. Un libraire, dont parle le même Lackington, se faisoit coiffer le samedi soir & restoit dans son fauteuil toute la nuit pour ne pas troubler, le lendemain, le repos consacré du dimanche.

Une pauvre laitière, qui fut moins scrupuleuse & qui vendit du lait le dimanche, en fut reprise d'une manière si effrayante par un méthodiste, qu'elle en devint folle; & un prédicateur de cette secte disoit à ce sujet, qu'il falloit mieux s'exposer à envoyer dix mille de ses frères à Bedlam, qu'une seule ame en enfer. Mais rien n'égale surtout les extravagances & le délire, tantôt maniaque, tantôt visionnaire, des méthodistes d'Amérique. Suivant l'auteur d'un voyage dans les deux Louisianes, ces sectaires prennent à la lettre ces paroles de l'Ecriture : « Le royaume des Cieux veut être pris par violence. Criez au Ciel; levez les mains vers lui. » Les ministres ne prêchent que par exclamation. Ils se promènent comme s'ils étoient en délire, dans une petite galerie qui leur sert de tribune ou de chaire. Les frères les plus enthousiastes prient quand ils ont cessé de parler; & toute l'assemblée, entrant dans leurs desseins ou leurs impressions, comme par une sorte de sympathie ou de contagion morale, on entend de toutes parts des cris, des sanglots, des hurlemens affreux, accompagnés de grimaces & de convulsions; c'est ce que l'on nomme l'*œuvre, the Worck*, qui rappelle les convulsionnaires de France. On se feroit difficilement une idée des excès où conduisent ces exaltations d'hommes, la plupart très-peu cultivés, & chez lesquels tout mouvement un peu vif d'imagination devient une vésanie. On cite l'exemple d'une jeune femme qui, dans une extase pieuse, se déshabille, se jette à la rivière & se noie. Une autre fut si pénétrée de la joie de la régénération, qu'elle en fit une fausse couche. C'est surtout sur les enfans, les jeunes gens & les femmes qui sont dans ces assemblées, que ce délire & ces convulsions se développent d'une manière plus désastreuse. Au moment de la plus grande exaltation, & lorsque l'on pousse le fameux cri, *glory, glory*, plusieurs femmes tombent à la renverse & restent pendant plusieurs heures sans connoissance; il y a des assemblées où quelquefois plus de deux cents personnes sont ainsi agitées.

Mon estimable confrère, M. Michaux, qui atteste ce fait, m'a assuré à son retour d'un troisième voyage en Amérique, en 1808, que le méthodisme y fait chaque jour de nouveaux progrès, que les assemblées deviennent plus fréquentes, & que dans quelques-unes il y a jusqu'à six mille personnes qui parlent, crient, pleurent, soupirent & chantent tout à la fois. L'auteur d'un livre fort curieux sur l'histoire des sectes religieuses du dix-huitième siècle, ne craint pas d'avancer, en parlant de ces méthodistes américans, que leur délire a pris un tel accroissement, que Bedlam, Saint-Luc & Charenton pourroient être regardés, si on les compare à leurs assemblées, comme les demeures de la sagesse & de la raison.

L'université d'Oxford peut être regardée comme le berceau du méthodisme, dont les commencemens datent de 1729. La vie régulière & compassée que les personnes attachées à cette secte affectoient, leur fit donner le nom de *méthodistes*. Ils eurent pour fondateurs les deux frères John & Charles Wesley, & ensuite Withfield.

Charles Wesley étoit un honnête & candide visionnaire; il consacra sa vie toute entière à des actes de philantropie & de bienfaisance de toute espèce. C'étoit un mélange singulier des qualités du cœur les plus respectables, & de toutes les foiblesses & les folies dont l'esprit humain est susceptible dans les temps d'ignorance & de barbarie. Le produit de ses ouvrages, qui montoit à environ 2000 liv. sterlings par an, étoit libéralement donné à ses frères. Il croyoit à la magie, aux songes, aux visions, aux miracles, aux révélations immédiates. Dans son livre de la *médecine primitive*, il donne, pour se guérir des coliques venteuses, le conseil d'user d'une espèce de magnétisme animal, qui se développe en tâtant tous les jours une femme remarquable par sa bonne santé. Les méthodistes admettent l'inspiration divine de l'Ancien & du Nouveau-Testament; ils reconnoissent la divinité de Jésus-Christ, mais n'admettent pour règle de foi que la Bible. Ils attachent une grande importance au souvenir de leurs fautes, à la régénération, au commerce spirituel. Withfied, dans des sermons improvisés qu'il adressoit, en pleine campagne, à un auditoire de plus de vingt mille personnes, provoquoit, par l'effet de ces violentes impulsions, des saignemens de nez, des convulsions. Il introduisit la *stichomantie*, ou consultation de la Bible, en l'ouvrant au hasard pour deviner, se décider d'après le premier verset qui se présentoit au lecteur. Il entre en général beaucoup d'exaltation, & le plus souvent une exaltation fanatique & sombre dans le méthodisme. On y donne des craintes aux plus vertueux; on effraie, on désespère les gens foibles, qui tombent alors dans un état absolu d'aliénation : c'est surtout aux derniers momens d'un moribond, que s'attache le méthodiste. Un homme d'un caractère aimable & enjoué, ayant eu le malheur de se lier avec un de ces fanatiques, fut jeté dans la mélancolie la plus profonde; il étoit tourmenté sans cesse par les plus cruelles angoisses, & tomba dans une aliénation déclarée, avec penchant au suicide. Une autre personne du même caractère changea tout-à-coup ses habitudes par des causes semblables; elle renonça aux plus innocens plaisirs, devint pensive, farouche, solitaire; elle étoit constamment occupée d'un Dieu vengeur & terrible, d'une éternité de peines; enfin elle paroissoit prête à toucher au dernier terme du désespoir, lorsque le docteur Perfect fut chargé de lui donner des soins. Ce médecin, à l'aide de

quelques remèdes assez énergiques, & du secours moral d'un ministre de la religion plus consolant & plus éclairé, parvint, en deux mois de traitement, à rendre ce malade d'esprit à la raison. Le docteur Chrichton, auquel on est redevable d'un ouvrage intéressant sur l'origine & la nature des maladies mentales, & l'histoire physiologique des passions, cite des exemples de manie & de mélancolie, occasionnées par le méthodisme & par la secte des frères moraves.

Le méthodisme n'a guère fait de grands progrès que dans le petit peuple & parmi les personnes d'un esprit foible, d'une imagination mobile, & naturellement disposée aux plus ridicules exaltations. Lackington dit avoir su de Wesley lui-même, qu'il n'avoit jamais pu retenir un libraire plus de six mois; on a aussi remarqué que plusieurs méthodistes abandonnoient leur secte, si, par un heureux hasard, ils avoient l'occasion d'exercer leur esprit & de fortifier leur raison. Cependant on compte parmi les méthodistes quelques hommes remarquables, tels que le poëte Richard Bell, Willbeforce, qui s'est rendu si célèbre dans ces derniers temps par son zèle philantropique, & le courage & la persévérance qu'il a montrés dans le grand procès de la traite & de l'esclavage des noirs. On assure qu'en 1800, les méthodistes avoient neuf cent quarante chapelles, quatre cent dix-sept prédications, & cent mille cent soixante-un prosélytes. On leur doit les écoles du dimanche, *sunday-school*, ainsi qu'une heureuse réforme dans les mœurs des charbonniers de Bristol & des mineurs du comté de Cornouailles.

Le point de vue sous lequel nous venons de considérer les méthodistes, est applicable aux jumpers, aux sauteurs d'Ecosse, aux secoueurs ou aux swedenborgistes, aux gassnéristes ou guérisseurs, aux piétistes, aux quakers, & à cette foule de sectes, qu'un goût dominant pour la contemplation & la thaumaturgie a fait naître dans le nord de l'Europe & de l'Amérique pendant le dix-huitième siècle & même au commencement du dix-neuvième. Plusieurs observateurs éclairés ont remarqué que le développement & les progrès de ces différentes sectes avoient sensiblement augmenté le nombre des aliénés en Angleterre depuis un demi-siècle. William Perfect a fait plus particulièrement cette remarque pour les méthodistes, & les quakers eux-mêmes semblent sentir le danger auquel leur raison est exposée, puisqu'ils ont formé dans le Yorckshire un hôpital pour leurs frères aliénés (1).

Pour terminer l'esquisse historique des maladies générales de l'esprit humain dans le cours de notre troisième époque, nous devrions y rattacher dans un coup d'œil rapide, quelques systèmes de médecine, de philosophie & de physique, que cette époque a vu naître, & qui, malgré l'absurdité du plus grand nombre & les progrès du siècle, ont encore trouvé des partisans, surtout dans le nord de l'Allemagne, où le magnétisme en particulier, comptant pour la première fois, dans ces dernières années, quelques savans parmi ses adeptes, s'est trouvé l'objet d'une attention qu'il n'avoit point encore obtenue chez cette nation ni chez les autres nations éclairées de l'Europe.

Le brownisme, les applications exagérées ou intempestives de la chimie aux problèmes les plus compliqués de la physiologie, le vitalisme de quelques ascétiques, les subtilités ingénieuses de Darwin, l'encéphaloscopie trop célèbre du docteur Gall, viendroient naturellement se placer dans le supplément dont nous parlons; &, tout en rendant justice au savoir, à la sagacité de leurs auteurs, sans même refuser d'admettre que leurs systèmes ont pu être utiles, sous quelques rapports, nous verrions que, pour être savantes, ces folies historiques n'en sont pas moins des folies & des erreurs, dont l'esprit humain seroit pour jamais préservé, si l'excellent ouvrage consacré par Condillac à leur traitement (le *Traité des Systèmes*), obtient quelque jour le degré d'influence qu'il mérite d'exercer sur la direction des études & des spéculations philosophiques ou scientifiques.

La même réflexion s'applique à plusieurs théories cosmogéniques, mais surtout à différens systèmes de philosophie, dont les auteurs, méconnoissant les limites & la véritable origine de nos connoissances, personnifiant sans cesse, en voulant poser l'édifice de leur doctrine hypothétique sur des déductions *à priori*, ont ouvert, sous les noms d'*idéalisme*, de *moralisme* (c'est-à-dire, de critique de la raison), des abîmes de spéculations ténébreuses, que leurs disciples ont creusés de plus en plus, soit pour les suivre, soit pour s'engager dans d'autres routes non moins éloignées des voies de l'observation & de la recherche expérimentale de la vérité.

Seconde partie.

Des principaux ouvrages concernant la médecine morale dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Nous venons de voir, au commencement & pendant presque toute la durée de la nouvelle époque qui nous occupe, que les superstitions & les grandes aberrations mentales de l'époque précédente n'étoient pas tellement effacées que l'on n'en retrouvât encore les traces dans un grand nombre d'usages, de pratiques, & même d'ouvrages ou d'événemens qui appartiennent d'une manière directe à la médecine mentale; d'une autre part, l'état, la composition de la société éprouvèrent, dans le cours de la même époque,

(1) Consultez, pour plus de détails, l'ouvrage de M. Grégoire, que nous avons cité.

des changemens considérables, & dont l'influence ouvrit un nouveau champ d'observations aux médecins qui voulurent diriger leurs études vers la médecine morale & la psychologie médicale. Les progrès généraux de la civilisation, les progrès particuliers de la navigation, de l'industrie & du commerce, l'accroissement du luxe, rendirent à la fois l'existence plus étendue, plus compliquée & moins certaine. Un plus grand nombre d'hommes s'engagèrent en même temps dans les routes de l'ambition, s'agitèrent, se tourmentèrent dans ces routes plus ou moins difficiles, éprouvèrent toutes les chances, toutes les révolutions de la bonne & de la mauvaise fortune, passèrent brusquement de la vie la plus active, des occupations le plus pénibles, à l'oisiveté la plus absolue & à tous les raffinemens du luxe & de la mollesse.

Les querelles & les persécutions religieuses, plusieurs révolutions politiques ou certaines opérations financières, telles que celle de Law, & plus tard des assignats en France, le serment des prêtres, le concordat, la vente des biens du clergé & des émigrés, ajouterent, par des causes occasionnelles, à ces causes permanentes d'agitation, mêlèrent tous les rangs, déplacèrent tous les intérêts, excitèrent toutes les passions. La sensibilité & l'action nerveuse en général & les fonctions mentales en particulier dûrent nécessairement se ressentir d'une situation semblable de la société, & un philosophe moderne (1) a remarqué avec raison que cette influence étoit déjà assez forte, dès le commencement du dix-huitième siècle, pour expliquer comment jusqu'alors, on n'avoit pas eu occasion de décrire, dans toute la variété & l'ensemble de ses symptômes, cette infirmité de l'ame & du corps connue sous le nom de *vapeurs*, si rare parmi les hommes occupés à des travaux manuels, & trop commune parmi les gens du monde & les gens de lettres pour ne pas être attribuée à leur situation.

Des altérations plus graves, différentes espèces d'aliénation, devinrent en même temps & par les mêmes causes plus fréquentes & plus nombreuses, surtout en Angleterre, où ce genre de maladie paroît s'être constamment multiplié depuis le règne d'Elisabeth, au point qu'aujourd'hui le nombre des aliénés s'est trouvé beaucoup plus considérable qu'en France, d'après le recensement ordonné d'une manière si solennelle au commencement du dix-neuvième siècle par la Chambre des Communes.

Un semblable état de choses devoit non-seulement rendre les différentes aliénations d'esprit plus communes, & appeler de ce côté l'attention des observateurs les plus éclairés parmi les médecins, mais en même temps il portoit à donner plus d'étendue aux rapports du physique & du moral dans l'état de santé & l'état de maladie; il devoit occasionner un plus grand nombre de complications nerveuses & de ces épiphénomènes sympathiques qui ne sont bien observés & bien compris que par le médecin psychologiste; enfin il rendoit plus nécessaires ces remarques ingénieuses & pénétrantes, ces attentions délicates, cette adresse bienveillante qui conduisent le médecin à traiter les ames avec autant de soin & de bonheur que les corps, qui constituent en un mot la médecine morale pratique, ou si l'on veut, & comme quelques-uns l'ont appelée, *la politique du médecin*.

Parmi les ouvrages qui embrassent l'ensemble de la médecine, ou seulement de la physiologie, & les différentes questions qui s'y rapportent, plusieurs ne furent pas entièrement étrangers aux divers objets qui rentrent dans la médecine morale ou dans la psychologie médicale proprement dite.

Nous avons déjà fait cette remarque pour l'époque précédente, relativement aux *Traités des nerfs* de Boerhaave, à la *Nosographie* de Sauvages, &c... Dans l'époque actuelle, plusieurs traités généraux appartinrent bien plus directement, soit par la nature de leur sujet, soit par les opinions de leurs auteurs, à ce point de vue de la médecine qui nous occupe & qui comprend le vaste ensemble de tout ce qui appartient à la médecine dans la philosophie & à la philosophie dans la médecine. Tels sont plusieurs écrits de Buffon & de Charles Bonnet, ceux de Bordeu & de son école, le *Traité* de Barthès, l'*Essai sur la Sensibilité* par Desèze, les belles *Considérations* de Cabanis *sur les rapports du physique & du moral dans l'homme*, plusieurs traités sur l'ame des bêtes, mais plus particulièrement les *Lettres du physicien de Nuremberg sur les animaux*.

Tels sont aussi, en Angleterre, les écrits de Cullen, de Darwin, de quelques écrivains de l'école écossaise, tels que Smith, Dugald-Stewart, &c., & en Allemagne ceux de Haller, Van-Swieten, de Haen, Kaw Boerhaave, Zimmermann, &c.

Les ouvrages de Buffon & de Bonnet sont trop évidemment classiques pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici comment ils se rattachent à la médecine morale par plusieurs questions de haute physiologie qui y sont agitées, l'instinct, les sensations, le sommeil, les rêves, la nature des animaux, & même celle de l'homme.

Bordeu, en reprenant quelques idées des Anciens & celles de Van-Helmont & de Stahl, pour les modifier & les adapter à l'observation, s'est élevé aux considérations les plus philosophiques, tandis que l'exercice de la médecine parmi les gens du monde le portoit d'une autre part à mieux voir qu'aucun autre, combien la santé, la marche, le caractère, les complications, la guérison des

(1) M. le professeur Pinel. (*Voyez sa Nosologie philosophique, Considérations générales sur les névroses.*)

maladies, dans certaines classes de la société, sont subordonnées à l'imagination, à l'influence de la sensibilité morale & des passions. Ces seules paroles, en parlant des gens du monde, « Ils » sont tous plus ou moins affectés de quelque » passion qui tient en échec les mouvemens de » l'économie animale; espèce de somnambules, » dont les goûts pour les fonctions naturelles » sont distraits, mal dirigés, qui ne respirent, » n'entendent, ne voient, ne digèrent qu'à demi; » qui sont perpétuellement pressés, tiraillés, ir- » rités & du côté de la tête & du côté du cœur, » & de celui de l'estomac; qui sont sans force, » sans sommeil, ennuyés, épuisés, engorgés » de sucs étrangers à la santé, dans un orage » perpétuel sur le fait des sensations, agités par » des projets forcés, écrasés par des malheurs » & des pertes que leur excessive sensibilité leur » grossit », ce passage mériteroit de lui assigner une place parmi les médecins philosophes, quand bien même on ne rencontreroit pas un grand nombre de pensées de la même famille, dans le bel ouvrage sur les maladies chroniques, l'analyse médicinale du sang, le traité des glandes, les recherches sur différens points de l'histoire de la médecine, &c.

L'idée de l'homme physique & moral, publiée par Lacaze, & qui appartient évidemment à l'école de Bordeu, est une de celles où l'on a le mieux exposé les effets si remarquables des passions sur la région précordiale, déjà si bien entrevus par Van-Helmont, dont une circonstance particulière avoit plus spécialement appelé l'attention sur ces phénomènes (1). L'auteur du même écrit s'attacha à un autre point, qui n'est pas si généralement reconnu, à l'influence des passions, considérées dans leur effet sur les fonctions les plus matérielles de la vie, comme des stimulans nécessaires & dont l'observation se lie naturellement aux vues les plus élevées sur la manière de traiter avec les hommes & de fonder ou de disposer plusieurs institutions, dans le dessein d'assurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Ces mêmes remarques sur l'effet vivifiant ou excitant des passions, conduisent aussi à des idées qui n'appartiennent pas moins à la médecine morale sur l'égoïsme, l'indifférence, l'ennui, le dégoût de la vie & une variété particulière de mélancolie qui porte au suicide, & qui est devenue si commune & si connue chez les Anglais, sous le nom de *spleen* ou de *comsomption*.

Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de développer les idées du philosophe que nous venons de citer, de montrer comment elles se lient, comment elles s'appliquent à des questions importantes de morale privée & publique.

L'activité morale, l'énergie des passions, exercent une influence remarquable dans les fonctions du système nerveux sur l'entretien & la plénitude de la vie & de la santé; & ces affections de l'ame que l'on regarde seulement comme le charme & le tourment de la vie, en sont en outre des conditions presqu'aussi indispensables que l'air & les alimens, ce qu'il faut plus particulièrement attribuer à des passions communes, vulgaires & en quelque sorte domestiques; à un sentiment modéré de crainte & d'inquiétude, d'où résulte la prévoyance; à une ambition motivée & raisonnable, à l'espérance & au desir, aux élans habituels & sans effort d'une ame doucement active, vers un but & un terme facilement accessibles, aux affections de tendresse, de famille, de bienveillance, d'amitié, &c.

Ces différens sentimens, qui paroissent seulement embellir & charmer l'existence, y concourent comme moyens principaux, & l'homme de toutes les classes de la société leur doit, sous certains rapports, la mesure de vie & de santé convenable à sa nature. Nous ne craindrons pas d'aller trop loin, en disant, que dans le plus grand nombre de circonstances il faut même, pour bien se porter, pour conserver dans son intégrité la vie animale, ne pas s'ennuyer, être vertueux, aimer, connoître & abandonner son ame à de bons sentimens.

Le traité de Barthez, publié sous le titre de *Nouveaux Élémens de la science de l'homme*, se rattache spécialement à la médecine morale en général & à la psychologie en particulier, par des remarques ingénieuses sur les sympathies & les synergies, ainsi que par le recueil d'un assez grand nombre de faits curieux que l'auteur a rassemblés pour appuyer les idées qu'il avoit adoptées & dont il vouloit former sa nouvelle doctrine.

L'essai de Deseze est rempli d'un grand nombre de faits du même genre, auquel souvent les physiologistes tant soit peu psychologues & souvent trop métaphysiciens, ont seuls donné un degré suffisant d'attention.

L'ouvrage de Cabanis, beaucoup plus directement relatif au point de vue de la médecine qui nous occupe, peut être regardé comme la partie la plus brillante de cette médecine spéciale & la plus étendue. Nous aurons occasion d'en faire apprécier toute l'importance sous ce rapport dans un autre article de ce Dictionnaire. *Voyez* MORAL. (*Rapports du physique & du moral dans l'homme.*)

On estime, on recherche dans Cullen quelques aperçus ingénieux, quoiqu'incomplets, sur le sommeil, les rêves, le délire, l'action du cerveau & des nerfs en général.

(1) Van-Helmont, ayant pris par hasard une certaine quantité d'aconit-napel, éprouva à la région de l'estomac un sentiment de trouble, auquel succédèrent des visions, un désordre, une agitation extraordinaire dans les idées, ce qui le porta à penser que le lieu d'où sembloient partir des perceptions & des sensations aussi nouvelles, étoit le siége de la sensibilité & des passions.

Darwin, qui a porté sa riche imagination & ses profondes & trop souvent ténébreuses méditations sur les mêmes objets, rachète heureusement le vague & l'obscurité de ses hypothèses par des investigations & des remarques sur certaines parties de l'esprit humain que les physiologistes n'avoient peut-être pas observées avant lui d'une manière aussi pénétrante, & dont l'examen lui a fourni une foule de détails & de faits curieux sur les songes, le somnambulisme, la catalepsie, l'enchaînement des perceptions, le pouvoir de l'imagination, de l'enthousiasme, le mode des sensations, le développement du délire & des aliénations diverses.

Presque tous les effets attribués par Smith à la sympathie (1), dépendent de la plus simple association, & l'auteur, à qui on doit savoir gré d'avoir rassemblé ces faits, les auroit sans doute rapportés à leur véritable cause, sans l'idée d'un instinct ou d'un sens moral qui a fini par devenir un des points fondamentaux de ce qu'on a appelé *la doctrine écossaise*.

Dugald-Stewart, l'un des principaux membres de cette école, a développé, sur l'association des idées en général, sur la nature du sommeil, sur l'état de l'entendement pendant sa durée, la marche & les phénomènes des rêves, des idées qui n'appartiennent pas moins à la physiologie qu'à la philosophie morale, dont la partie positive ou expérimentale n'est qu'une division, ou, si l'on veut, une branche de la physiologie que l'on ne peut traiter à part ni détacher entièrement du tronc, ainsi que l'ont fait la plupart de ceux qui s'en sont occupés jusqu'à ce jour.

Van-Swieten, sans s'occuper spécialement de la médecine mentale, a recueilli, dans sa riche collection pour servir de développement ou de commentaire à la doctrine de son maître, plusieurs faits & diverses observations qui appartiennent à ce point de vue de la médecine, principalement dans le volume III, où l'on trouve des détails curieux sur une perte de mémoire & sur une catalepsie (2).

Il importe, en outre, de ne pas oublier ici, & dans l'intention de rapprocher les bonnes actions des écrits les plus honorables, que ce

(1) *Théorie des sentimens moraux*, traduction nouvelle, par madame de Condorcet, suivie de quelques lettres du traducteur, remplies de remarques & d'observations aussi délicates que judicieuses, sur des points de l'histoire de l'homme, qui ne peuvent être bien saisis ni bien appréciés que par les personnes dont l'habitude de s'observer elles-mêmes, a sensiblement développé le discernement & la pénétration.

(2) V. *passim*, pag. 537, 544. — Association des impressions & des idées, pag. 547. — Perte de mémoire chez une fille au moment des règles, pag. 550.

Voir aussi ce qui concerne les sensations, le sommeil, les rêves, &c.

fut par le conseil de Van-Swieten que, sous le règne de Marie-Thérèse, on renvoya, pour être traitée dans un hospice, une pauvre paysanne qui avoit été condamnée à être brûlée vive, comme convaincue de maléfice & de sortilége.

Dans le même temps une fille de Wurzbourg fut brûlée comme sorcière, & dans le même temps s'établit en France *la chambre ardente*, où l'on traita la scandaleuse affaire de la Voisin & de la Vigoureux, dans laquelle le maréchal de Luxembourg fut accusé d'avoir acheté des horoscopes.

En citant ce fait, nous devons rappeler qu'un état de perversité, dont les causes sont inconnues, multiplia en France, vers ces temps de notre histoire, les exemples d'empoisonnemens, d'ailleurs si étrangers au caractère de cette nation, & que ces crimes ayant été attribués, au moins dans l'opinion populaire, à la sorcellerie, on établit à l'Arsenal le singulier tribunal que nous venons de nommer.

Haller, dans le Traité de l'Entendement, *de Intellectu*, qui fait partie de sa grande physiologie, remarque dans son préambule, que les mouvemens des astres nous sont mieux connus que ceux de notre ame dans tout ce qui concerne les opérations de la sensation, de la perception & de la mémoire. Il ajoute que l'on peut espérer de s'éclairer sur ces objets, en profitant des occasions favorables qui se présentent pour observer les insensés, les maniaques, les hommes privés de mémoire dans les circonstances de maladie, phénomènes dont il seroit possible d'étendre les conséquences par des remarques judicieuses pour comparer les mœurs, le naturel, l'organisation cérébrale dans l'homme & dans les animaux.

Haller voudroit aussi que l'homme capable de méditation observât avec plus de soin, dès son enfance, sans préjugés, sans hypothèse, les développemens de sa propre intelligence (1).

Les traités de Zimmermann sur la solitude & l'expérience en médecine appartiennent à la médecine morale; mais on lira, sous ce rapport, avec un intérêt particulier, le passage sur les solitaires de la Thébaïde, que le traducteur français n'a pas osé conserver, & ce qui concerne la contention d'esprit, mais en particulier ses effets sur l'organisation, lorsqu'elle est portée au-delà de certaines limites.

Différens médecins de la même école, tels que Gaubius, de Haen, Tissot, Sanchez, doivent aussi être cités dans cette rapide énumération.

(1) Vol. III, *de Maniâ & Melancholiâ*.

Consultez aussi, pour des faits du même genre, la description d'une constitution épidémique du même auteur, dont l'édition a été publiée en 1783 par Stoll, son ami & son disciple.

La dissertation de Gaubius (*de Regimine mentis, quod medicorum est habitus*) embrasse dans une assez grande étendue plusieurs objets qui appartiennent à la médecine morale, & renferme un assez grand nombre de faits curieux dont le recueil a servi à presque tous ceux qui ont écrit sur le même sujet. On regrette que l'auteur n'ait pas mis plus de critique dans le choix de ces faits, plus de méthode dans leur exposition, & un peu de philosophie dans les conséquences qu'il en a tirées.

De Haen, qui offrit, presque dans le milieu du dix-huitième siècle, l'exemple d'un savant écrivant sérieusement sur les miracles, n'en porta pas moins toute la sagacité & la force d'un esprit très-exercé dans l'examen du gassnérisme, qui séduisit Lavater & précéda de quelques années le mesmérisme.

Tissot & Sanchez ont rassemblé, comme Gaubius, avec plus d'érudition que de critique, un assez grand nombre de faits, dans le dessein de faire connoître d'une manière trop empirique les effets des passions, de l'imagination & de la contention d'esprit sur les variations de la santé, le caractère, le développement & la marche des maladies (1).

Les différentes collections académiques & les recueils périodiques qui renferment plus qu'aucune autre classe de monumens littéraires, des matériaux relatifs à la médecine mentale, sont assez nombreux; nous en avons déjà cité plusieurs qui appartenoient, par leur date, à l'histoire de notre seconde époque. Parmi celles que nous avons omises, & dont plusieurs n'ont été publiées ou ne sont devenues un peu célèbres que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, se trouvent principalement le *Journal de Trévoux* (2), le *Journal des Savans* (3), le *Journal général de Médecine de Paris* (4), le *London medical Journal* (5), les *Mémoires de la Société royale* (6), les *Actes de la Société de Manchester*, mais surtout le *Magasin psychologique*, dans lequel Chrigton a puisé les faits les plus curieux, dont il a enrichi le Traité d'ailleurs si incomplet, qu'il a publié sous le titre pompeux de *Recherches sur la nature, l'origine des altérations mentales*, ce qui comprend un Traité de physiologie & de pathologie de l'esprit humain. *An inquiry intho the nature and origin of mental derangement, &c.* London, 2 vol. in-8°. 1798.

Il faut comprendre encore dans cette énumération l'*Annual Register* (1), la *Bibliothèque britannique* (2), la *Décade philosophique* (3), les *Mémoires de la Société médicale d'émulation de Paris* (premier volume), les nouveaux Journaux de médecine, mais plus particulièrement le *Recueil périodique de la société de médecine*, dans lequel M. Esquirol & plusieurs autres disciples de M. Pinel ont consigné, relativement à la médecine mentale, le fruit de leurs recherches & de leurs observations.

L'étude & le traitement mieux entendu des maladies mentales, en Angleterre & en France, l'attention & la bienveillance des gouvernemens appelées par Howard sur les prisons, les idées de Beccaria & de quelques autres philantropes sur les lois pénales & les établissemens formés, d'après leurs vues, aux Etats-Unis, en faveur des criminels, donnèrent lieu, d'une manière plus spéciale, dans la période que nous décrivons, à des recherches & à des ouvrages très-importans sur les parties les plus essentielles de la médecine morale.

Avant cette dernière époque, & même dans une portion du temps qui s'y rapporte, des événemens remarquables dans l'histoire de l'esprit humain, que nous avons à peine indiqués dans le tableau de l'époque précédente, appelèrent la sollicitude des gouvernemens, ainsi que l'attention des savans, & devinrent le sujet d'examen & d'enquêtes, que nous devons rappeler avec quelque détail dans ces considérations; je veux parler, comme il est aisé de le pressentir, des convulsionnaires de Loudun, des vampires, des miracles attribués au tombeau du janséniste Paris, de Gassner & du magnétisme animal; folies, aberrations qui eurent toutes, pendant quelque

(1) Voyez *Maladies des gens de lettres*, & l'*Essai sur les maladies des gens du monde*, par Tissot. — *Voyez* aussi, dans ce Dictionnaire, l'article AFFECTIONS DE L'AME, par Sanchez, que l'on consulte, surtout pour ce que l'auteur a dit de sa propre situation, sous l'influence d'un état d'hypocondrie & de mélancolie.

(2) V. *passim*, pour différentes observations psychologiques & médicales, mais plus particulièrement pour l'année 1771, pour un exemple curieux de perte & de retour alternatifs de la mémoire.

(3) Egalement pour diverses observations de psychologie médicale, & en particulier un exemple curieux de mémoire extraordinaire.

(4) *Passim*, surtout pendant la période où le journal a été rédigé par Backer.

(5) Voir en particulier l'année 1785.

(6) *Passim* en général, mais en particulier un article de M. Hallé dans le vol. I & dans les archives manuscrites de cette Société.

(1) L'*Annual Register* contient quelques faits qui appartiennent, sous plusieurs rapports, à la médecine mentale, mais plus particulièrement l'exemple d'un délire symptomatique & prolongé, décrit avec autant de présence d'esprit que de sagacité, par Nicolaï de Berlin, qui l'avoit lui-même éprouvé, & qui parvint à s'observer & se décrire avec le plus grand détail dans cette situation évidemment occasionnée par une irritation vasculaire de l'encéphale.

(2) *Voyez* cette collection que nous aurons souvent l'occasion de citer.

(3) Consulter *passim* cette collection, mais principalement les volumes pour l'an IV, où se trouve la description de la maison des fous d'Amsterdam, par M. Thouin.

temps, plus ou moins de crédit, dont quelques-unes n'ont pas encore perdu toute leur influence, & à chacune desquelles nous trouvons attachées, comme autant de contre-poisons, des séries d'observations qui les font rentrer dans l'histoire de l'esprit humain, en les présentant, suivant l'observation de l'un de leurs auteurs, comme de grandes expériences sur l'imagination (1). On sera sans doute surpris de retrouver dans cette troisième époque, de pareilles expériences & un semblable état d'aveuglement. Mais n'oublions pas que les connoissances, les lumières d'un siècle plus éclairé ne s'introduisent que bien rarement dans les dernières classes de la société, & que dans tous les temps il existe toujours un certain nombre d'hommes superstitieux, malades de l'esprit ou du corps, de femmes hypocondriaques ou hystériques, disposées par la foiblesse de leur entendement, aux croyances les plus absurdes; & que lors même qu'un certain degré d'instruction rend la croyance à la magie ou à la démonomanie impossible, une certaine oisiveté active, le besoin d'émotion, les écarts d'une imagination déréglée font encore apparoître un assez grand nombre d'inspirés, d'enthousiastes, même dans les hautes classes de la société.

L'ouvrage sur les convulsions des Ursulines de Loudun fut publié quelque temps avant le commencement de notre troisième époque, à laquelle nous avons cru cependant devoir le rapporter. Il a pour titre : *Histoire des Diables de Loudun, ou de la possession des religieuses Ursulines, & de la condamnation & du supplice d'Urbain Grandier, cruels effets de la vengeance du cardinal de Richelieu.*

Les réponses de l'université de Montpellier aux différentes questions qui lui furent proposées, relativement aux effets prétendus merveilleux que l'on attribuoit à cette possession, & dont on accusoit le principal personnage de cette déplorable tragédie, méritent plus particulièrement de nous occuper, & appartiennent directement à la physiologie & à la médecine mentale.

Voici ces questions & ces réponses, dans lesquelles, malgré l'insuffisance & l'imperfection de la physiologie à cette époque, on cherche à expliquer naturellement une certaine suite de phénomènes, dans lesquels on avoit cru découvrir des signes évidens de sortiléges & de fascinations.

Question 1re. Si le pli, courbement & remuement du corps, la tête touchant quelquefois la plante des pieds, avec autres contorsions & postures étranges, sont un bon signe de possession?

(1) Bailly, en parlant du magnétisme :
« Le magnétisme, dit ce philosophe, n'aura pas été » tout-à-fait inutile à la philosophie qui le condamne; » c'est un fait de plus à consigner dans l'histoire de l'esprit » humain, & une grande expérience sur le pouvoir de » l'imagination, pag. 11 & 15. »

Réponse. Les mimes & les sauteurs font des mouvemens si étranges, se plient & se replient avec tant de façons, que l'on doit croire qu'il n'y a sorte de postures de laquelle les hommes & femmes ne se puissent rendre capables par une sérieuse étude ou un long exercice; pouvant même faire des extensions extraordinaires & écarquillemens de jambes, de cuisses, & autres parties du corps, à cause de l'extension des nerfs, muscles & tendons, par longue expérience & habitude. Partant, telles opérations ne se font que par la force de la nature.

Question 2e. Si la vélocité du mouvement de la tête par-devant & par-derrière, se portant contre le dos ou la poitrine, est une marque infaillible de possession?

Réponse. Ce mouvement est si naturel, qu'il ne faut point ajouter de raison à celles qui ont été dites sur le mouvement des parties du corps.

Question 3e. Si l'enflure subite de la langue, de la gorge & du visage, & le subit changement de couleur, sont des marques certaines de possession?

Réponse. L'enlèvement & agitation de poitrine par interruption, sont des effets de l'aspiration ou inspiration, actions ordinaires de la respiration, dont on ne peut inférer aucune possession. L'enflure de la gorge peut procéder du souffle retenu; & celle des autres parties, des vapeurs mélancoliques qu'on voit souvent vaguer par toutes les parties du corps : d'où s'ensuit que ce signe de possession n'est pas recevable.

Question 4e. Si le sentiment stupide ou étourdi, ou la privation de sentiment, jusqu'à être pincé & piqué sans se plaindre, sans remuer, & même sans changer de couleur, sont des marques certaines de possession?

Réponse. Le jeune Lacédémonien qui se laissa ronger le foie par un renard qu'il avoit dérobé, sans faire semblant de le sentir, & ceux qui se faisoient fustiger devant l'autel de Diane, jusqu'à la mort, sans froncer le sourcil, montrent que la résolution peut bien faire souffrir des coups d'épingle sans crier; étant d'ailleurs certain que, dans le corps humain, il se rencontre en quelques personnes de certaines petites parties de chair qui sont sans sentiment, quoique les autres parties qui sont à l'entour soient sensibles; ce qui arrive le plus souvent par quelque maladie qui a précédé.

Question 5e. Si l'immobilité de tout le corps, qui arrive à de prétendues possédées par le commandement de leurs exorcistes, pendant & au milieu des plus fortes agitations, est un signe univoque de vraie possession diabolique?

Réponse. Les mouvemens des parties du corps étant volontaires, il est naturel, aux personnes bien disposées, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, selon leur volonté; partant, un tel effet ou suspension de mouvement n'est pas considérable

pour en inférer une possession diabolique, si, en cette immobilité, il n'y a privation entière de sentiment.

Question 6e. Si le jappement, ou clameur semblable à celle d'un chien, qui se fait dans la poitrine plutôt que dans la gorge, est une marque de possession?

Réponse. L'industrie humaine est si souple à contrefaire toutes sortes de raisonnemens, qu'on voit tous les jours des personnes façonnées à exprimer parfaitement le raisonnement, le cri & le chant de toutes sortes d'animaux, & à les contrefaire sans remuer les lèvres qu'imperceptiblement. Il s'en trouve même plusieurs qui forment des paroles & des voix dans l'estomac, qui semblent plutôt venir d'ailleurs que de la personne qui les forme de la sorte, & l'on appelle ces gens-là *engastronymes* ou *engastrilogues*. Partant, un tel effet est naturel, comme le remarque Pasquier au chap. 38 de ses Recherches, par l'exemple d'un certain bouffon nommé Constantin.

Question 7e. Si le regard fixe sur quelqu'objet, sans mouvement de l'œil d'aucun côté, est une bonne marque de possession?

Réponse. Le mouvement de l'œil est volontaire, comme celui des autres parties du corps, & il est naturel de le mouvoir ou de le tenir fixe; partant, il n'y a rien en cela de considérable.

Question 8e. Si les réponses que de prétendues possédées font en français, à quelques questions qui leur sont faites en latin, sont une bonne marque de possession?

Réponse. Nous disons qu'il est certain que d'entendre & de parler des langues qu'on n'a pas apprises, sont des choses surnaturelles, qui pourroient faire croire qu'elles se font par le ministère du diable ou de quelqu'autre cause supérieure. Mais de répondre à quelques questions seulement, cela est entièrement suspect: un long exercice, ou des personnes avec lesquelles on est d'intelligence, pouvant contribuer à telles réponses, paroissant être un songe de dire que les diables entendent les questions qui leur sont faites en latin, & qu'ils répondent toujours en français, & dans le naturel langage de celui qu'on veut faire passer pour énergumène. D'où il suit qu'un tel effet ne peut faire conclure la résidence d'un démon, principalement si les questions ne contiennent pas plusieurs paroles & plusieurs discours.

Question 9e. Si vomir les choses que l'on a avalées, est un signe de possession?

Réponse. Delrio, Bodin, & plusieurs autres disent que, par sortilége, les sorciers font quelquefois vomir des clous, des épingles, & autres choses étranges, par l'œuvre du diable; ainsi, dans les vrais possédés, le diable peut faire de même. Mais de vomir les choses comme on les a avalées, cela est naturel, se trouvant des personnes qui ont l'estomac foible, & qui gardent pendant plusieurs heures ce qu'elles ont avalé, puis le rendent comme elles l'ont pris, & la lienterie faisant rendre les alimens par le fondement, comme on les a pris par la bouche.

Question 10e. Si des piqûres de lancette sur diverses parties du corps, sans qu'il en sorte du sang, sont une marque de possession?

Réponse. Cela doit se rapporter à la disposition du tempérament mélancolique, le sang duquel est si grossier, qu'il ne peut sortir par de si petites plaies; & c'est pour cette raison que plusieurs étant piqués, même en leurs veines & vaisseaux naturels, par la lancette d'un chirurgien, n'en rendent aucune goutte, comme il se voit par expérience. Partant, il n'y a rien d'extraordinaire.

Sprengel, qui, dans son *Exposition pragmatique de la médecine*, a souvent touché à des points importans de l'histoire de l'espèce humaine en général, & de la médecine morale en particulier, a très-bien observé qu'à la suite des honteuses superstitions & des systèmes cabalistiques, dont le règne s'étend jusqu'au dix-septième siècle, le fanatisme n'osa plus se montrer dans le dix-huitième, parce que les écoles et les gouvernemens étoient plus éclairés, mais qu'il profita habilement de toutes les occasions pour apparoître sous les formes les plus absurdes & les plus populaires (1). Catholiques romains, protestans, nouveaux sectaires de toute espèce lui ouvrirent également leurs rangs, & admirent la réalité des possessions, des sorts, de la démonomanie; nous venons d'en voir l'exemple dans la ridicule & tragique histoire des possédées de Loudun, où il n'entra pas moins de superstition que de perversité & d'artifice. Le vampirisme est à peu près de la même époque, & appartient au commencement du dix-huitième siècle (2), dans lequel on seroit surpris de le rencontrer, si on ne savoit pas qu'il s'y trouve très-rapproché de la révocation de l'édit de Nantes, de l'horrible expédition des Cévennes, & de l'*édit* qui rétablit les lois anciennes contre les devins & devineresses coupables d'impiétés, sortiléges, sous prétextes de magie, devant être punis de mort.

Cette folie du vampirisme consistoit dans la ferme croyance que certaines personnes, dirigées par

---

(1) *Histoire pragmatique de la Médecine*, tom. VI, pag. 81; chap. IV, de la *Thaumaturgie médicale*.

(2) « Quoi! c'est dans notre dix-huitième siècle, dit » Voltaire, qu'il y a eu des vampires! c'est après le » règne des Locke, des Shaftesbury, des Collin; c'est » sous le règne des d'Alembert, des Diderot, des Saint-» Lambert, des Duclos qu'on a cru aux vampires, & » que le révérend Père Dom Augustin Calmet, prêtre, » bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes & de » Saint-Hidulphe, abbé de Sénones, abbaye de cent mille » livres de rentes, voisine de deux autres abbayes du » même revenu, a imprimé & réimprimé l'*Histoire des* » *Vampires*, avec l'approbation de la Sorbonne, signé » *Marcilli*. »

(Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, tom. VIII, pag. 346.)

par des ſentimens de vengeance & de reſſentiment, venoient, après leur mort, s'attacher à leur ennemi vivant, pendant le premier ſommeil, en ſucer le ſang, & le faire périr ainſi d'épuiſement. Il eſt probable que cette eſpèce de maladie mentale commença par une croyance ſuperſtitieuſe dans les ſpectres, par l'ébranlement d'une imagination peu cultivée, qui diſpoſa à une eſpèce de rêve ou de délire nocturne, pendant lequel on croyoit voir & ſentir les *lamies*, ou revenans, avec une eſpèce d'angoiſſe & de terreur, dont les ſuites, toujours fâcheuſes, devinrent quelquefois mortelles.

Le vampiriſme ſe montra dans la haute Hongrie, dans la Moravie, puis dans la Siléſie, l'Autriche & la Lorraine. Le payſan groſſier & ſuperſtitieux de ces contrées n'étoit raſſuré que lorſque le corps de ſon ennemi étoit putréfié ou encloué. Quelques-uns s'endormirent après s'être longtemps occupés de ces idées abſurdes, & rêvèrent alors aiſément qu'ils voyoient ces ſpectres malfaiſans; que ces cruelles lamies les prenoient à la gorge, les étrangloient, ſuçoient leur ſang. Ce rêve fut enſuite raconté & préſenté comme une apparition, avec cette éloquence communicative dont le petit peuple manque rarement quand il eſt paſſionné, & lorſqu'il raconte des choſes qui ont vivement ébranlé ſon imagination.

Dès-lors, pluſieurs autres perſonnes firent le même rêve, & la maladie devint générale. L'effet de la terreur occaſionnée par cette viſion étoit ordinairement ſi vif, qu'après l'avoir éprouvé deux ou trois fois, le rêveur étoit épuiſé, & mouroit dans un état de ſyncope. Le mal fut porté au point que, ne pouvant guérir ces imaginations malades, les magiſtrats furent obligés de laiſſer violer l'aſyle des morts pour ſauver les vivans.

On procéda en forme pour cette violation; on cita & on entendit des témoins à charge & à décharge; on fit faire les viſites les plus ſcrupuleuſes des cadavres accuſés, & lorſqu'on leur trouvoit quelque ſigne de vampiriſme, on les condamnoit à être brûlés ou encloués de la main du bourreau. L'auteur de la *Magie poſthume* a examiné ſérieuſement la queſtion de ſavoir ſi les vivans pouvoient, dans un cas d'urgence, faire la guerre aux morts & violer leurs tombeaux. Calmet a publié un livre ſavant & curieux ſur les vampires; mais, malheureuſement, il y montre trop ſouvent un goût de ſuperſtition & une infirmité de jugement, qui prouvent juſqu'à quel point des croyances fauſſes & invétérées peuvent rendre ridicules & même abſurdes les hommes d'ailleurs les plus inſtruits & les plus raiſonnables. Ce ſavant examine, par exemple, très-ſérieuſement cette queſtion : « ſous quelles formes plaît-il aux puiſſances céleſtes de ſe montrer, quand elles apparoiſſent aux mortels? » Il regarde comme l'acte d'un eſprit ſain la déclaration de poſſeſſion de la demoiſelle Pauline, au dix-ſeptième ſiècle, & de Gauffredi, brûlé vif en 1611, comme atteint & convaincu d'avoir inſpiré de l'amour à ſes plus belles pénitentes, par des charmes & des pouvoirs diaboliques. Il admet comme fait hiſtorique, la poſſeſſion, le ſabat, l'exorciſme, les revenans. Cependant Calmet écrivoit, & le vampiriſme exiſta au commencement de ce ſiècle, auquel on a donné le nom de *ſiècle de la philoſophie*, qu'il a mérité, & dont il fut redevable à ce petit nombre de génies qui l'ont illuſtré, en laiſſant entr'eux & le gros de l'eſpèce humaine, l'intervalle immenſe qui ſépare la plus haute civiliſation de la plus monſtrueuſe barbarie. Garmann, non moins crédule que Calmet, admet comme faits hiſtoriques ces prodiges du vampiriſme de Pruſſe & de Pologne.

Son livre de *Miraculis mortuorum* (1) vint accroître ces monumens, déjà trop nombreux des folies humaines, qui, ſous des titres pompeux & quelquefois bizarres, occupent une ſi grande place dans les bibliothèques.

La diſcuſſion hiſtorique & critique de ces merveilles, qui n'auroient dû obtenir de crédit que ſur la multitude, fut publiée pour la première fois par Stebler, de Munich, dans les *Actes des curieux de la nature* (2).

Voltaire, à qui aucune ſuperſtition, aucun travers n'eſt échappé, n'a point oublié les vampires dans ſes *Queſtions encyclopédiques*, et leur attribue une origine grecque.

« Ces vampires, dit-il, étoient des morts qui
» ſortoient la nuit de leurs cimetières pour venir
» ſucer le ſang des vivans, ſoit à la gorge, ſoit
» au ventre, après quoi ils alloient ſe remettre
» dans leurs foſſes. Les vivans ſucés maigriſſoient,
» pâliſſoient, tomboient en conſomption, & les
» morts engraiſſoient, prenoient des couleurs
» vermeilles, étoient tout-à-fait appétiſſans :
» c'étoit en Pologne, en Hongrie, en Siléſie,
» en Moravie, en Autriche, en Lorraine que les
» morts faiſoient cette bonne chère. On n'en-
» tendoit point parler de vampires à Londres, ni
» même à Paris. J'avoue que dans ces deux villes
» il y eut des agioteurs, des traitans, des gens
» d'affaires qui ſucèrent en plein jour le ſang du
» peuple, mais ils n'étoient point morts, quoique
» corrompus : ces ſuceurs véritables ne demeu-
» roient pas dans des cimetières, mais dans des
» palais fort agréables.

» Qui croiroit que la mode des vampires nous
» vint de la Grèce? ce n'eſt pas de la Grèce
» d'Alexandre, d'Ariſtote, de Platon, d'Epicure,
» de Démoſthènes, mais de la Grèce chrétienne,
» malheureuſement ſchiſmatique.

» Depuis long-temps les chrétiens du rite grec
» s'imaginent que les corps des chrétiens du rite
» latin ne pourriſſent point, parce qu'ils ſont ex-
» communiés.

» Les Grecs ſont perſuadés que ces morts ſont

(1) In-4°. Leipſig, 1670.
(2) *Acta naturæ curioſorum*, tom. IV, append. 89.

» sorciers ; ils les appellent *broucolacas* ou *vroucolacas*, selon qu'ils prononcent la seconde » lettre de l'alphabet. Ces morts grecs vont dans » les maisons sucer le sang des petits enfans, » manger le souper des pères & mères, boire » leur vin & casser tous leurs meubles : on ne peut » les mettre à la raison qu'en les brûlant, quand » on les attrape ; mais il faut avoir la précaution » de ne les mettre au feu qu'après leur avoir » arraché le cœur, que l'on brûle à part.

» Le célèbre Tournefort, envoyé dans le Levant par Louis XIV, fut témoin de tous les » tours attribués à un de ces broucolacas, & de » cette cérémonie.

» Après la médisance, rien ne se communique » plus promptement que la superstition, le fanatisme, le sortilége & les contes de revenans. » Il y eut des broucolacas en Valachie, en Moldavie, & bientôt chez les Polonais, lesquels sont » du rite romain. Cette superstition leur manquoit ; » elle alla dans tout l'orient de l'Allemagne ; on » n'entendit plus parler que de vampires depuis » 1730 jusqu'en 1735 ; on les guetta, on leur » arracha le cœur & on les brûla : ils ressembloient aux anciens martyrs, plus on les brûloit, » plus il s'en trouvoit.

» Calmet enfin devint leur historiographe, & » traita les vampires comme il avoit traité l'Ancien & le Nouveau-Testament, en rapportant » fidèlement tout ce qui avoit été dit avant lui.

» C'est une chose, à mon gré, très-curieuse » que les procès-verbaux faits juridiquement concernant tous les morts qui étoient sortis de » leurs tombeaux pour venir sucer les petits garçons & les petites filles du voisinage. Calmet » rapporte qu'en Hongrie, deux officiers délégués » par l'empereur Charles VI, assistés du bailli » du lieu & du bourreau, allèrent faire enquête » d'un vampire mort depuis six semaines, qui » suçoit tout le voisinage. On le trouva dans sa » bière, frais, gaillard, les yeux ouverts & » demandant à manger. Le bailli rendit sa sentence. Le bourreau arracha le cœur au vampire » & le brûla, après quoi le vampire ne mangea » plus (1). »

Dans le cours de l'époque précédente, plusieurs médecins d'un grand savoir, tels que Wedel (2), Frédéric Hoffmann (3), Elie Camerarius, avoient reconnu une pathologie démoniaque, & compté les exorcismes parmi les moyens thérapeutiques.

Le prêtre Gassner donna une grande étendue à ces opinions, & les appliqua à tous les détails de la médecine pratique dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ce nouveau thérapeute avança, d'après ce qu'il regardoit comme sa propre expérience, que non-seulement les maladies les plus extraordinaires & les plus incompréhensibles ont une origine démoniaque, mais qu'il faut admettre la même cause pour les autres maladies & toutes les indispositions des valétudinaires que l'on peut combattre avec efficacité par la prière & en prononçant avec ferveur le nom de Jésus. L'ouvrage qu'il publia pour développer son système, parut en 1774 sous ce titre : *De la manière de vivre pieux & bien portant* (1). Il y distingue trois degrés de fascinations, savoir :

1°. Les possessions proprement dites (*possessiones*).

2°. Les irritations ou tourmens (*obsessiones*).

3°. Les atteintes de l'esprit malin ou circumsessions (*circumsessiones*).

Gassner, qui avoit trop d'adresse pour ne pas faire supposer plus d'imposture que de fanatisme dans sa conduite, eut recours à des essais probatoires pour distinguer les maladies démoniaques des maladies naturelles, essais dont le résultat fut toujours à son avantage.

Les croyances & les pratiques superstitieuses dont Gassner faisait usage, étoient d'ailleurs si peu éloignées des idées de son siècle & des opinions religieuses de la plupart des catholiques, qu'un sage évêque expulsa l'imposteur de son diocèse, en lui adressant le reproche de ne pas se conformer aux rites de l'Eglise romaine dans ses exorcismes.

L'examen des pratiques & des opinions de Gassner, dans la dissertation de De Haen sur les miracles, est un modèle d'analyse, d'examen, d'investigations qu'il nous suffira de citer ici, & que l'on a fait connoître avec détail dans un autre article de ce Dictionnaire. (*Voyez & conferez* l'article MAGNÉTISME ANIMAL.)

Des prodiges jusqu'alors inconnus & des cures merveilleuses qui furent opérées dans le cimetière de Saint-Médard, sur le tombeau du diacre Pâris, obtinrent beaucoup plus de célébrité que la médecine théurgique de Gassner.

Dès l'année 1656, des hommes, d'ailleurs recommandables parmi les appelans, que l'on désigna depuis sous le nom de *Jansénistes*, avoient reconnu dans Port-Royal diverses curations opérées par la sainte-épine de la couronne de J. C. (2), entr'autres la délivrance particulière d'une demoiselle Perier, d'une fistule lacrymale regardée comme incurable. Ce n'étoit là qu'un foible prélude des merveilles qui commencèrent en 1727 à Paris, & qui ne cessèrent qu'en 1732, par un arrêté du Parlement (3).

(1) Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, tom. VIII, pag. 346.

(2) *Dissertatio morbi à fascino, cienæ* 1682.

(3) *De Potentiâ Diaboli in corpora*, *Opera omnia*, vol. V, pag. 94 & 103.

(1) Cet ouvrage fut publié en allemand, in-4°., 1774.

(2) *Œuvres de Racine*, 1763, vol. III, pag. 131.

(3) Ce fut cette défense que l'on rendit par les deux vers suivans :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

D'abord les miracles se bornèrent à de simples guérisons merveilleuses, comme toutes celles qui s'opèrent à l'aide des châsses & des reliques; mais bientôt on ne se contenta plus de prodiges aussi paisibles, & dès 1731 on commença à prouver l'intercession & puissance du saint par les actions les plus étonnantes & les plus incroyables. La Pythonisse, les fakirs de l'Inde, les apôtres & les martyrs de toutes les religions n'avoient offert jusqu'alors rien de comparable aux prodiges que la superstition & la plus absurde crédulité réunies au prestige de la jonglerie & du charlatanisme opérèrent dans cette circonstance.

Du reste, cette grande expérience sur l'humanité, comme toutes celles de ce genre, présenta plusieurs faits curieux & réels concernant l'histoire de plusieurs névroses & des effets de l'imagination & des croyances passionnées sur la sensibilité physique.

Des hommes hypocondriaques, mélancoliques, & peut-être même un peu aliénés, & des femmes hystériques, vaporeuses, livrées à toute l'effervescence d'une imagination déréglée, se réunirent sur le théâtre de ces merveilles avec cette ferveur de croyance & ce desir d'effets prodigieux qui augmentent tout-à-coup l'influence du moral sur le physique & disposent les organes à des impulsions & des actions qui semblent dépasser le cercle des opérations ordinaires de la nature, & qui peut-être procurèrent dans un petit nombre de cas ces effets salutaires, ces guérisons subites, que l'on a obtenues dans tous les temps pour certaines maladies nerveuses, d'un grand ébranlement & d'une violente commotion. Le plus grand nombre d'ailleurs paroissoit bien plus s'occuper à se donner en spectacle ou à ressentir dans une ferme & aveugle conviction l'intercession du bienheureux Paris, qu'à lui demander du soulagement ou une guérison.

Alors ils s'agitoient, tomboient dans des convulsions horribles, se frappoient, se brûloient, réclamoient des assistans les plus indignes traitemens, des compressions, ce que l'on a appelé dans la suite *les grands secours*, parmi lesquels on distinguoit des fustigations horribles, des coups d'épée, des coups de bûche, supplices volontaires qui furent portés jusqu'au point qu'un maître d'école se fit mettre en croix, « tout » cela, dit Voltaire, pour convaincre le monde » qu'une certaine bulle étoit ridicule, ce que » l'on auroit pu prouver sans tant de frais. »

D'autres paroissoient dans un état de mort apparente, exécutoient des mouvemens extraordinaires, prophétisoient, devenoient eux-mêmes des faiseurs de prodiges & de miracles; ce qui fut attesté, décrit, présenté comme faits historiques, & d'après le témoignage unanime de mille témoins, par Carré de Montgéron, conseiller au Parlement. Le caractère de quelques-uns des faits rapportés dans ce recueil, ce qu'ils peuvent avoir de vrai ou de vraisemblable, auroit dû naturellement les faire rapporter à la classe des effets de plusieurs affections nerveuses, fort singulières, & des effets non moins surprenans qu'une imagination déréglée peut opérer sur des organes malades, & dont il est facile de changer ou d'exalter le mode d'action.

Un écrivain qui a publié récemment une histoire du magnétisme, a trouvé une autre cause naturelle à ces prodiges, &, s'il faut l'en croire, tous ces convulsionnaires & ces fanatiques de Saint-Médard furent naturellement guéris, jetés dans des extases, des intuitions ou contemplations, & acquirent une clairvoyance accidentelle, en se trouvant, par une combinaison particulière d'événemens, somnambules sans le savoir, magnétiseurs sans s'en douter, & agissant par cela même dans une fausse direction, avec une maladresse qui devoit exciter chez certains individus des crises nerveuses & des convulsions.

Le Parlement, qui manquoit de documens semblables, mais qui favorisoit les jansénistes, à qui leurs miracles donnoient un grand avantage sur les jésuites, toléra ces miracles beaucoup plus long-temps qu'il ne le devoit; mais en 1732, les choses en vinrent au point qu'après avoir ordonné un examen médico-légal de tant de folies, par Sauveur-Morand & quelques autres membres de la Faculté, le gouvernement exigea la clôture du trop célèbre cimetière Saint-Médard; ce qui n'empêcha point les fanatiques de donner encore quelque temps le spectacle de leurs convulsions, soit à domicile comme des possédés, soit dans les lieux les plus voisins du tombeau du saint personnage dont l'esprit les animoit.

Le rapport qui dirigea l'autorité dans cette répression, a pour titre : *Procès-verbaux de plusieurs médecins & chirurgiens, dressés par ordre de S. M.* Paris, in-8°. 1732; travail dans lequel on ne trouve pas cette force d'esprit, cette élévation d'idées qui distingue plusieurs écrits du même genre publiés plus tard, mais dont la conclusion n'en porta pas moins à rendre à la nature une série de phénomènes, que la superstition avoit attribuée à des causes divines ou sacrées.

L'ouvrage de Dorval Hecquet, publié sous le titre du *Naturalisme des convulsions*, reconnu dans la maladie de l'épidémie convulsionnaire, est beaucoup plus détaillé que le rapport qui vient d'être cité, & mérite d'être consulté par tous les lecteurs qui attachent quelqu'importance à la question qui en est l'objet, & qui se rapporte aux points les plus curieux & les plus élevés de la médecine mentale.

Un état momentané de convulsions, beaucoup moins célèbre que les prodiges opérés par M. de Paris, étoit regardé depuis long-temps en Italie comme l'effet inévitable de la piqûre de l'insecte dont il portoit le nom, sous la dénomination de

tarentulisme, ou de danse de la tarentule, dont le peuple, & même les savans, avoient admis des symptômes qui tenoient du prodige (1).

Dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, un des hommes les plus savans & les plus éclairés, Serrao, soumit à une saine critique & à des expériences décisives, ces prétendus effets de la tarentule.

« On donne ce nom de tarentule, dit Vicq-» d'Azyr, à une des plus grosses araignées de l'Eu-» rope, qui se trouve dans la grande partie mé-» ridionale de la Provence, en Sardaigne, en » Sicile, dans le royaume de Naples, & surtout » dans la Pouille, près de la ville de Tarente. » Cette araignée se creuse dans la terre un trou » perpendiculaire & cylindrique, dont elle tapisse » les parois de quelques fils. Ses tenailles sont » très-grosses, & terminées par des pointes très-» fortes. Dans le mois de juillet, le mâle cherche » la femelle; c'est alors surtout que l'on rencontre » ces insectes, & qu'ils sont le plus disposés à » mordre; mais ils ne sont pas bien à redouter, » leur morsure produisant tout au plus quelques » taches éréсypélateuses, & des crampes légères : » voilà le vrai.

» L'on a exagéré, & l'on a dit : la bouche de » la tarentule est armée de douze crochets, tou-» jours agités & toujours menaçans. Son poison » détruit le sentiment & la vie; la musique & » la danse (2) peuvent seules détruire des effets » aussi fâcheux. Quelquefois, a-t-on ajouté, le » mal se reproduit après la révolution d'une » année; on a recours alors au même remède avec » le même succès, & rien de ce qui se passe dans » le paroxisme ne reste présent à la mémoire du » blessé.

» Une circonstance incroyable (3), mais que » personne n'osoit révoquer en doute, étoit que » le venin de la tarentule produisoit dans ceux » qu'elle avoit mordus, une répugnance invin-» cible pour les couleurs noire & bleue, & qu'il » leur donne un penchant décidé pour le blanc, » le rouge & le vert. Un docteur qui avoit observé » ces insectes de plus près, disoit-il, qu'on n'a-» voit fait avant lui, prétendit s'être assuré qu'ils » aimoient beaucoup la musique, & il s'empressa » de publier cette découverte. On alla plus loin » encore : un autre écrivit qu'il avoit surpris des » tarentules dansant en mesure, comme les ma-» lades eux-mêmes, au son des instrumens, & » ces fables trouvèrent des protecteurs; on l'avoit » vu, disoit-on, il falloit bien le croire.

» Ce que le peuple racontoit, les physiciens » s'efforçoient de l'expliquer. Suivant Mead, le » premier effet de ce venin se portoit sur le » sang; selon Geoffroy (1), il agissoit sur les » nerfs : ainsi l'aveuglement étoit général, & la » maladie que l'on appela *tarentisme*, trouva » place dans tous les traités de médecine.

» Mais, d'après les recherches de M. Serrao, » nul auteur n'en a fait mention avant le quin-» zième siècle de notre ère. Il n'en existe pas la » moindre trace dans les ouvrages de Strabon, » de Pomponius Mela, de Tite-Live, de Florus, » de Trogus-Pompée, de Tacite. Comment Pline » & Varron, qui ont décrit les diverses produc-» tions & vanté les sites de ces campagnes, » auroient-ils gardé le silence sur les tarentules, » si on les avoit redoutées alors? & surtout com-» ment Horace, qui parcourut cette province » avec Mécène, pendant une des négociations » d'Antoine & d'Octave, auroit-il pu dire d'une » terre jonchée d'insectes venimeux : Je me reti-» rerai dans ce pays que le Galèze arrose de ses » eaux limpides, où les troupeaux sont couverts » de riches toisons, où coule un miel délicieux; » c'est là, mon cher Septimius, que tu pleureras » sur la cendre de ton ami (2).

» On conçoit bien que le génie & les mœurs des » Tarentins ont dû éprouver de grandes varia-» tions, & que les habitans de ces contrées n'ont » rien de commun ni avec ces Lacédémoniens que » conduisit Phalante, ni avec les sages & heureux » contemporains de Pythagore & d'Architas, » ni avec ces hommes efféminés que Tite-Live » a peints célébrant la fête de Plutus. Mais les » insectes de ces climats n'ont pas dû changer, » & s'ils n'étoient pas venimeux alors, comment » le seroient-ils aujourd'hui?

» A ces témoignages, tirés de l'histoire, j'ajou-» terai les faits suivans que M. Serrao nous a » transmis. Déjà le docteur Epiphane Ferdinandi,

(1) Baglivi a fait de cette prétendue maladie le sujet d'une dissertation particulière.

(2) Il y a un air consacré à cette danse, auquel on a donné le nom de *tarantella*. Etmuller.

(3) *Facit hoc animal* (tarentula) *mirabilia symptomata... » Unum verò dicunt præcipuum facere, quod quando mo-» mordit aliquem, in eo statu & opere in quo invenit sem-» per eum conservat, usquequò venenum è corpore pulsum sit; » ita, ut si mordeat aliquem ambulantem, semper ille ambulet, » si tripudiantem, semper tripudiet, si ridentem, semper ri-» deat, &c.* » *Jer. Mercur.*, lib. II, chap. VI, & *Della Tarantola*, per Serrao, pag. 176.

(1) Mead, Geoffroy, Grube & Schuchzer n'ont écrit que d'après Baglivi, qui ne pratiquoit point à Tarente, & qui, lui-même, n'avoit pas pris la peine de s'assurer du fait qu'il vouloit expliquer.

(2) *Undè si parcæ prohibent iniquæ,*
Dulce pellitis ovibus Galesi
Flumen, & regnata petam Laconi
Rura Phalantho,
Ille terrarum mihi præter omnes,
Angulus ridet; ubi non hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Bacca venafro :
. . . . Ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam,
Vatis amici.

HORAT. Ode V.

» médecin habile, avoit assuré que la morsure de » la tarentule n'étoit point mortelle, & qu'il avoit » vu plusieurs personnes y survivre sans le secours » de la danse ni de la musique (1); mais l'impulsion » étoit donnée, & l'on aimoit mieux s'en rapporter » aux écrits du célèbre Baglivi, partisan zélé de » cette erreur, qu'aux observations simples & vraies » d'un médecin peu connu. Heureusement une dis- » pute des plus vives s'étant élevée à ce sujet entre » les docteurs Sanginetti & Claricio, celui-ci pro- » voqua son adversaire à une expérience publique; » il ne craignit point de se faire mordre par des » tarentules dans la saison des plus grandes cha- » leurs; il ne s'ensuivit aucun accident fâcheux, » & le courage d'un seul homme triompha d'un » préjugé de trois siècles.

» M. Serrao multiplia ses essais; il les publia » dans un ouvrage italien écrit avec élégance (2). » On le lut, & on se détrompa. Il y a donné la des- » cription exacte des spasmes violens, des con- » vulsions & de l'angoisse qu'éprouvoient les mal- » heureux dont l'esprit étoit agité par la crainte » de la mort. Il y a dévoilé l'art trompeur des » histrions qui simuloient ces désordres, pour » offrir à volonté le spectacle du tarentisme aux » voyageurs. On y trouve une image fidèle des » fourberies renouvelées tant de fois, & dont le » souvenir est encore si récent parmi nous; on » y apprend à se défier des grands noms, sou- » vent attachés à de petites choses; on y voit » l'imposture & la crédulité préparer leur ruine, » par la rapidité même de leurs progrès; l'imagi- » nation s'y montre avec tout son empire, d'autant » plus à craindre, qu'elle commande lorsqu'elle » paroît obéir; sa force se compose de notre foi- » blesse, & c'est surtout en trompant les yeux » qu'elle fait égarer la raison.

» On demande comment, lorsque l'esprit se » distingue par tant de conquêtes & de travaux, » les illusions les plus grossières peuvent se placer » à côté des découvertes les plus importantes, & » partager avec elles l'attention & la confiance » publiques. C'est que du surprenant au merveil- » leux, il n'y a qu'un pas pour le peuple qui n'en » connoît point les limites, & que tout paroît » possible à l'ignorant, dont quelque phénomène » imposant a excité l'enthousiasme & subjugué » l'imagination. De grandes erreurs peuvent donc » trouver des partisans dans des siècles de lumière, » mais c'est alors que leur faux éclat s'anéantit » pour toujours; on fait leur procès par écrit, » l'opinion publique les condamne à un opprobre » éternel, & tant qu'on saura lire, elles ne repa- » roîtront point parmi nous. »

Le mesmérisme, que l'on a appelé dans la suite le *magnétisme animal*, différoit des folies que nous venons de passer en revue, par une apparence de savoir, un air scientifique, qui semblent devoir marquer sa place plutôt parmi les hypothèses philosophiques, que parmi les superstitions dont nous venons de parler. C'étoit la philosophie corpusculaire des théosophes du dix-septième siècle, & principalement de Robert Fludd & de Maxwel, Digby, &c., dégagée de la doctrine des génies ou esprits, avec laquelle on l'avoit d'abord associée pour mieux l'adapter aux opinions populaires; la propriété particulière de l'aimant généralisée, étendue à toute la nature, personnifiée sous le titre de *fluide magnétique*, & caractérisée par des actions évidentes sur l'homme, des guérisons merveilleuses que l'on opéroit en dirigeant convenablement ce fluide. Dans la suite il s'y joignit quelques phénomènes, qui furent souvent simulés, & dont quelques circonstances principales étoient tout-à-fait indépendantes du prétendu fluide universel que l'on mettoit en usage. Ce sont ces phénomènes qui constituèrent le somnambulisme & la clairvoyance magnétique. Le petit nombre de cas où ils ont existé, ne peuvent être regardés que comme des symptômes très-remarquables d'une maladie cérébrale, analogues à ce qui se passe dans certains délires cataleptiques, que l'on avoit observés & que l'on observe quelquefois, sans l'intervention d'aucune expérience.

Du reste le magnétisme, pour mieux se rapprocher de l'esprit de secte & de superstition, eut ses partisans, ses fanatiques, & n'excita pas moins l'attention du gouvernement, que les miracles du bienheureux Paris, du moins en France, pour le porter, d'après une enquête & des observations physico-légales (1), à des moyens de répression.

Voyez pour plus de détail, dans ce Dictionnaire, les articles AIMANT & MESMÉRISME, le premier par Thouret, & le deuxième par l'auteur de ce rapide coup-d'œil historique sur la médecine morale, & les maladies générales & particulières de l'esprit humain.

Ces maladies particulières, ces différentes espèces de vésanies, & les actions odieuses, les délits & les crimes qui, dans certaines circons-

(1) « *Multarum experientiarum testimonio convincitur, Phalangia Apula à plerisque curiosis hominibus, ut rei periculum facerent, carnibus plurimorum admota, illas quidem morsu forcipibus arripuisse, absque eo quod à Phalangio ictos sese animadverterent; nec tamen posteà ad saltus prosiliisse, aut illa fecisse, quæ fieri conspiciuntur à nostris Tarantatis. Imo nonnullos honestos, dignosque fide homines testatum facientes audivi, sæpiùs nocte in medio arearum se quieti dedisse; & somno excusso, circumquaquè à Phalangiis, vestibus, & carnibus inhærentibus, obsitos sese comperisse; nec ab illis omninò læsos : aut si morsibus appetitos, ad saltus non prosiliisse.* »

Valetta & della Tarantola per Serrao, pag. 152.

(2) *Della Tarantola osia Falangio di puglia lezioni Academiche di Francesco Serrao, professore di medicina nella regia Universita*, in-4°. *Napoli*, 1742.

(1) Les rapports de l'Académie des Sciences & de la Faculté de Médecine réunies.

Celui de la Société royale de Médecine, &c.

tances, ne font que l'effet d'une perversion ou d'une aberration que l'on pourroit traiter comme la manie ou la mélancolie, n'attirèrent suffisamment l'attention des hommes éclairés que dans le cours du dix-huitième siècle. Le voyage & les plaintes touchantes d'Howard, concernant l'état des prisons, & la dissertation éloquente de Beccaria sur les délits & les peines, imprimèrent dans toutes les ames généreuses un besoin de réforme & de perfectionnement qui n'a point encore été entièrement satisfait, & dont l'expression ne cessera de se faire entendre & de fatiguer les gouvernemens assez indolens ou assez peu éclairés pour ne pas faire droit à de si justes réclamations (1).

L'idée des admirables institutions de Philadelphie, & des ouvrages qui nous les ont fait connoître, vient naturellement se placer sous la plume de tout écrivain qui se livre à de semblables méditations. Nous demanderons qu'il nous soit permis de nous livrer à ce souvenir, & d'obtenir que l'on ne regarde pas comme étranger à l'histoire de la médecine morale, le résultat de la plus belle & la plus décisive expérience qui ait jamais été faite sur l'humanité.

L'idée d'un régime particulier & d'un traitement moral pour les criminels, a été mise à exécution pour la première fois à Philadelphie, à la fin du dix-huitième siècle (1790).

On s'accorde pour en faire honneur à William Bradford d'une part, & à Caleb Lownes, dont la philantropie, que la lecture d'Howard & de Beccaria avoit excitée, ne fut arrêtée par aucun genre de résistance, d'obstacle & de sacrifice.

Cette grande amélioration, dont les résultats heureux ne peuvent être révoqués en doute, repose sur une organisation administrative de la plus grande simplicité. Elle est établie d'après ces deux idées; que toute punition infligée par les lois a pour objet l'amendement du coupable, & que son exécution ne doit pas, autant qu'il est possible, augmenter les charges du gouvernement : tout se rapporte à ces deux principes.

Les coupables, dont le crime est constaté, & que l'on désigne sous le nom de *convicts*, sont condamnés à une solitude préalable, *solitary confinnment*, pour les délits les plus graves.

Dans ces emprisonnemens, plus ou moins longs, on a pour but d'exciter son recueillement, sa réflexion, ses remords. Sa cellule, de six ou neuf pieds d'élévation, réunit d'ailleurs toutes les conditions de la plus grande propreté.

La permission de lire, ou même de travailler, n'est accordée qu'après un certain temps de séjour dans cette retraite si absolue.

Ce *solitary confinnment* est la seule punition des fautes ou des désordres contraires aux réglemens de la maison.

Admis parmi les travailleurs, le coupable se trouve, à la vérité, renfermé dans une sphère d'activité fort étroite, mais il y trouve cependant, & par l'effet d'une excellente organisation administrative, des objets d'émulation ou d'espérance, des motifs de vertu ou d'amendement, la récompense de son travail, en un mot, tous les avantages d'une vie régulière & utilement employée; du reste on évite, avec le même soin, tout ce qui pourroit nuire à la santé, & les abus de pouvoir qui pourroient flétrir son ame ou l'irriter par des passions haineuses.

Le prisonnier sait qu'il travaille pour sa nourriture, son entretien, les frais de ses instrumens, les amendemens auxquels il a été condamné, & un fonds de réserve qui lui sera remis à la fin de sa détention. La justice la plus sévère est la règle constante de la conduite que l'on tient à son égard.

Le moment du coucher, le temps des ablutions, des bains, du travail, des repas, sont déterminés, & les actions les plus indifférentes des *convicts* constamment ramenées à des périodes fixes.

Les rires, les chants, les cris, les conversations animées, étrangères aux objets de travail, sont interdits, non-seulement d'après des idées de convenances, mais aussi d'après des vues d'hygiène, & dans le dessein de prévenir des secousses, des ébranlemens incompatibles avec le repos absolu & la quiétude profonde, que l'on regarde avec raison comme les moyens principaux du nouveau système d'habitudes & d'éducation, que l'on applique aux prisonniers.

Dans ces prisons, comme dans les hospices, où l'on traite convenablement les aliénés, les détenus fournissent eux-mêmes les sujets qui peuvent être propres aux différens services de la maison.

Le déjeuner & le souper se composent d'un pudding préparé avec la farine de maïs & la mélasse.

A dîner on accorde une demi-livre de viande, des légumes, une demi-livre de pain. On n'admet que l'eau pour tout besoin, d'après l'idée que toute liqueur fermentée ne pourroit occasionner dans les prisonniers qu'une irritation contraire au régime adoucissant qui a pour objet, en quelque sorte, de lui rendre la vertu ou les devoirs de la société plus faciles, par un changement dans la nature de ses organes.

Les rapports des inspecteurs avec les prisonniers sont nombreux, mais sans une familiarité propre à porter les coupables à se méprendre sur la gravité de leurs fautes.

La bonne conduite des prisonniers, même de ceux qui se sont rendus coupables de meurtre peut les conduire à faire abréger le temps de leur détention, d'après la demande des inspecteurs.

---

(1) Voyez *des Prisons de Philadelphie*, par M. de la Rochefoucault-Liancourt, brochure de 62 pages, 1796.

Visite à la prison de Philadelphie, par Turnbull, traduite par Petit-Radel, 1800.

A l'époque où M. de la Rochefoucault visitoit ces admirables établissemens, leur utilité paroissoit hors de doute, & l'on avoit remarqué que sur cent convicts sortis de prison, deux n'y étoient pas ramenés pour récidive.

Une plus grande certitude de la punition à laquelle on s'expose, en se rendant coupable, la vie régulière, laborieuse des prisonniers, opposée aux vices, aux désœuvremens que favorisoit l'ancienne organisation; enfin, la privation de la liberté, la nécessité de l'ordre, du silence, sont des circonstances, dans la nouvelle législation criminelle des États-Unis, bien plus propres à diminuer le nombre des criminels, que les mauvais traitemens de nos prisons européennes, & l'horreur & la violence des supplices, souvent si disproportionnés avec les délits.

La conduite des anciens prisonniers, lorsque ces nouvelles lois furent mises à exécution, prouva seule combien le nouveau régime auquel on vouloit les soumettre leur paroissoit redoutable. Quinze de ces prisonniers s'échappèrent, les autres refusèrent ouvertement de travailler, & opposèrent aux vues bienfaisantes des administrateurs, tous les moyens de résistance que l'astuce & la perfidie purent leur suggérer.

Au moment où l'auteur que nous avons cité écrivoit, l'État de Pensylvanie avoit seul adopté ces grands changemens dans la jurisprudence criminelle & dans l'administration des prisons.

Il résultoit d'une épreuve de quatre années, que beaucoup d'hommes perdus partout ailleurs pour la société, sont encore utiles dans ce petit coin du monde, qu'ils peuvent acquérir l'habitude du travail, des mœurs plus douces, des vertus sociales, dans une situation dont le bienfaisant Howard lui-même n'avoit osé concevoir l'idée.

Les promoteurs du nouveau système, dont nous venons d'indiquer les bases, furent traités d'abord de visionnaires & d'hommes à systèmes; mais lorsqu'on leur demandoit comment il se pouvoit faire que les prisonniers eussent une contenance aussi respectueuse, aussi calme, ils répondoient :

« N'avez-vous pas vu à Londres, à Paris, des » lions, dans la gueule de qui leurs geoliers met- » toient leur tête ?

» N'avez-vous pas vu à Philadelphie, des pan- » thères, que des enfans conduisoient sans les » museler, & qu'ils tenoient dans leurs bras ? »

Pourquoi donc renonceriez-vous à apprivoiser des hommes ?

Le traitement des insensés ne fut guère, pendant long-temps, plus raisonnable & plus humain que celui des criminels; d'abord, & pendant long-temps, on laissa dans le plus déplorable état de vagabondage les insensés, les traitant dans certains lieux avec un respect superstitieux, & dans d'autres, comme des ennemis de la société qu'il falloit craindre & poursuivre sans aucune espèce de ménagement.

Les bâtimens abandonnés, qui avoient servi pour les ladreries & les maladreries, furent assignés comme asyles, ou plutôt comme prisons aux maniaques & aux insensés, dont la réclusion paroissoit tout-à-fait indispensable, & aujourd'hui même les maisons publiques destinées au même usage, dans plusieurs provinces du royaume, ne présentent pas des dispositions plus favorables à la salubrité en général, & au traitement physique & moral de l'aliénation (1).

La première ordonnance, qui porte que les folles seront renfermées à la Salpétrière, est de 1662, & par un recensement à la date de 1663, on apprend que plusieurs de ces malades avoient déjà été placées dans cet hospice; un compte rendu pour Bicêtre à la même époque, ne fait aucune mention d'un département particulier pour les aliénés.

En 1785, époque à laquelle Colombier & Doublet publièrent, dans l'intérêt & les vues du gouvernement, une instruction sur la manière de gouverner les insensés, il existoit à peine cinq établissemens, consacrés à cette classe de malades. On apprend dans cette instruction, que ces établissemens n'offroient aucunes dispositions capables de répondre aux intentions bienfaisantes d'un gouvernement éclairé. Plusieurs milliers d'individus s'y trouvoient renfermés, confondus les uns avec les autres, sans que l'on eût songé à les soumettre à un traitement méthodique, & à les classer suivant la différence des vésanies.

L'Hôtel-Dieu, malgré les éloges que lui donnent MM. Doublet & Colombier dans leur instruction, ainsi que tous les autres établissemens du même genre, étoient restés à plus d'un siècle de l'état des lumières à cette époque, & présentoient des imperfections, des abus, que nous avons vu exister nous-mêmes, jusque dans les derniers temps du dix-huitième siècle.

Si l'on excepte l'hôpital de Glascow & quelques maisons particulières, principalement celles d'Irlande & d'Ecosse, les grands établissemens pour le traitement des aliénés en Angleterre, tels que ceux de Bethléem, de St.-Luc, présentent, malgré la richesse de leurs dotations & la magnificence de leurs édifices, des vices d'administration, & la plus grande négligence, la conduite la plus routinière, dans le régime & dans le traitement.

Ainsi, à Bedlam, on saigne au commencement de juin & à la fin de juillet, tous les aliénés supposés curables; pendant long-temps on y donna également l'émétique d'une manière banale & périodique; routine contre laquelle Arnold a publié un recueil estimé d'observations.

Cet hôpital est peut-être d'ailleurs la maison la plus anciennement destinée à la réclusion des

(1) Cette vérité affligeante n'est malheureusement que trop prouvée par M. Esquirol dans ses *Informations* & le *Voyage*, dont le public éclairé attend si impatiemment la publication.

insensés; son nom a passé en proverbe comme celui d'ellébore; & par une association qui prouve sa célébrité, Bedlam devenu comme inséparable de la folie, l'exprime ou la rappelle, de telle sorte que Lichtenberg n'a pas craint d'appeler Bedlamistes *in partibus*, ces hommes qui, placés sur les limites étroites de la raison & de la folie, se font remarquer par des bizarreries ou par des travers d'esprit qui annoncent un commencement d'aliénation.

La fondation de cet hôpital remonte à 1553; mais dans les commencemens, il étoit dépendant de la maison de travail dite de Bridewel, & le premier ordre pour faire tenir séparément les comptes de ces deux établissemens n'est que de 1630.

L'administration particulière de Bedlam est confiée à un comité composé de quarante deux membres, & rien ne prouve mieux l'importance attachée à cette institution, que la dignité des fonctions dont ce comité est chargé, & qui sont rappelées à chaque administrateur de la manière la plus solennelle dans la formule suivante, que nous avons cru devoir conserver dans son entier, pag. 4.

« Monsieur,

» Vous avez été élu, & vous venez maintenant » pour être admis comme administrateur des hô» pitaux royaux de Bridewel & de Bedlam; cette » place honorable, autant qu'importante, vous » donnera souvent des occasions de propager la » gloire de Dieu & le bien-être de votre prochain; » car on a pourvu dans ces hôpitaux à l'emploi » des paresseux & des vagabonds, des débauchés » & des personnes désordonnées, ainsi qu'à celui » des individus qui desirent ou qui ont besoin » d'occupation par un travail honnête & utile; & » à secourir & traiter les malheureux privés de » raison.

» La distribution des revenus destinés par la » bonté royale & celle de plusieurs personnes cha» ritables, à ces vues nobles & touchantes, va » être commise entre vos mains; & vous êtes ici » instamment & solennellement requis de rem» plir vos fonctions à cet égard, avec une attention » scrupuleuse, afin que vous puissiez paroître avec » joie devant le trône de J.-C., lorsqu'on exami» nera attentivement tous les offices de charité » que nous aurons exercés pour le soulagement » de nos frères pauvres, & qu'une récompense » particulière sera accordée à ceux qui les auront » remplis avec zèle & charité.

» Dans la pleine confiance que vous remplirez » dignement ces œuvres pieuses, vous êtes reçu » administrateur de ces hôpitaux. »

On est fâché du reste de trouver dans le rapport où nous puisons ces détails, que dans certaines circonstances, les fous doivent être enchaînés, & qu'il est permis de les exposer à la curiosité publique, en tolérant ainsi les visites des curieux, qu'une police bien entendue a fait entièrement supprimer dans les établissemens particuliers d'Angleterre, ainsi que dans les établissemens publics de France, où les excellentes vues de M. Pinel ont pénétré.

Parmi les établissemens particuliers pour les aliénés, qui sont en très-grand nombre en Angleterre, on place au premier rang celui de Willis, qui est devenu si célèbre dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle; ce pensionnat se trouve à Greatfort dans le Lincolnshire, à 80 milles de Londres. La maison particulière de Willis ne peut recevoir que vingt à vingt-cinq malades, dont quelques-uns mangent à sa table. Les fous qu'il ne peut recevoir sont placés chez des fermiers, dans les villages des environs..... Le nombre des malades qui lui étoient confiés n'alloit guère au-delà de trente, avant l'époque mémorable où il fut appelé pour le roi d'Angleterre. Ce nombre fut porté dans la suite à près de deux cents. Les maniaques & les autres aliénés qui lui sont confiés, jouissent de toute la liberté qui peut se concilier avec leur triste situation. Chacun d'eux a son gardien qui répond de son malade, & dont le salaire est suspendu jusqu'au moment où il retrouve l'aliéné qui lui auroit échappé en trompant sa surveillance. Le prix ordinaire du traitement est d'une guinée par semaine pour les remèdes & les visites, d'une guinée pour la pension, & d'une pareille somme pour le gardien.

On assure que ces gardiens prennent insensiblement l'habitude de leur état, & qu'ils acquièrent un tact particulier pour observer les malades.

Les deux événemens les plus remarquables dans la vie du docteur Willis, furent la guérison du roi d'Angleterre, & le traitement moins heureux de la reine de Portugal.

On croit qu'en général, sur dix malades confiés à ses soins, le docteur Willis en guérissoit neuf, si le traitement étoit commencé un peu moins de trois mois après l'apparition des premiers symptômes vésaniques; ce qui, pour le dire en passant, paroît contraire à toute espèce de probabilité & de vraisemblance, pour les personnes auxquelles un degré suffisant d'expérience a donné des idées exactes sur la marche & la nature de l'aliénation.

Ces symptômes sont quelquefois précédés d'un dérangement plus ou moins grave de la raison & du caractère; un homme naturellement timide, devient excessivement hardi, &c..... Un travail de tête excessif, des chagrins violens, & les altérations primitives ou consécutives du cerveau, sont les causes les plus ordinaires de l'aliénation. Le maniaque qui fut guéri par Willis & qui a publié la notice que nous avons citée, étoit devenu fou à la suite d'un incendie, pendant lequel il étoit demeuré long-temps les pieds dans l'eau très-froide & la tête exposée à une très-forte chaleur.

Il paroît que Willis employoit un assez grand nombre de médicamens dans une pharmacie domestique

domestique attachée à sa maison. Il défendoit les alimens & les boissons chaudes ou irritantes, & prescrivoit autant d'exercice qu'il est possible d'en faire. On rapporte même qu'il faisoit promener long-temps ceux de ses malades qui avoient des vésicatoires aux jambes, moyen dont il faisoit assez fréquemment usage.

C'est au docteur Willis que l'on doit l'invention du gilet de force employé pour contenir les maniaques furieux. Ce gilet est fermé en devant; ses manches, plus longues du double qu'à l'ordinaire, se croisent par-derrière & on les fait ensuite revenir sur le devant, où on les tient attachées. Le malade est mis ainsi dans l'impossibilité de nuire, & sans qu'aucune ligature puisse le blesser.

On assure que l'emploi de ce moyen humilie & gêne souvent les aliénés, & leur fait éprouver une impression pénible dont ils conservent le souvenir, qui dans la suite se joint naturellement à une terreur salutaire. Cet effet est en général d'un bon augure; car lorsque l'aliéné craint, il commence à donner son attention aux objets extérieurs, ou même à raisonner juste & à conclure de la cause à l'effet.

Le docteur Willis plaçoit avec un grand succès divers moyens de consolation & un doux excitement moral, au commencement de la convalescence. Il encourageoit surtout les malades qui, arrivés à ce terme, étoient tourmentés de la crainte d'une rechute. Cette crainte, leur disoit-il, est un symptôme du plus heureux présage. Il faut comparer ce sentiment à celui qui préside aux actions morales, & à l'occasion duquel on a dit que la crainte du mal en est un préservatif assuré.

L'auteur de l'article dans lequel nous puisons ces détails, nous apprend que dans les cas extrêmes, le docteur Willis faisoit employer des ligatures avec des cordes, & que si ses malades trop furieux, frappoient leur gardien, celui-ci avoit le droit de rendre les coups sans scrupule. La conviction d'une résistance invincible & nécessaire n'est pas moins puissante sur l'esprit & dans le traitement des aliénés, que le sentiment de la crainte. Il faut regarder aussi comme non moins indispensable dans cette médecine morale, l'interruption plus ou moins longue des relations de parenté, ou d'intimité des malades, & Willis a remarqué qu'en général un étranger étoit plus facilement guéri qu'un Anglais. Cet habile observateur regardoit comme des symptômes d'une guérison prochaine, les changemens dans les accès alternatifs d'exaltation & d'abattement, la cessation des premiers, & la permanence de l'abattement, qui, quoique très-fort, ne rend pas inaccessible au raisonnement & aux consolations.

On croit avoir appris par les nombreuses observations de Willis, que les aliénés les plus difficiles à guérir, sont ceux dont la folie, excitée par des idées religieuses, est placée hors de la sphère des sens; que ceux, au contraire, dont le traitement offre moins de difficultés, varient dans le sujet de leur illusion, & ne rapportent point leur délire, dans leurs différens accès, à un objet fixe.

La méthode du docteur Willis est devenue un objet du plus grand intérêt dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, & les Anglais, ainsi que les étrangers qui ont voyagé en Angleterre, y ont également donné toute leur attention. Les effets dont on lui est redevable, ont contribué à produire une révolution dans le traitement moral des aliénés, & en les consacrant dans le touchant épisode de Clémentine, Richardson en a répandu la connoissance & l'intérêt dans toutes les classes de la société. Souvent aussi ces effets ont été racontés en les surchargeant de ces circonstances merveilleuses, dont l'imagination embellit presque toujours les objets propres à donner des impressions vives & à exciter la curiosité. Le traitement du roi d'Angleterre, celui de la reine de Portugal, qui sont devenus des faits historiques, n'ont pas peu contribué à cette grande célébrité de la méthode du docteur Willis; mais en faisant cette remarque, nous ajouterons que l'auteur ne montra jamais mieux la simplicité de ses mœurs & la dignité de son caractère, que dans ces circonstances importantes & difficiles; conduite qui fut surtout très-remarquable pendant la maladie du roi d'Angleterre, en 1789, époque à laquelle toutes les parties du traitement & du régime physique & moral du malade étoient confiées à Willis, avec adjonction de plusieurs médecins célèbres de Londres, pour observer avec lui l'état du Roi, & en rendre compte, dans des bulletins séparés, à un comité formé dans le sein du Parlement, & chargé de recueillir les avis de ces médecins, pour en tirer un résultat propre à éclairer l'opinion publique.

La maison du docteur Arnold, dans le Leicester, jouit, comme celle de Willis, d'une grande réputation (1). L'une & l'autre, qui sont tenues avec des frais très-considérables, ne peuvent convenir qu'à des gens riches; mais le reproche que l'on pourroit leur faire à ce sujet, est affoibli par l'influence qu'ils ont exercée sur les autres établissemens généraux & particuliers dans lesquels on traite aujourd'hui en Angleterre, à moins de frais & avec beaucoup de douceur, les différentes espèces d'aliénations.

Ces établissemens particuliers sont en très-grand nombre, & l'on cite avec raison, parmi les plus utiles, celui qui a été formé par les quakers, sous le nom de *la Retraite*, dans l'York-Shire.

Cette institution est soutenue au moyen d'annuités, de donations & souscriptions annuelles. M. de la Rive, qui l'a fait connoître sous les rapports les plus intéressans, nous apprend que tout ce qui pourroit y exciter l'idée pénible de la terreur

(1) Voyez *Bibliothèque britannique, Sciences & Arts*, tom. VIII.

ou de la contrainte, est évité avec le plus grand soin; que l'ordre, la propreté, règnent dans tous les détails de l'administration; que les malades sont regardés comme des enfans qui ont un superflu de force, avec disposition à en faire un emploi dangereux.

Tout ce qui peut exciter la confiance, l'intérêt, le respect, le sentiment d'une impérieuse nécessité, le goût du travail, est mis en usage avec autant de zèle que de succès.

Les établissemens publics & particuliers destinés en Angleterre aux maladies mentales, sont devenus tout-à-coup & pendant le cours des années 1814 & 1815, l'objet d'une grande attention & de la surveillance la plus active. Une enquête ordonnée par la Chambre des communes produisit sur ce point de l'administration, jusqu'alors très-négligé, une espèce de réveil du peuple qui doit faire époque dans l'histoire de la médecine morale.

Un grand nombre de maisons & d'hospices furent trouvés répréhensibles. La conduite du concierge de Bedlam donna lieu en particulier aux plaintes les plus graves. On reconnut en outre que par un abus de confiance & de pouvoir très-condamnables, plusieurs personnes dont l'entendement n'avoit éprouvé aucune altération, avoient été retenues dans les maisons de fous, dans les intentions les plus contraires à la justice & aux droits imprescriptibles de la liberté individuelle.

L'ouvrage de M. Rogers, publié sous le titre de *Récit des cruautés, fraudes qui se commettent dans les maisons de fous en Angleterre*, présenteroit des résultats encore plus affligeans que l'enquête dont nous venons de parler, si le langage & le style de l'auteur ne permettoient pas de supposer un peu d'exagération dans son amour du bien, & dans les conséquences qu'il a tirées de l'état véritablement répréhensible des pensionnats pour les aliénés, dont la vue lui a fait éprouver des impressions si pénibles (1).

Toutefois le régime physique, le traitement moral des aliénés, sont encore bien éloignés de ce qu'ils doivent être, & de ce que paroissoient exiger l'état de civilisation & les lumières des nations européennes.

Chez plusieurs de ces nations, les insensés sont encore traités comme des criminels, & en France même, si l'on en excepte quelques pensionnats particuliers & un très-petit nombre d'établissemens publics, le sort de ces malheureux présente un affligeant contraste avec les mœurs du lieu de la terre où l'on parle le plus de charité chrétienne & de philantropie philosophique, sans penser à la vérité, qu'il est d'autres idées attachées à ces mots, *bien entendus*, que celles de quelques *aumônes* distribuées à la multitude, ou le desir vague & sans exécution du bonheur des hommes.

En Hollande, le traitement des aliénés, sans avoir éprouvé les changemens qu'il ne peut devoir qu'à l'heureuse application des principes de la philosophie de l'esprit humain, a fait cependant plusieurs progrès assez remarquables, & qui sont principalement dus au concierge de l'hospice d'Amsterdam destiné à ces malades, & qui, sans autre guide qu'une sagacité naturelle & développée par l'expérience, est parvenu à plusieurs résultats satisfaisans, & dignes de l'attention d'un voyageur éclairé (1).

Nous avons vu par la date du rapport de Doublet, l'époque des premières pensées qui eurent pour objet de rendre en France, ou au moins à Paris, la condition des aliénés plus supportable.

La Société royale, à la fin du dix-huitième siècle, chercha de nouveau à attirer l'attention du même comité, & M. Pinel, pour répondre aux vues de cette compagnie savante, fit connoître, je crois, pour la première fois, les résultats des recherches & des observations qu'il avoit faites dans un établissement particulier confié à sa direction. Nommé médecin de la grande maison de Bicêtre en 1793, il voulut faire servir cette place aux progrès de l'étude spéciale des maladies mentales. Dans ce dessein, dont il sentit bien toutes les difficultés, il chercha d'abord à se familiariser avec le spectacle mobile & bruyant qui s'offroit à ses regards. Heureusement pour lui, il trouva dans ces demeures de l'infortune & de la déraison, un homme plein de zèle & de sagacité, qui, sans autres lumières que celles d'un bon sens naturel & d'une expérience journalière, étoit parvenu à soumettre avec succès, à un régime & à un traitement moral, cette foule d'insensés & de furieux dont il avoit la direction. Conduit, aidé par ce concierge, dont il se plaît à rappeler le nom & les services, M. Pinel passoit souvent avec lui plusieurs heures de la journée, à observer les écarts, les vociférations, les extravagances des maniaques les plus violens; il interrogeoit son guide sur la valeur & sur la durée des différens symptômes de folie, sur l'état antérieur des malades, la cause & les premières circonstances de leur maladie, &c.... Ce que chaque entretien pouvoit offrir de renseignemens exacts & de faits bien constatés, étoit régulièrement consigné dans un journal d'observations; & les temps où M. Pinel commença ces études pratiques dans l'hospice de Bicêtre, n'étoient que trop favorables à des recherches sur les maladies mentales, par les orages & les malheurs, qui excitèrent si vivement alors les passions les plus propres à déterminer, sous toutes

(1) Voyez *A Steatment of the cruelties, &c., in Mad-Houses*, &c.
Et pour l'extrait de cet ouvrage, la *Bibliothèque médicale*, tom. LVIII, pag. 322.

(1) *Voyez*, pour la connoissance de ces résultats, les détails donnés par M. Thouin dans la *Décade philosophique*, an 4.

les formes, les écarts de la raison & les maladies de l'esprit.

Plus tard, il eut l'occasion de continuer, avec un plus grand nombre de moyens & de secours, ses observations dans l'hospice de la Salpétrière, dont il fut nommé médecin en chef, & dans lequel un rassemblement de plus de huit cents aliénées ne put manquer de lui offrir, en très-peu de temps, les principales variétés & les modifications les plus importantes de l'insanité.

Du reste, M. Pinel & ses successeurs, malgré leur zèle & leurs lumières, n'ont pu faire établir que d'une manière bien incomplète & bien insuffisante, quelques changemens heureux dans le département de Bicêtre, dont les localités sont réellement opposées aux dispositions les plus nécessaires dans un pareil établissement.

M. Pinel a été beaucoup plus heureux à l'hôpital de la Salpétrière, où, malgré un assez grand nombre d'obstacles, il est parvenu à réunir les objets les plus indispensables au traitement & au régime des aliénés. Cet hospice, qu'il a décrit avec soin dans la nouvelle édition de son *Traité sur les maladies mentales*, a été rapproché autant qu'il a été possible, dans toutes ses dispositions, de l'intérieur d'une grande famille qui seroit composée de personnes fougueuses & turbulentes, qu'il ne faut exaspérer ni exalter, mais contenir par des alternatives bien ménagées de terreur & de bienveillance. En parcourant cet asyle, dit M. Pinel, des étrangers demandoient avec surprise : « *mais » où sont donc les folles?* » question que l'on peut regarder comme l'éloge le plus encourageant de cette maison, & qui porte sur les différences qui la distinguent des autres hospices, dont la mauvaise disposition étoit un obstacle insurmontable au succès de toute espèce de traitement. M. Pinel fait connoître dans différens articles séparés, le plan général & la distribution intérieure de l'hospice des aliénés, les moyens de répression qui sont mis en usage, la nécessité d'y entretenir un ordre constant, & d'étudier avec le plus grand soin le caractère des malades; la difficulté de cet ordre & de cette étude, la surveillance paternelle qu'exige la distribution des alimens, l'utilité d'une application mécanique, & de travaux en commun dans l'hospice. Ce qui frappe le plus, ce qui émeut davantage dans ces détails, c'est l'heureuse & touchante économie; l'arrangement, la régularité que l'on est parvenu à établir, & surtout la classification des malades qui sont distribuées comme autant de nations différentes, dans divers départemens, suivant le genre de folie. C'est dans ce dessein que l'on a établi plusieurs rangs de loges dans différentes cours séparées. Une première rangée occupe le local le plus agréable; elle est consacrée aux mélancoliques. En pénétrant dans l'intérieur, on trouve les aliénées les plus turbulentes; savoir, des idiotes livrées à une continuelle agitation, & les folles furieuses, dont la maladie invétérée est regardée comme incurable. On voit aussi dans le même département des folles également furieuses, mais dont on espère la guérison, & qui ne sont maintenues par une étroite réclusion, que dans le cas d'une impulsion marquée à des actes de violence.

Il y a aussi dans l'établissement, des parties destinées à la démence sénile, aux convalescentes, aux maladies incidentes de toute espèce, &c.......

Nulle gêne superflue, nulle contrainte n'est en général mise en usage, & souvent des aliénées qui sont arrivées dans un état de fureur & d'agitation, deviennent tranquilles après quelques jours, par le seul effet des dispositions générales de l'établissement.

L'influence d'un semblable ordre de choses est de la plus haute importance. On put s'en convaincre en 1798 à Bicêtre, lorsque l'usage de l'enchaînement des aliénés y fut à jamais aboli. Quarante de ces malheureux accablés sous le poids des fers, depuis plusieurs années, se trouvèrent tout-à-coup en liberté, sans aucun autre moyen de répression que le gilet de force qui les contient sans les blesser. M. Pinel remarque que ce fut là le terme des accidens arrivés aux gens de service avant cette époque. Un des aliénés avoit été enchaîné pendant trente-six ans, un autre pendant quarante-cinq; un autre qui étoit resté dix-huit ans au fond d'une loge obscure, s'écria dans une sorte de ravissement extatique, en voyant le soleil : *Qu'il y a long-temps que je n'ai vu une si belle chose!*

Les seuls moyens de répression ou de punition que l'on emploie à la Salpétrière sont les corsets ou camisoles de force & les douches d'eau froide sur la tête. Le directeur de l'hospice a seul le droit d'infliger ou de faire infliger, sous sa direction, ce châtiment. Son effet salutaire dépend du choix des circonstances où il est appliqué, & d'un certain art de manier ces malades d'esprit avec assez d'adresse pour qu'elles aperçoivent au milieu de leur effervescence furieuse, qu'on leur fait subir une punition humiliante qu'elles auroient pu éviter. Plusieurs aliénées en conservent souvent par la suite un souvenir qui prévient de nouvelles extravagances. Une maniaque qui fut amenée à l'hospice dans l'état le plus furieux, s'y conduisit avec tant de violence qu'on désespéroit de pouvoir jamais parvenir à la contenir. L'application de la camisole à sangle & les douches sur la tête parurent la maîtriser un instant, mais elle redevint de nouveau furieuse & se livra à toutes sortes de violences & d'extravagances. Après l'avoir laissée pendant douze jours se livrer à sa fureur, on la doucha de nouveau & on la contint fortement au moyen de la redoutable camisole. Alors elle parut humiliée, demanda grâce, versa un torrent de larmes, & on observa dès ce moment que sa maladie devint moins grave. Après quelques mois de convalesc-

cence, cette malade a pu être rendue à sa famille.

Une des dispositions les plus importantes de la Salpétrière, c'est l'espèce d'autorité suprême & unique dont jouit le directeur de cette maison. Pour prouver combien cette condition est indispensable, M. Pinel cite plusieurs exemples des inconvéniens occasionnés autrefois par des rivalités de pouvoir & d'influence, dont la police actuelle de la Salpétrière a été entièrement délivrée dans sa nouvelle organisation.

Plus de quarante filles violentes & insubordonnées étoient autrefois employées à la Salpétrière, & pouvoient exercer sur les malades une autorité dont elles abusoient de la manière la plus désastreuse. Ces femmes, qui étoient plutôt des geolières cruelles que des garde-malades compatissantes, ont été soumises & en partie remplacées. Quoiqu'en bien plus petit nombre, elles suffisent aujourd'hui à tous les détails du service, dans lequel elles se trouvent très-heureusement secondées par les aliénées non furieuses & par les convalescentes. Une visite assez récente que j'ai faite à la Salpétrière, dont la direction médicale est partagée aujourd'hui avec M. Pinel par M. Esquirol, m'a confirmé dans les idées & les notions que j'avois tirées antérieurement de la lecture de l'ouvrage que je viens de citer.

Au moment de cette visite, le département des folles renfermoit neuf cents femmes, dont quatre-vingt-dix-huit sont réunies dans une division particulière, comme monomaniaques ou à idées fixes. Il y a aussi un quartier pour les furieuses. La surveillance de cet établissement est tellement active & continuelle, que l'on ne compte que deux suicides depuis quatre ans. Les personnes employées sont trente-huit filles ou femmes de service, trente-huit suppléantes. Le service est dirigé par une surveillante en chef & par une sous-surveillante, qui se trouve être dans ce moment une femme très-extraordinaire, une ancienne folle, dont l'intelligence & l'activité sont tout-à-fait remarquables.

On évalue à la moitié le nombre des personnes guéries dans cet hospice. M. Esquirol, qui le dirige comme médecin, a formé depuis quelques années une collection de crânes de folles, de dessins de plâtre, dont il s'exagère peut-être l'importance, mais qui doit fournir cependant quelques points d'observation & de comparaison très-utiles.

Les ouvrages les plus estimés de l'époque dont nous parcourons l'histoire, ont été composés pour la plupart avec des matériaux puisés dans une observation suivie & attentive des établissemens publics & particuliers dont nous venons de parler. Ceux qui les précédèrent ou qui se rattachent à d'autres circonstances ne contiennent guère que quelques faits épars, quelques résultats peu décisifs d'anatomie pathologique; tels ont été, principalement en Angleterre, quelques écrits publiés sous différens titres depuis 1748 jusqu'en 1792 (1).

Quelques traités publiés en Allemagne dans le cours de la même époque n'offrent guère plus d'intérêt, si on en excepte les recherches de Greding sur le volume de la tête, les variations & les lésions du crâne, des meninges & des différentes régions du cerveau chez les aliénés; recherches qui laissent d'ailleurs, comme les observations de Morgagni sur le même sujet, dans l'incertitude & le doute sur les dérangemens organiques, d'où résultent la folie, les désordres que l'on a rencontrés dans certains cas de vésanies, n'étant pas constans, & s'étant présentés quelquefois chez des personnes qui n'avoient jamais éprouvé aucuns symptômes d'insanité; réflexions qui s'appliquent aux travaux de Meckel (2), de Haslam (3), Chiaruggi & plusieurs autres médecins qui ont soumis le cerveau des aliénés aux investigations anatomiques les plus détaillées.

Arnold, dont les Anglais paroissent estimer les observations, les publia sous le titre de *Recherches sur la nature, les espèces, les causes de l'insanité* (4). L'auteur, qui étoit un disciple de Locke, ne s'est pas fait des idées suffisamment exactes de l'insanité, dont il a multiplié les divisions & les sous-divisions, en prenant le plus souvent un symptôme isolé pour un genre ou pour une variété de l'aliénation; méprise que l'on a justement reprochée à Sauvages d'une manière plus générale.

Darwin, dont nous avons déjà rappelé les opinions & l'influence sur la médecine mentale, a porté encore beaucoup plus loin cet abus, cette multiplicité de classifications, & au point de comprendre parmi les maladies mentales, l'amour platonique, l'orgueil de la naissance, un excès d'amour-propre, un desir immodéré de célébrité.

Lichtenberg, dans son *Commentaire de la gravure d'Hogarth*, représentant une vue de Bedlam, s'est élevé à des vues très-philosophiques & très-ingénieuses sur les idées & les sentimens que doit faire naître une semblable contemplation dans l'esprit d'un philosophe.

« Cette scène, dit-il en parlant de ces aliénés », que le peintre a diversement disposés en groupes, dans une vue principale de l'asyle où ils sont renfermés, « cette scène, lecteur, est une » sépulture de vivans..... un véritable enterrement » moral..... Mais, me direz-vous, Rekwel, se » trouvant à Bedlam, est-il bien encore en An» gleterre? Je ne sais trop que vous répondre, » & il se pourroit bien que la philosophie ne

(1) *Battie's Treatise on Madness.* London, 1758.
Harper's Treatise on the real cause of insanity, 1789.
Pargeter's obs. on maniac discorders. 1792.
Ferriar's medical histories and reflect, 1792.
(2) Meckel. Voyez *Académie de Berlin*, 1764 & 1766.
(3) Voyez *Medical Essays.*
(4) *Arnold's Obs. on the nature, &c. of insanity*, 1783.

» fût pas affez avancée pour nous dire fi ce que » l'on appelle *eux* & *vous*, dans les cimetières » de la raifon, y font autre chofe que des marques » de fouvenir, des épitaphes placées fur des tom- » beaux..... — Jufte ciel! quelle comparaifon, » quels rapprochemens fe préfentent à l'efprit » entre un marbre éloquent placé par la tendreffe » & l'admiration fur les cendres du chef-d'œuvre » de la création, & les cadavres de ce chef-d'œuvre » attachés fur une paille fangeufe!..... Toutefois » ce n'eft pas le moment de nous livrer ici à de » pénibles réflexions. — Entrons.

» Rekwel paroît dans ce tableau fur l'avant- » fcène, enchaîné à la dernière place. On voit qu'il » y a des rangs, des diftinctions à Bedlam comme » ailleurs : tous les fous ne font pas enchaînés, & » parmi les enchaînés il y a encore des degrés.

» Au milieu de ces catacombes où gît la raifon » humaine, les moins fous & les moins furieux » peuvent fe promener comme des ombres bien- » heureufes jufqu'à la grande ville, qui fert de » limite à une autre claffe de fous plus fous.

» Rekwel appartenoit d'abord fans doute à la » claffe paifible; mais, dans un moment de fureur » ou de défefpoir, il s'eft donné un coup de » couteau, & dès ce moment il a perdu fes droits » à la liberté dont jouit la petite république dont » nous voyons les citoyens occupés de diverfes » manières.

» L'artifte a choifi le moment de cette grande » révolution. Le regard des condamnés eft in- » définiffable. On ne conçoit pas comment Gilping » a pu trouver cette figure infignifiante. M. Mor- » timer, célèbre peintre, en a bien jugé autre- » ment. On l'avoit chargé de traduire, par la » peinture, ce paffage de Gray dans fon ode » fur Efton (*voyez* le chagrin à fon comble, le » délire riant d'une manière féroce, au fein de » la plus affreufe mifère). Il fut chercher la gra- » vure d'Hogarth que nous commentons, & ré- » pondit : Tout eft exprimé ici dans la tête de » Rekwel. Si je ne l'avois vu, je n'aurois pu » croire que l'on pût exprimer fur le même vifage » des paffions auffi oppofées.

» Dans la femme pofée à genoux, derrière » Rekwel, on voit Sara Yonc, fon amante tou- » jours fidèle, quoiqu'abandonnée.

» M. Gilping blâme ce trait; il a peut-être rai- » fon, comme eccléfiaftique. Mais, M. Gilping, » pourroit-on lui dire, le cœur ne prend pas » confeil du catéchifme, & un véritable atta- » chement, celui d'une femme douce, fenfible, » ne peut être détruit qu'avec le temps, & fe » ranime par le malheur de l'objet aimé. Blâmez, » fi vous voulez, comme prêtre, mais ne dites » pas que le peintre s'eft écarté de la nature.

» Le gardien, placé debout près de Sara, eft » touché de fon émotion; il cherche à lui dérober » le vifage de Rekwel, avec une follicitude qui » fait honneur à fes fentimens, & l'on aime à voir » que les mains de cet homme n'aient pas défap- » pris tout mouvement de compaffion.

» Parmi les différentes cellules, quelques-unes » font fermées; arrêtons nos regards fur celles » qui font ouvertes.

» Dans celle n°. 54, habitent le fanatifme & la » fuperftition. Dans celle n°. 55, la folie qui bâtit » des châteaux en Efpagne. Si, dans la cellule 50, » qui eft fermée, demeuroit l'amour malheureux, » on verroit réunies les loges les plus recherchées » de Bedlam.

» Un regard jeté fur les autres loges, rend » toute réflexion inutile. Hogarth a donné pour » compagnie au dévot, dont la toilette rappelle » un peu celle de Diogène, trois images de faints, » fans laiffer entendre fi quelques traits de la vie » de ces bienheureux l'ont porté à loger ainfi leurs » effigies.

» Plus loin, nous voyons affis fur un trône de » paille, le fou par ambition, le maniaque politi- » que; tout eft léger, aérien autour de lui, excepté » fon fceptre. Au-devant de ce roi tout nu, font » deux dames de la cour; elles obtiennent au- » dience. L'une fe rapproche de l'autre, & trouve » de cette manière, affez de force, pour voir ce » dont la feule idée l'eût d'abord fait reculer.

» Les enterrés que nous voyons ici, fortent » quelquefois de leurs tombeaux, & font les re- » venans, avec cette différence, que les morts » qui n'ont plus qu'une ame fortent la nuit, & » que les morts fans ame fortent le jour. Hogarth » ne nous montre que fix de ces fpectres diurnes » & libres, & on lui en feroit un reproche, fi fes » autres ouvrages confacrés à la peinture des er- » reurs & des travers de l'humanité, ne nous » offroient pas un fi grand nombre de *bedlamistes* » *in partibus*, errans dans la fociété. Arrêtons » d'ailleurs nos regards fur le trio que nous aper- » cevons ici, & qui ne reffemble pas trop mal » aux trois vertus théologales, la foi, l'efpérance » & l'amour.

» La Foi, avec fa triple croix & fa fimple cou- » ronne, chante la meffe avec une voix de mouton, » que l'on ne paroît guère entendre dans le voifi- » nage. L'Efpérance joue gaiement du violon; » l'Amour, attaché fur le figne qui lui rappelle fon » objet, eft plongé dans la plus profonde mélan- » colie; la bouche entièrement fermée, femble » fe refufer à dire un fentiment qui ne peut être » exprimé. Les mains fi fortement jointes, vien- » nent de graver le nom d'une maîtreffe adorée, » fur l'arbre qui jadis defcendit de la forêt pour » former la rampe de l'efcalier.

» Le virtuofe qui joue fi impitoyablement du » violon, & qui eft coiffé avec une partition de » mufique, porte une quantité de bagues, on ne » fait trop pourquoi, mais affurément d'après un » ufage qui, ainfi que d'autres modes, s'obfervent » ailleurs qu'à Bedlam.

» Le mur entre les n°s. 54 & 55 offre un afpect

» tout-à-fait ſcientifique. C'eſt l'ouvrage & le ta-
» bleau des eſpérances chimériques de deux fous,
» qui demandent à la ſcience des découvertes auſſi
» réelles que celle de la pierre philoſophale. Un
» tailleur bouffi d'orgueil, & également devenu
» fou par quelqu'autre travers, ſe moque de ſes
» confrères : autre ſcène, que l'on voit ailleurs
» qu'à Bedlam. »

Les établiſſemens publics & les inſtitutions particulières, ſur leſquels nous venons de jeter un coup d'œil rapide, ont donné lieu à des notices ou à des ouvrages plus étendus, que l'on doit placer au premier rang parmi les principaux écrits dont la médecine morale a été l'objet, en France & en Angleterre, dans la troiſième période de ſon hiſtoire, & ſur leſquels il nous importe d'arrêter un moment notre attention.

Il ne paroît pas qu'avant l'ouvrage d'Arnold, que nous avons déjà cité, & les recherches beaucoup plus récentes de Chrichton, on ait publié des traités ſur l'enſemble de la médecine morale en général, ou même ſur les maladies mentales en particulier.

Toutefois Cullen, & ſurtout Darwin, & les philoſophes de l'école écoſſaiſe, ont donné une impulſion très-marquée à ce genre de recherches.

Darwin en particulier a traité dans le quatrième volume de ſa *Zoonomie*, ſous les titres de : *Volition augmentée* & de *Volition diminuée dans les organes de la ſenſibilité*, pluſieurs points de doctrine qui ſe rattachent aux queſtions les plus élevées de la pſychologie médicale. On doit lui reprocher, ſans doute, ſes ſuppoſitions trop métaphyſiques, ſes diſtinctions ſubtiles, & ſes nomenclatures le plus ſouvent inutiles. Il importe également de remarquer qu'il n'a point ſéparé avec aſſez de ſoin, les maladies mentales proprement dites, des travers ou des vices de la ſociété, ou de certaines affections purement ſpaſmodiques, telles que le ſatyriaſiſme, l'hydrophobie, les névroſes partielles, d'où réſultent les appétits dépravés, &c.... Du reſte, l'auteur a le mérite particulier d'avoir ſu aſſocier à des hypothèſes le plus ſouvent frivoles, les vues les plus ingénieuſes, & l'expoſition des faits nombreux que lui ont fournis ſon expérience médicale, une grande connoiſſance du monde, & la culture littéraire la plus étendue. Il a remarqué avec beaucoup de ſagacité, que l'incohérence des idées & les actions les moins motivées en apparence & les plus abſurdes, dépendoient quelquefois, chez les maniaques, d'une idée illuſoire & d'une perception morbifique que l'on parvient difficilement à découvrir. Il cite à ce ſujet l'exemple d'un homme des hautes claſſes de la ſociété, qui ſit ſucceſſivement déshabiller tous ſes domeſtiques des deux ſexes en leur préſentant des piſtolets armés, ſans qu'il fût poſſible d'apercevoir d'abord le motif d'une conduite auſſi extraordinaire. On s'aſſura de la perſonne de cet homme, qui avoua alors (qu'affecté d'une maladie pſorique), il vouloit découvrir celui de ſes domeſtiques qui la lui avoit donnée. Darwin obſerve que dans cette violence & ces outrages, il avoit cru devoir faire une part aſſez conſidérable aux effets d'une mauvaiſe éducation, & du ſentiment exagéré des avantages de la naiſſance & d'une grande fortune.

Le même auteur rapporte à ce qu'il appelle la manie variable (*mania mutabilis*), un autre trait qui appartient évidemment au délire chronique. Le ſujet de cette obſervation étoit un jeune fermier du Warwicshire, qui, dans un temps très-froid, reſta caché pendant pluſieurs heures de la nuit avec l'intention de découvrir l'auteur d'un vol de bois, qui avoit été fait dans une des haies de ſon domaine. Tout-à-coup il vit paroître une vieille femme, qui commit de nouveau le délit qu'il venoit de conſtater. Cette vieille, non moins effrayante que la ſorcière de Macbeth, ſe voyant ſurpriſe, & croyant ne pouvoir échapper, ſe mit alors à genoux ſur ſon fagot, en lui diſant, les mains élevées vers le ciel, d'une manière prophétique : « Tremble, malheureux, Dieu permettra que » jamais tu *ne connoiſſes le bonheur d'avoir chaud.* » Le fermier fut vivement frappé de cette invocation. Le lendemain, il crut avoir froid, & ſe couvrit de pluſieurs redingotes ſans pouvoir ſe réchauffer. Au bout de quinze jours, il ſe mit au lit, où il reſta pendant vingt ans, accablé ſous le poids des couvertures, dominé par la perception morbide & illuſoire de la crainte du froid, qu'il conſerva juſqu'à la mort.

Le même auteur a très-bien obſervé que, pendant la veille comme pendant le ſommeil, certaines ſenſations douloureuſes ou pénibles peuvent occaſionner une aliénation d'eſprit momentanée, & une perception ou une ſuite de perceptions illuſoires.

La mort célèbre & tragique de miſs Ray, aſſaſſinée par ſon amant, M. Hackman, dans un accès de jalouſie, paroit à Darwin l'effet du dernier degré, de ce qu'il appelle l'amour ſentimental ou romaneſque, que les ames tendres & les imaginations paſſionnées ne lui pardonnent pas d'avoir claſſé parmi les maladies de l'eſprit.

Il n'a point oublié d'ailleurs de rappeler dans cette partie de ſon ouvrage, les traits les plus touchans ou les plus tragiques qui agitent l'ame de Didon, dans l'admirable compoſition de Virgile ;

Le *Tantum inter denſas, &c....*

& cette exploſion du déſeſpoir :

. . . . Moriemur inultæ
Sed moriamur, ait, ſic ſic juvat ire ſub umbras.

Suivant le même auteur, la fable de Médée dans Ovide, eſt un tableau achevé des ſymptômes les plus effrayans d'un amour furieux & jaloux, porté au point d'aliéner toutes les facultés de l'ame & les pouvoirs de la raiſon.

Ce médecin philoſophe, qui mêle ſouvent les traits de la ſatire ou les vues du moraliſte, aux obſervations médicales, rapporte l'anecdote ſuivante, dans l'intention d'offrir un exemple du mode de traitement que l'on peut oppoſer avec le plus d'avantage, à l'eſpèce de folie qu'il déſigne ſous le titre de *vanité véſanique*, ou de *folie orgueilleuſe*.

Un gentilhomme français, atteint de cette maladie d'eſprit, la faiſoit paroître dans ſa converſation, ſes actions, ſes geſtes, & toutes les habitudes de ſa vie. Son roi voulant le guérir, donna l'ordre à deux de ſes courtiſans, de ne point quitter ce pauvre malade, & de reſter, l'un derrière ſon fauteuil, & l'autre devant lui, à une diſtance reſpectueuſe. Alors, chaque fois que ſa ſeigneurie commençoit à parler, le courtiſan, placé derrière lui, diſoit avec emphaſe ; écoutons : « Monſeigneur va dire les plus belles choſes du monde ; » & l'autre reprenoit, lorſque ſa ſeigneurie avoit fini ſon diſcours : « Les plus belles choſes du monde, Monſeigneur nous a dit. »

Le fanatiſme, dont l'hiſtoire rappelle un ſi grand nombre d'exemples, appartient bien plutôt que l'orgueil ou l'amour romaneſque, au tableau des maladies de l'entendement, & l'on ne peut qu'approuver Darwin de les avoir fait entrer dans ce tableau, ſous le nom de *ſuperſtitions hope*. « On » ſe fait difficilement une idée, dit cet auteur, » de la force & de la conſtance d'une ſembla- » ble aliénation d'eſprit : en voici un ſingulier » exemple. »

Un gentilhomme de la cour de Charles IX, qui avoit eu une grande part au maſſacre de la St.-Barthélemy, ſe confeſſoit avec ferveur quelques inſtans avant de mourir ; le prêtre qui l'aſſiſtoit, lui demanda s'il n'avoit rien à lui dire, relativement à la terrible journée de la St.-Barthélemy : ce jour-là, répondit le moribond en ſe ranimant, le Dieu tout-puiſſant fut mon obligé. (*God almighty. Was obliged to me !*)

La vanité de naiſſance ; *ſuperbia, ſtemmatis pride of family*, n'eſt préſentée qu'avec les traits d'un travers d'eſprit, dans les réflexions de Darwin. De bons obſervateurs ont remarqué que dans quelques parties de l'Allemagne & de la Suiſſe, cette foibleſſe de l'ame ſe transformoit inſenſiblement en un délire chronique, preſqu'auſſi incurable que la folie aſcétique.

L'auteur, à qui des renſeignemens ſur cette variété de folie ont manqué, a montré une raiſon ſupérieure & une grande élévation de penſée, dans ce qu'il a dit de l'ambition, conſidérée comme une maladie mentale.

L'ambition, deſir déſordonné, de renommée ſuivant Xénophon, le mépris de l'opinion des autres, eſt la ſource de l'impudence ; & ſans doute, lorſque l'on s'occupe de ce que l'on dira de nous, on eſt plus diſpoſé à fuir le vice & à chercher la vertu ; notre bonheur s'accroît ainſi, par ce qui flatte notre vanité & augmente le cercle de nos ſympathies. Point de gloire, point de plaiſir pour l'homme, dit Pope, ſans le ſentiment ou l'opinion de ſes ſemblables. Mais lorſque la rêverie de l'ambition a pour objet de conquérir ou d'aſſervir les nations, elle devient la ſource de guerres innombrables, l'occaſion des plus grands malheurs pour l'humanité. Les intérêts les plus chers, les plaiſirs les plus doux ne peuvent plus exiſter ; l'ordre de la nature eſt entièrement changé. Pendant la paix, dit Créſus, dans Hérodote, les enfans ſuivent le convoi funèbre de leurs pères. Dans la guerre, ce ſont les pères qui enterrent leurs enfans. On a dit que Céſar s'étoit vanté d'avoir fait périr trois millions de ſes ennemis, & un million de ſes partiſans. Darwin ne craint pas d'attribuer aux ſcènes tragiques & à l'ivreſſe de gloire militaire qui rempliſſent l'Iliade, les calamités les plus affreuſes de la guerre. On connoit la préférence d'Alexandre, pour ce terrible & admirable chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Darwin penſe qu'il faut chercher dans les écrits des moraliſtes, les principes du traitement d'une ſemblable folie. Wolaſton a dit, ajoute-t-il, Céſar vainquit Pompée, c'eſt-à-dire, un homme dans le nom duquel ſe trouvent les lettres, *C, e, ſ, a, r*, vainquit il y a pluſieurs ſiècles un autre homme, dont le nom étoit compoſé des lettres, *P, o, m, p, é, e ;* voilà tout ce qui reſte de ces hommes fameux.

I, demens, & ſævas curre per Alpes
Ut pueris placeas, & declamatio fias !

JUVÉNAL.

Une lecture attentive de la zoonomie y feroit découvrir néceſſairement pluſieurs autres paſſages, relativement à la médecine mentale, ſurtout dans ce qui concerne la phyſiologie du cerveau, la théorie de l'habitude & de l'enchaînement des actions humaines, les phyſionomies particulières du ſommeil, des rêves, du délire en général, de la catalepſie avec irritation mentale, &c....

L'ouvrage de Chrichton, publié à la fin du dix-huitième ſiècle, & dans lequel les idées de Darwin ſont le plus ſouvent diſcutées & combattues, a pour titre : *Recherches ſur la nature & l'origine du déſordre mental* (*mental derangement*), comprenant le traité concis de la phyſiologie & de la pathologie de l'eſprit humain, avec une hiſtoire des paſſions & de leurs effets (1).

L'auteur qui, au moment de cette publication, n'avoit pas encore été à portée de trouver dans une expérience médicale très-étendue, ni dans des relations particulières avec les perſonnes atteintes de maladies mentales, la condition néceſſaire pour étudier ces maladies & les détails de la médecine morale pratique, y a ſuppléé juſqu'à un certain point par des inductions phyſiologiques très-ingénieuſes, par l'analyſe du développement

(1) Londres, 1798, 2 vol. in-8°.

des passions, & les faits nombreux qu'il a puisés, non-seulement dans les recueils d'observations les plus estimés de médecine, mais encore & plus particulièrement dans une collection que nous avons déjà citée, & qui a été publiée en Allemagne à la fin du dernier siècle, sous le titre de *Magasin psychologique*.

Ces recherches, qui peut-être mériteroient d'être traduites en français, présentent dans le premier volume, une suite de chapitres sur l'irritabilité & ses lois, la sensation & les sens externes, sur l'amour de soi-même, le sentiment du plaisir & de la peine physique, la marche & les phénomènes du délire; article dont M. Pinel a fait insérer la traduction française dans un ouvrage périodique. On trouve encore dans le même volume, une suite de discussions, mêlées à un petit nombre de faits tirés des biographes, ainsi que des collections médicales, sur l'esprit en général, les phénomènes de l'attention, de la perception mentale, de la mémoire, de l'association des idées & du jugement.

Le deuxième volume renferme sous le titre de chapitres, plusieurs dissertations qui n'ont entr'elles aucune liaison éminemment dogmatique, & dont les plus remarquables ont pour objet, l'analyse des actions humaines & de l'origine des passions; les modifications & les effets de la joie, de la douleur & de la mélancolie, de la crainte, de la colère, de l'amour, & des sentimens qui peuvent s'y rapporter.

M. le professeur Pinel, qui a rendu un juste hommage à cette partie de l'ouvrage de M. Chrichton, l'a cru assez importante pour en parler avec quelque détail dans la première édition de son *Traité sur l'aliénation mentale* (1).

« Une analyse, dit-il, dans la deuxième édition du même ouvrage, une analyse qui se rapporte directement à nos connoissances sur l'égarement de la raison, est celle des passions, de leurs degrés divers, de leur explosion violente, de leurs combinaisons variées, en les considérant par abstraction de toute moralité, & seulement comme des phénomènes simples de la vie humaine. Chrichton s'est attaché à développer les caractères & les effets primitifs de ces causes morales de l'aliénation, & il en donne pour exemple, le chagrin, la terreur, la colère, & surtout l'amour porté jusqu'au délire par les contrariétés qu'on peut lui faire éprouver. Il en fait de même pour le sentiment de la joie, susceptible de grandes variétés. Le plaisir qui en est un des premiers degrés, peut naître directement de la possession d'un objet desiré ou bien d'un simple souvenir qui le rend comme présent; car nous rappelons avec intérêt les scènes de nos premières années, les folies de jeunesse, les émotions anciennement éprouvées de la bienveillance, de l'amitié, de l'amour, de l'admiration, de l'estime. On peut rapporter au même principe les jouissances que nous donnent les productions des beaux-arts, la lecture des ouvrages de goût, les découvertes faites dans les sciences, parce qu'il en résulte un sentiment mixte, soit d'admiration pour la supériorité de l'auteur, soit de satisfaction antérieure relative à un des besoins que notre éducation ou notre manière de vivre a créés.

» Doit-on mettre au nombre des sentimens de la joie, ces rapides élans d'une humeur joviale, ces tressaillemens qui portent à rire, à chanter, à danser, & que provoquent des jeux de mots, des réparties vives & inattendues, des imitations grotesques, des traits satyriques, connus par une sorte de réaction du cerveau sur le diaphragme & les organes de la respiration? Quelle différence immense entre ces saillies folâtres d'une gaîté convulsive, & les affections calmes & profondes que font naître l'exercice des vertus domestiques, la culture des talens, leur application à quelque grand objet d'utilité publique, le spectacle imposant & majestueux des beautés de la nature! »

Arnold, favorisé par sa situation de médecin attaché à une institution particulière pour le traitement des aliénés, ne paroît pas en avoir tiré de grands avantages. Toutefois on doit lui savoir gré d'avoir été un des premiers à s'élever avec force contre la barbarie & l'inhumanité vraiment condamnable avec lesquelles on a traité & l'on traite encore les aliénés dans le plus grand nombre des établissemens (1).

Le docteur Perfect, également chargé comme médecin, de la direction d'une institution consacrée aux maladies mentales, s'est plus particulièrement attaché dans l'ouvrage qu'il a publié d'après son expérience, à donner avec choix le recueil d'un certain nombre de faits curieux concernant l'aliénation. Son ouvrage a pour titre: *Annales de l'Insanité*, comprenant plusieurs exemples choisis de différentes espèces d'aliénation, de folie ou de manie; deuxième édition, Londres 1801 (2).

On estime cet auteur, pour avoir caractérisé par de bonnes observations, l'hypocondrie pléthorique, la manie que l'orgueil rend incurable, celle qui se complique de préludes apoplectiques, ou qui survient à la suite des couches & dans le temps critique. Perfect a donné aussi une attention toute particulière à plusieurs cas de mélancolie, alliée quelquefois avec un penchant irrésistible au suicide, ainsi qu'aux variétés de la manie, qui dé-

(1) *Voyez* cet ouvrage publié en 1802, Introduction, page 21 & suivantes.

(1) The Arnold's, *Observations on the nature &c..... of insanity*, 1783.

(2) *Annals of insanity, comprising a variety of select cases in the different species of insanity, lunacy, or madness, &c...,* The second edition, London, 1801.

pendent du fanatiſme, de la répercuſſion d'un exanthême, de l'ivreſſe habituelle, d'une diſpoſition héréditaire. Son ouvrage contient cent huit obſervations.

On a ſouvent cité ces remarques ſur le méthodiſme conſidéré comme cauſe de maladie mentale. C'eſt en rapportant un paſſage du docteur Perfect, que M. Pinel obſerve que la langue anglaiſe eſt extrêmement féconde en expreſſions énergiques pour rendre les perplexités extrêmes, l'abattement & le déſeſpoir de la mélancolie, non-ſeulement dans les compoſitions poétiques & romaneſques, mais auſſi dans le langage le plus grave & le plus ſérieux de la médecine ou de la philoſophie.

Maſon Cox, qui s'eſt trouvé dans des circonſtances à peu près ſemblables à celles qui ont fourni à Perfect les matériaux de ſes annales, en a tiré le même parti, en publiant ſes obſervations ſur l'aliénation (1).

L'auteur préſente d'abord des réflexions très-philoſophiques ſur le grand nombre des maladies mentales, ſur la cauſe de cette fréquence, qu'il attribue principalement à des circonſtances morales, ſur le traitement de ces maladies, & le peu d'avancement de nos connoiſſances; ſur leur rapport avec les léſions organiques du cerveau, malgré pluſieurs recherches anatomiques qui n'ont donné ſur ce point de doctrine médicale que des notions inſuffiſantes ou incertaines. Il décrit enſuite les préludes que l'on remarque dans le développement graduel de l'aliénation, & s'attache à laiſſer voir qu'il eſt facile de prendre ces ſymptômes de maladie pour de ſimples aliénations morales, pour des preuves d'inconduite ou des changemens plus ou moins bizarres dans le caractère. Il inſiſte du reſte dans cette deſcription, ſur pluſieurs dérangemens phyſiques qui accompagnent ce trouble intellectuel, & principalement ſur l'exaltation générale des propriétés vitales, qui rend les aliénés moins acceſſibles aux maladies contagieuſes, ſuivant le docteur Mead, qui le premier a fait cette obſervation.

En traitant des cauſes de l'aliénation en général, & de quelques cauſes plus actives en particulier, telles que la diſpoſition héréditaire à cette maladie, l'exercice immodéré de l'entendement dans les travaux littéraires, ou le ſentiment prolongé des grandes paſſions, M. Cox mêle habilement les obſervations d'un médecin exercé, aux vues délicates & profondes d'un habile moraliſte. On trouve ſouvent, dit-il, dans le monde, des hommes qui, ſoit par l'effet d'une diſpoſition originelle, ſoit par un défaut d'éducation, ſe diſtinguent par des travers, des bizarreries dans leurs idées ou dans leurs actions, dont les impreſſions ne répondent jamais à leur cauſe, qui ſe rendent fatigans & ridicules par leur vanité, l'incohérence de leurs penſées, le déſordre de leur imagination, qu'ils prennent pour des élans de génie, leur préférence pour les opinions les plus abſurdes, &c.... « Je connois, dit-il, beaucoup de caractères ſemblables, qui ſont devenus trop communs parmi nous; je les tiens toujours pour ſuſpects; il n'eſt qu'un pas de cette façon d'être à la démence. »

M. Cox, qui a eu l'occaſion d'obſerver un grand nombre d'aliénés, penſe que la religion & l'amour ſont les deux affections de l'ame, dont l'exagération occaſionne le plus fréquemment la démence. Il inſiſte d'une manière particulière ſur le danger des tableaux terribles que certains prédicateurs font en Angleterre, des ſuites du péché & des horreurs de l'enfer; tableaux dont l'effet ſur les ames timorées, loin d'être la preuve de la conviction & de la grâce, doit être plutôt regardé comme le premier ſymptôme d'un état d'aliénation. Tout ce qu'il ajoute ſur le prognoſtic & le diagnoſtic de l'aliénation, préſente pluſieurs choſes déjà très-connues, & pluſieurs autres qui mériteroient d'être diſcutées, & dans l'expoſition deſquelles l'auteur ne diſtinguant point avec ſoin la manie avec délire de la manie ſans délire, la manie en général de la mélancolie, la mélancolie & la manie de la ſimple démence, commet pluſieurs erreurs qui ſont victorieuſement réfutées dans l'excellent ouvrage de M. Pinel. En s'occupant du traitement des aliénés, M. Cox, comme tous les médecins philoſophes du dix-huitième ſiècle, qui ont écrit ſur la démence, ne craint pas d'avancer que la guériſon de la folie dépend bien plus pour l'ordinaire de la conduite morale, que des principes pharmaceutiques. Il rapporte principalement les principes de ce traitement à l'emploi bien ménagé de la crainte, de la confiance, ainſi qu'à un nouveau ſyſtème d'éducation & de gouvernement de l'eſprit, qui exige de la part du médecin & de l'intendant d'une maiſon de fous autant d'adreſſe que de ſagacité. M. Cox inſiſte ſur le conſeil de traiter les aliénés en général avec douceur, & de ne jamais les tromper que dans un petit nombre de cas où une fiction heureuſe, un menſonge adroit peut ſervir à rompre une aſſociation vicieuſe d'idées, ou à détruire une fauſſe perception. On a vu, par exemple, dit-il, des hypocondriaques qui refuſoient toute nourriture, dans la perſuaſion qu'ils avoient un os ou une pierre arrêtée dans le goſier, ſe trouver guéris tout-à-coup par une inciſion ſuperficielle du cou, par laquelle on feignit de retirer l'obſtacle dont le malade étoit préoccupé.

M. Cox fait auſſi entrer dans le traitement moral, différens moyens d'excitement. Il rapporte un exemple remarquable de l'heureux effet de la muſique ſur un militaire mélancolique, qui n'avoit point quitté ſon lit depuis pluſieurs ſemaines, & qui fut guéri par un fifre qui vint jouer près de lui pluſieurs airs en les variant ſucceſſivement, ſuivant les impreſſions qu'il paroiſſoit produire. L'auteur qui rapporte ce fait, donne le conſeil d'engager le plus ſouvent les malades d'eſprit,

(1) *Praticals obſervations on inſanity.* London, 1804, in-8°.

qui auroient le goût & l'habitude de la musique, à s'y livrer. Il a vu d'ailleurs ces goûts, ces habitudes être tantôt affoiblis ou suspendus, & tantôt fortifiés & comme exaltés par l'aliénation ; doit-on alors être étonné, ajoute-il, que des malheureux aliénés aient été calmés avec tant de succès par les accords variés & doux d'une harpe éolienne, instrument fort simple, très-connu en Ecosse, & auquel Smollet a peut-être attribué trop de pouvoir dans son roman de William Pickle? M. Cox n'a pas apprécié avec moins de justesse les effets que l'on peut produire sur les aliénés en agissant sur les autres organes des sensations. Ce qu'il dit du pirouettement ou du mouvement rotatoire, d'après le docteur Darwin, peut avoir produit quelques effets salutaires sur certains aliénés, mais ne doit être conseillé d'une manière générale, comme le fait M. Cox, que d'après un nombre suffisant d'expériences faites sur les animaux, & dirigées dans le dessein de constater, indépendamment de toute altération morbide, le mode d'action de ce moyen sur l'organisation.

L'ouvrage de M. Cox est terminé par une discussion fort étendue & du plus grand intérêt sur l'interdiction & les certificats de démence ; question de la plus haute importance, que l'auteur éclaire de toutes les données de la philosophie médicale & de la médecine légale.

La relation de Haslam, concierge de Bethléem, dont la conduite n'a pas été approuvée par la commission dont nous avons parlé, a pour titre : *Observations sur l'aliénation*, &c... Londres, 1794 (1).

Avant cet ouvrage, il ne paroît pas que l'on ait publié en Angleterre un récit détaillé de la pratique de Bethléem, & l'on voudroit que l'auteur se fût lui-même plus occupé de ces détails. Du reste, on doit plus particulièrement lui savoir gré de ceux qu'il a donnés sur l'extinction graduelle des facultés mentales, qui conduit à la démence absolue ou à l'imbécillité. Suivant ses remarques, la perte de la mémoire paroît être l'un des premiers symptômes de cette décadence. Les impressions les plus récentes sont d'abord effacées, tandis que celles des impressions plus anciennes, ou même celles de l'enfance, se conservent dans le souvenir. J'ai souvent prêté l'oreille, dit l'auteur, aux conversations que certains aliénés avoient entr'eux, & j'ai remarqué que leurs entretiens rouloient presque toujours sur ce genre de souvenir. Ces malades, ajoute-t-il, sans en excepter ceux qui, avant leur démence, étoient des gens éclairés ou même des gens de lettres, ont oublié l'orthographe, lorsqu'ils ont été long-temps séparés de la société.

Dans le commencement de leur convalescence, ils ont bien quelques souvenirs de l'état qui a précédé, mais comme d'un songe pendant lequel leurs idées se sont si précipitamment & si confusément succédé, qu'il leur a été impossible de donner toute leur attention à aucune d'elles en particulier. Ils se récrient souvent sur l'étonnante rapidité de cette situation, si on les interroge sur sa durée. Du reste, s'ils oublient facilement les extravagances qu'ils ont dites ou faites, il n'en est pas ainsi des bons ou des mauvais traitemens qu'ils ont éprouvés, & dont ils conservent long-temps le souvenir.

M. Haslam croit avoir remarqué que dans plusieurs circonstances, la position horizontale rend les symptômes de l'aliénation plus violens, & rapporte que dans leurs momens lucides, plusieurs fous lui ont assuré qu'ils éprouvoient un soulagement sensible par les agitations & les mouvemens étranges & bizarres auxquels ils se livroient pendant leurs accès. Comment cela peut-il s'expliquer, dit l'auteur? je l'ignore; mais il est à remarquer que des personnes très-sensées font également des gestes extraordinaires, ou affectent des habitudes forcées, lorsque quelqu'objet particulier excite fortement leur attention. Le médecin qui a rendu compte des observations de M. Haslam, dans la *Bibliothèque britannique*, cite deux exemples fort curieux de ces espèces de gesticulations; l'un de ces exemples, est celui d'un homme auquel il étoit impossible de jouer aux échecs, sans se balancer en avant & en arrière pendant toute la partie.

J'ai observé sur moi-même, lorsque je me livrois à l'enseignement, que ma mémoire n'étoit jamais plus fidèle, mes idées plus abondantes & mon improvisation plus facile, que lorsqu'il m'étoit possible d'exécuter continuellement & d'une manière automatique, une espèce de balancement avec la jambe droite. Par un effet de l'opinion qui l'a porté à ne pas distinguer les visionnaires, des maniaques & des mélancoliques, M. Haslam attribue à une rechute de la maladie, le passage de la manie à la mélancolie, dans un cas d'aliénation qu'il fait connoître par une observation particulière du plus grand intérêt. Le sujet de cette observation étoit un jeune homme devenu fou, en s'abandonnant à tous les excès de l'ivrognerie. Au moment de son admission, on fut obligé de le renfermer & de le garder à vue, ce qui dura pendant plusieurs mois. Tout-à-coup il parut avoir recouvré sa raison. Cependant, dit M. Haslam, je crus découvrir dans son regard & dans ses manières, quelque chose qui me parut suspect. Un jour je vis ce jeune homme boiter, ôter ses souliers pour se frotter les pieds. Il me dit qu'il y avoit des ampoules, sans vouloir me les laisser voir. Quelques jours après, il me déclara qu'il étoit parfaitement guéri ; cependant je le vis se frotter encore de nouveau les pieds, que je trouvai parfaitement sains. Le malade me déclara alors avec embarras qu'il desiroit trouver un ami pour lui confier un secret

(1) *Observations on insanity, with practical remarks, on the disease, and an account of the morbid appearances on dissection, by John Haslam.* Lond. 1794.

de la plus haute importance. L'ayant pressé de s'en rapporter à moi, il me confia que le plancher sur lequel nous marchions étoit échauffé par des feux souterrains, sous la direction d'agens invisibles & méchans, qui vouloient le faire périr. Une certaine saillie, un éclat extraordinaire des yeux, & un caractère de physionomie qu'il est impossible de décrire, annoncent, selon M. Haslam, que l'aliénation subsiste encore, quelles que soient d'ailleurs les apparences de guérison. Un autre symptôme sur lequel il insiste, & qui ne paroît pas avoir été observé avant lui, consiste dans un relâchement des tégumens du crâne, qui fait qu'ils se rident facilement, ce qui est plus remarquable à la partie postérieure de la tête; l'auteur remarque que ce symptôme, que l'on n'observe guère au commencement de la maladie, se manifeste surtout après un violent accès de fureur, & qu'alors il est accompagné d'un resserrement très-fort de la pupille. Sur deux cent soixante-cinq aliénés, M. Haslam en a trouvé deux cent cinq qui avoient un teint brun & des cheveux noirs, & soixante qui étoient blonds. Il pense, comme M. Pinel, que les fous sont loin de posséder la faculté de résister au froid comme on l'a prétendu; il rapporte que dans les hivers rigoureux, ils sont sujets à avoir les pieds gangrenés : ce qui l'a engagé à donner l'ordre d'envelopper constamment ces parties avec de la flanelle. Ce que le même auteur ajoute sur les causes & le prognostic de la démence, présente le plus grand intérêt, & prouve qu'il n'a rien négligé pour éclairer ces deux importantes questions, par tout ce que l'expérience de Bedlam a pu lui offrir de plus curieux & de plus instructif. Depuis 1748 jusqu'en 1794, on a admis dans cet hospice, 4,832 femmes & 4,042 hommes seulement. 1,402 femmes ont été renvoyées & guéries. 1,155 hommes seulement se sont trouvés dans le même cas : résultat qui prouve que si les femmes sont plus sujettes à l'aliénation que les hommes, elles guérissent aussi plus facilement. Le genre de folie qui survient à la suite des couches, paroît être d'ailleurs celui dont la guérison est la plus fréquente. Sur quatre-vingts folles par cette cause qui ont été conduites à Bedlam, depuis 1784 jusqu'à 1794, cinquante ont été renvoyées guéries. M. Haslam joint à ces résultats une table par laquelle on voit que plus les malades sont avancés en âge, & moins ils ont d'espoir de guérison; que ce sont des malades de trente à quarante ans, qui ont été admis en plus grand nombre à l'hôpital de Bedlam.

Dans les dix dernières années, dont M. Haslam a recueilli l'expérience, sur cinquante-six malades dont la guérison n'avoit pu être effectuée dans le cours d'un an, & qui, par exception, sont demeurés à l'hôpital, depuis le 19 avril jusqu'au 29 septembre, un seul qui a été renvoyé guéri, a eu trois rechutes, dont la dernière duroit à l'époque où l'auteur publioit ses observations.

M. Haslam a également trouvé dans le fonds si riche d'expériences qu'il a eu à sa disposition, la preuve irrécusable que les peines corporelles, les moyens de terreur ne conviennent point dans le traitement des aliénés, & doivent être remplacés par tout ce qui peut les calmer, les porter à la confiance ou au respect, & rompre avec adresse l'association des idées fausses & des perceptions morbides qui les préoccupent.

Willis, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, n'a publié aucun ouvrage qui nous soit connu; mais on lit avec intérêt, avec instruction, plusieurs articles concernant sa méthode dans différentes collections périodiques, & principalement celui qui a pour titre : *Détails sur l'établissement du docteur Willis, pour la guérison des aliénés*, dans le premier volume de la *Bibliothèque britannique*, partie littéraire.

Un médecin philosophe, M. Delarive, a publié dans le même journal (*Sciences & Arts*, t. VIII) une excellente notice sur la maison des quakers pour le traitement de la démence.

Le même établissement a été l'objet d'une relation beaucoup plus étendue par M. Tuke, sous le titre : *Description de la retraite* (the reteat establissment) *près d'Yorck, pour la guérison des aliénés* (1).

Nous ignorons si les différens points de vue de l'aliénation, qui tiennent à la médecine légale, ont donné lieu aussi souvent en Angleterre qu'en France & en Allemagne, à des mémoires & à des dissertations fort étendues; nous ne citerons en conséquence à ce sujet, que le recueil des rapports juridiques concernant la santé du Roi, publié à Londres en 1789 (2).

---

(1) De 227 pag. in-4°. — *Voyez* pour l'extrait détaillé de cet ouvrage, *Bibliothèque britannique*, *Sciences & Arts*, tom. LIX.

(2) *Report from the committee appointed to examine the physicians who have attended his majesty during his illness, touching the present state of his majesty's health.* Lond. 1789.

« C'est un monument curieux & digne de figurer dans » l'histoire de la médecine, dit M. Pinel, que ce rap» port où respirent à la fois une réserve artificieuse, un » dessein prémédité de se contrarier, & des préventions » les plus adroitement suggérées.

» M. Pepys, le premier qu'on questionne, déclare d'a» bord que l'état de Sa Majesté ne lui permet ni de pa» roître au Parlement, ni de se livrer aux affaires; qu'on » ne pouvoit former aucune conjecture probable sur la » durée de sa maladie; qu'on apercevoit seulement plus » de calme dans son esprit qu'à une époque antérieure; » qu'on pouvoit maintenant parler avec plus d'assurance » sur son prochain rétablissement.

» Willis prend un ton plus décidé, & il assure que si » tout autre de ses malades étoit dans la même position, il » n'hésiteroit pas à annoncer sa prochaine guérison; il ajoute » néanmoins qu'il ne peut en fixer l'époque. Sa Majesté, » suivant lui, ne pouvoit, quinze jours avant, lire » une seule ligne d'un livre quelconque, au lieu qu'elle » étoit maintenant en état d'en lire plusieurs pages & de » faire de très-bonnes remarques sur les objets de sa lecture. Il » déclare que s'il a refusé une ou deux fois de signer le bulletin

D'autres ſujets, d'autres queſtions qui, ſans appartenir directement à l'hiſtoire de la médecine mentale, ſe rattachent à divers points de la médecine morale & de la philoſophie du médecin, ont été ſouvent en Angleterre, comme en France & en Allemagne, le ſujet de différens traités & de pluſieurs diſſertations plus ou moins recommandables; & pour appuyer cette aſſertion, il ſuffira de rappeler le diſcours de Gregory ſur les devoirs du médecin, celui de Falconet ſur les paſſions (1), & l'*Anatomie de l'expreſſion* par Thomas, bel ouvrage fort remarquable, & dans lequel l'auteur a ſu mêler aux connoiſſances de l'anatomiſte, les vues les plus ingénieuſes, ſur la marche, le développement & les effets primitifs & conſécutifs des paſſions, que l'on a preſque toujours confondus dans les obſervations phyſiognomoniques.

Avant le *Traité de la mélancolie*, par Lorry, on n'avoit rien publié de remarquable en France relativement à la médecine morale en général, & à la doctrine des maladies mentales en particulier.

Cet ouvrage lui-même, quoiqu'il renferme pluſieurs faits curieux, ne ſe trouve point aſſez indépendant d'un reſte de philoſophie ſcolaſtique, qui régnoit encore à cette époque dans la Faculté de Paris. Parmi ces faits, un des plus remarquables nous eſt offert dans l'exemple d'un délire compliqué de catalepſie. Le ſujet de cette obſervation intéreſſante étoit une femme hyſtérique, qui, dans ſes accès, ſembloit ne voir & n'entendre que la perſonne à qui elle s'adreſſoit. Elle perdit ſa mère par une mort ſubite, & dans la ſuite elle lui adreſſa la parole comme ſi elle eût été préſente; elle l'interrogeoit, la prioit de ſoigner ſa ſanté, l'entretenoit de ſes affections domeſtiques & de tous ſes ſentimens. Cette femme devint phthiſique dans la ſuite, & dès-lors ſon délire ceſſa (2).

On a reproché juſtement à Lorry de n'avoir pas diſtingué avec aſſez de ſoin, la mélancolie de l'hypocondrie, & d'avoir accordé trop d'importance dans ces maladies à l'atrabile, ou bile noire des Anciens, ſur laquelle il a d'ailleurs donné des renſeignemens très-inſtructifs, & puiſés dans une ſaine & vaſte érudition. L'ellébore & l'elléboriſme lui ont également fourni l'occaſion d'appliquer utilement ſes connoiſſances littéraires, qui étoient fort étendues, à différens points de littérature & de pratique médicale. Ainſi dans pluſieurs rôles de valet de Plaute, il a trouvé la preuve d'une connoiſſance détaillée des effets de ce médicament, mais en particulier du trouble général & du reſſerrement douloureux de la gorge qu'il fait toujours éprouver. Il a rapporté auſſi divers exemples de l'action ſalutaire de l'ellébore pour des maniaques que l'on avoit pris pour des poſſédés, & qui, dans cette qualité, avoient été ſoumis à toutes les pratiques de l'exorciſme.

« Il eſt un autre état moins grave, dit Vicq-d'Azyr, & dont M. Lorry a parlé en obſervateur. C'eſt celui que l'on appelle du nom de *vapeurs* ou de *maux de nerfs*, dans lequel le délire, s'il eſt permis d'employer ici cette expreſſion avec Boerhaave, ſe borne à un petit nombre d'idées qu'il exalte ou affoiblit. L'âge,

» du jour, c'eſt qu'il y remarquoit quelque réticence concertée, en donnant à entendre l'influence d'un grand perſonnage.

» Le docteur Waren ſe préſente enſuite, & déclare nettement qu'il ne voit aucun ſigne de convaleſcence, ni aucune réminiſcence dans les ſymptômes; qu'on n'avoit remarqué depuis quelques jours qu'un intervalle lucide de quelques heures, mais que cet eſpoir avoit été loin de ſe ſoutenir; qu'en un mot, rien ne tendoit à réaliſer les aſſurances qu'on avoit données au prince de Galles. Le docteur Waren fait d'ailleurs des réclamations contre les lettres & les rapports du docteur Willis, comme peu conformes à la vérité. Il s'agit enſuite de diverſes chicanes ſur les formes & les expreſſions de ces bulletins; l'un d'eux étoit conçu en ces termes : *Sa Majeſté a paſſé le jour précédent avec tranquillité; elle a eu une bonne nuit, & elle eſt calme ce matin* (*). Le docteur Willis s'eſt élevé contre ce rapport, comme inſuffiſant, en n'indiquant nullement une diminution des ſymptômes & l'eſpoir d'une guériſon prochaine. — Autre grave ſujet de diſcuſſion; un certain bulletin finiſſoit par cette phraſe : *Is this morning as he was yeſterday*; un des médecins réclame, & veut qu'on ſubſtitue *continues to mend*, comme plus expreſſif. Un troiſième opine pour une autre variante : *Is the morning in a comfortable way*; cependant on proteſte, de part & d'autre, de ne recevoir aucune ſorte d'influence.

» Le docteur Baker eſt interpellé à ſon tour, & il déclare n'apercevoir aucun ſigne de convaleſcence; il eſt d'avis qu'à une époque pareille de l'âge, on ne guérit point de cette maladie; Sa Majeſté lui paroît toujours dans le même état, & il ſe récrie qu'on indique comme une bonne nuit celle où le ſommeil a été de trois ou quatre heures.

» Le docteur Reynolds ſemble vouloir ménager tous les partis; il dit que Sa Majeſté eſt plus calme & plus docile, qu'elle eſt dans un meilleur état de ſanté générale, qu'il la trouve dans des circonſtances favorables & propres à la conduire à un *amendement*, mais qu'il ne voyoit encore aucun changement dans la maladie principale.

» Il étoit naturel que, dans cette vacillation d'opinions, le gouvernement ſe décidât pour celle qui lui étoit la plus favorable, & que le ſuccès du docteur Willis parvint à juſtifier. Science vaine & conjecturale, ſe ſeroit écrié Montaigne, que celle qui fait naître des avis ſi oppoſés. Foibleſſe, dirai-je, condeſcendance verſatile de tout homme en place, qui, entraîné dans le tourbillon de l'intrigue, perd ce ton de franchiſe & cette vigueur de caractère qui s'allient ſi bien avec les talens & les lumières. »

Pinel, *Op. citatum*, première édition, page 287 & ſuivantes. 2e éd. p. 387-391.

(*) *His Majeſty paſſed yeſtertay quietly, has had a very good night, and is calm this morning.*

(1) *Diſſertations on the influence of the paſſions upon diſorders of the body.* London, 1788.

(2) Lorry, *de Melancholiâ & Morbis melancholicis*, 2 vol. in-8°. 1765, tom. I, pag. 78.

» le sexe, les circonstances, l'habitude, donnent » à quelques organes une énergie, dont les autres » sont privés. La sensibilité s'accroît, & chaque » point des réseaux où les nerfs s'épanouissent, » devient un foyer de vibrations irrégulières ra- » pides & précipitées; de-là cette mobilité dans » les perceptions & dans les jugemens, cette in- » quiétude que fuient le repos & le bonheur, cet » ennui du présent, cette exagération du passé, » cette crainte de maux à venir, cette indiffé- » rence pour ce qui est simple, sérieux & réfléchi; » ce penchant pour le fanatisme en divers genres, » pour tout ce qui produit des ébranlemens in- » attendus; cette disposition à imiter les mou- » vemens, auxquels l'ame étonnée reste long-temps » attentive; de-là, en un mot, tous ces prodiges » de l'imagination, source de tant de biens & de » maux, instrument de tant de révolutions, arme » si chère à l'imposture, si souvent victorieuse » dans les entreprises de l'erreur contre la vérité, si puissante sur la multitude, & si funeste aux » progrès de la raison (1).

» Les maladies des nerfs doivent être consi- » dérées, surtout dans leur principe, comme » dépendantes de l'ame, qui réagit sur eux & » leur commande; c'est elle surtout qu'il faut » traiter, suivant M. Lorry, pour en obtenir la » cure. Ce sont des habitudes à changer, des » idées dont il faut éloigner le tableau, des goûts » qu'il faut combattre par d'autres penchans; » c'est un ordre de mouvement que l'on doit in- » terrompre, & toujours sans paroître s'en oc- » cuper. Mais combien ne faut-il pas d'adresse » pour mouvoir de pareils ressorts! Les per- » sonnes atteintes de cette sorte d'affection desi- » rent qu'on les croie très-souffrantes; elles de- » mandent qu'on les traite, & ne consentent pres- » que jamais à être guéries; elles mettent tout » leur esprit à se tourmenter; & c'est un com- » bat de ruse & de finesse entre le médecin & les » malades, qui semblent réunir toutes leurs fa- » cultés pour conspirer à leur perte. »

Plusieurs collections académiques françaises, plusieurs ouvrages périodiques, plusieurs recueils de thèses, que nous avons déjà cités, renferment un grand nombre de rapports & d'observations dont les auteurs ont sans doute bien mérité de la médecine morale; c'est à cette classe qu'appartiennent en particulier deux excellens rapports de Doublet, l'un sur la manière de gouverner les insensés (Paris, 1785), l'autre sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons, & sur les moyens de l'opérer (Paris, 1791).

On doit rapporter aussi au même genre d'écrits, plusieurs articles renfermés dans les deux premiers volumes de ce Dictionnaire (principalement les articles AFFECTIONS DE L'AME, AIMANT ou MAGNÉTISME ANIMAL), le rapport de la Société royale sur le mesmérisme & celui de l'Académie des Sciences, dont la rédaction fut confiée à l'illustre & malheureux auteur de l'*Histoire de l'Astronomie*.

Avant cet ouvrage on n'avoit point encore indiqué l'étude de l'influence du moral sur le physique comme une véritable science, ni fait une analyse aussi ingénieuse, aussi délicate des mouvemens & des effets de l'imagination, de l'imitation, de l'attention soutenue par une grande espérance, sur l'état des organes dans l'état de santé & de maladie. Un semblable travail, mais plus encore la philosophie de Condillac, philosophie que l'on a appelée *la philosophie française*, ouvrirent aux médecins français la carrière de la médecine morale, & en rendant un hommage aussi solennel, nous ne devons pas omettre de rappeler que son influence sur la marche, sur la formation des sciences, a été reconnue d'une manière bien plus imposante, bien plus solennelle dans le discours préliminaire de la *Chimie de Lavoisier*.

Dirigé par une pareille impulsion, & par un appel de la Société royale, M. Pinel porta toute son attention sur les maladies mentales, pour l'étude desquelles les fonctions de médecin, qu'il occupa successivement dans les deux plus grands hospices d'aliénés, lui donnèrent les plus grands avantages.

Le premier résultat de ces excellentes observations parut dans le premier volume des *Mémoires de la Société médicale d'Émulation*, avec le titre de *Mémoire sur la Manie périodique & intermittente*.

La marche la plus générale de cette maladie mentale dans son invasion, ses redoublemens, ses accès, l'indépendance du délire maniaque dans sa nature ou dans sa force, des causes qui l'ont occasionnée, le genre des affections qui appartiennent à ces mêmes causes, enfin l'excitement du cerveau, qui fait l'essence de la manie, excitement qui change momentanément le cours des idées & des sentimens, qui donne de nouveaux penchans, de nouvelles aptitudes, qui se montre quelquefois avec toutes les apparences d'un accès d'esprit ou d'une augmentation extraordinaire d'imagination, sont décrits avec beaucoup de soin par M. Pinel dans un tableau dont l'intérêt est sensiblement augmenté par un grand nombre de faits particuliers & d'exemples.

La première édition du *Traité médico-philoso-*

(1) « Il ne faut pas croire que les femmes seules soient su- » jettes à ces sortes de maux. On rencontre aussi des hom- » mes dont les fibres, sous une écorce en apparence plus » robuste, se livrent à des mouvemens non moins désor- » donnés. M. Lorry montre comment les humeurs parti- » cipent enfin à ces diverses altérations des solides, com- » ment le scorbut, qui en est si souvent la suite, des dou- » leurs très-vives, désignent quelquefois la trace, & sui- » vent la route des nerfs, dont les ganglions & le tissu s'en- » gorgent, après avoir été long-temps le siége de ces » souffrances. »

phique sur l'aliénation mentale, dont ce Mémoire faisoit aisément pressentir l'importance, fut donné en l'an 9 (1801), & la seconde huit ans après (1809), avec un grand nombre de changemens & d'additions.

Une partie qui manquoit entièrement dans la première édition, la pathologie générale de l'aliénation, fut traitée avec détail dans cette seconde, & d'après l'état présent des connoissances philosophiques & médicales.

Les causes communes de l'aliénation mentale, ses caractères physiques & moraux, sont développés avec soin dans cette première partie, qui comprend les deux premières sections de l'ouvrage.

Du reste, l'auteur ne rapporte pas seulement à ce second titre, *Caractères physiques & moraux de l'aliénation mentale*, l'altération des perceptions, ou le trouble, l'exaltation quelconque des facultés mentales qui constituent l'aliénation; il s'occupe avec le même soin du changement qui, pendant le cours de cette maladie, se manifeste dans la chaleur animale, la sensibilité musculaire & l'excitation nerveuse en général, dont l'augmentation ou le trouble sont annoncés par des phénomènes si remarquables.

Après s'être arrêté à ces premières considérations, M. Pinel s'attache à reconnoître & à caractériser les différens modes ou types d'aliénation, qu'il réduit à quatre, savoir :

1°. La manie ou délire en général;

2°. La mélancolie ou délire exclusif;

3°. La démence ou abolition de la pensée;

4°. L'idiotisme ou l'altération des facultés intellectuelles & affectives.

A la suite du tableau de chacune de ces maladies mentales essentielles, se trouvent, comme partie fondamentale du mode de curation (*ratio medendi*) qui appartient à cette maladie, deux articles très-étendus, l'un sur la police intérieure des établissemens consacrés aux aliénés, l'autre sur le traitement médical de l'aliénation mentale (quatrième & cinquième sections de l'ouvrage).

Une sixième section a pour objet d'exposer, d'après quatre années moins trois mois d'observations, une suite de tables, pour déterminer les probabilités de la guérison des maladies mentales.

A l'époque où M. le professeur Pinel commença cette suite d'observations, il avoit à sa disposition les moyens les plus nécessaires pour obtenir le rappport le plus favorable entre le nombre des guérisons & celui des admissions. Pour éviter toute espèce d'erreur ou de mécompte, il eut soin de faire, de six mois en six mois, des relevés des registres pour connoître le nombre respectif des guérisons par comparaison à celui qu'on obtient ailleurs, & pour soumettre à un examen également attentif les cas où le traitement avoit été heureux & ceux où il avoit été sans succès. C'est après un travail semblable, continué de suite pendant quatre années moins trois mois, c'est-à-dire, depuis le mois de germinal an 10 jusqu'au 1er. janvier 1806, qu'a été construite la table générale qu'il a soumise au jugement de la classe des sciences mathématiques & physiques de l'Institut national de France, le 9 février 1807.

« Les aliénées reçues dans la période que comprend cette table donnent un total de 1002, savoir :

» 1°. 604 maniaques;

» 2°. 230 mélancoliques ou monomaniaques, parmi lesquelles 38 avec penchant violent au suicide;

» 3°. 152 en démence, dont 64 par l'effet de l'âge;

» 4°. 36 idiotes.

» Dans la période que nous venons d'indiquer, la manie a été observée plusieurs fois à l'époque de la puberté, savoir, neuf fois en l'an 11 (1803), & onze fois en l'an 12 (1804), ce qui n'a pas été remarqué pour les autres modes d'aliénation.

» D'après le même recensement on aperçoit un rapport constant, ou du moins très-peu variable, entre le nombre des causes morales de la manie des femmes & la somme totale des causes, soit morales, soit physiques, les premières conservant toujours leur prépondérance. Ce rapport a été de 0,61 en l'an 10, de 0,63 en l'an 11, 0,58 en l'an 12, 0,57 en l'an 13, & 0,54 les neuf derniers mois de l'an 1805. Une simple comparaison suffit pour convaincre que le nombre des causes morales est encore plus prépondérant dans la mélancolie que dans la manie; il a formé 0,80 du nombre total de l'an 11 & 0,83 en l'an 12. Les années suivantes ont donné des résultats analogues. Il semble aussi qu'il y ait une différence marquée relativement à la répétition plus ou moins fréquente de certaines causes, suivant les diverses espèces d'aliénation, & que si les chagrins domestiques produisent le plus souvent la manie, une dévotion très-exaltée détermine le plus souvent la mélancolie. Un amour contrarié & malheureux semble être d'ailleurs une source également féconde de ces deux espèces d'aliénation. Il semble enfin que des causes accidentelles font varier les résultats de diverses années. C'est ainsi qu'au dernier semestre de l'an 10, le nombre des mélancoliques par des scrupules ou des terreurs religieuses égala les 0,50 du nombre total des causes déterminantes, qu'il fut réduit à 0,33 en l'an 11, & à 0,18 en l'an 12.

» Quant aux curations, elles présentent les résultats suivans : 117 personnes, attaquées de manie, avoient été reçues dans l'hospice durant le dernier semestre de l'an 10, & sur ce nombre, 64 avoient été guéries, ce qui, réduit en décimales, donne 0,54. Le rapport fut encore plus avantageux en l'an 12, puisqu'il fut de 0,58. Il se soutint ensuite, avec de légères variations,

les années ſuivantes ; & en prenant le réſultat de quatre années moins trois mois, j'ai compté 310 terminaiſons favorables ſur 604 exemples de manie ; rapport qui revient à celui de 0,51, en y comprenant indiſtinctement les cas de manie invétérée & d'une date récente.

» La ſimple inſpection de la table générale indique que les réſultats furent encore plus encourageans dans les cas de mélancolie, puiſque, pendant le dernier ſemeſtre de l'an 10, ſur vingt-quatre mélancoliques, quatorze avoient été guéries ; trente-ſix ſur quarante-deux en l'an 11 ; & en prenant le réſultat général des quatre années moins trois mois, le rapport a été de de 114 à 182, c'eſt-à-dire, 0,62. »

La variété de mélancolie qui porte au ſuicide eſt du reſte plus fréquente certaines années que d'autres, comme on le voit dans la table de M. Pinel, qui porte ſix exemples de cette eſpèce de mélancolie pour le dernier ſemeſtre de l'an 10, deux pour l'an 11, neuf pour l'an 12, cinq pour l'an 13, & ſeize pendant les deux derniers mois de l'an 1805.

En prenant ce réſultat général des quatre années moins trois mois, on trouve pour le nombre des guériſons, comparé à celui des admiſſions, le rapport de vingt à trente-huit ; quant à la démence & à l'idiotiſme, ils ne préſentent quelques chances de guériſon que dans les cas très-rares où ces maladies ſont accidentelles & liées à des cauſes purement temporaires.

« Si on comprend dans ce même calcul, dit » à ce ſujet M. Pinel, les quatre eſpèces d'alié- » nation dont je viens de parler, ſans y mettre » aucune reſtriction, il eſt manifeſte que le rap- » port que j'ai obtenu, entre le nombre des gué- » riſons & la totalité des admiſſions, eſt celui » de 473 : 1002, c'eſt-à-dire, de 0,47. Si on » veut, au contraire, exclure des termes de ce » rapport les cas de démence & d'idiotiſme peu » ſuſceptibles de traitement, & qui ne ſont point » admis dans les hôpitaux anglais, le rapport » ſera 444 : 814, c'eſt-à-dire, de 0,54, en y » comprenant, ſans diſtinction, la manie & la » mélancolie, conſidérées dans leur état récent » & invétéré, ou après un ou pluſieurs traite- » mens antérieurs ; or, ces derniers cas laiſſent » peu d'eſpoir de guériſon. »

La durée du traitement & le nombre des rechutes, dans l'aliénation, ſont également compris & comparés dans le même tableau pour les différentes eſpèces de maladies mentales.

En faiſant une évaluation de toutes les chances défavorables de l'hoſpice de la Salpêtrière, telles que l'état invétéré de ces maladies, leur exaſpération par un traitement mal dirigé, la complication avec d'autres maladies, la proportion des idiotes & des inſenſées, M. Pinel croit pouvoir avancer que dans cet établiſſement il y a une ſorte de probabilité, celle de 0,93, que le traitement ſera ſuivi du ſuccès ſi l'aliénation eſt récente, & ſi elle n'a pas été traitée dans un autre hoſpice.

La mortalité, qui s'eſt trouvée de 56 pour l'eſpace de temps que comprend la table de M. Pinel, ne peut que très-foiblement modifier un réſultat auſſi favorable, le plus grand nombre de ces malades ne ſe trouvant pas dans la claſſe de celles dont la maladie récente permet d'eſpérer une heureuſe terminaiſon.

M. le profeſſeur Pinel termine & compléte ce recenſement, auquel ſa ſixième ſection eſt conſacrée toute entière, par l'expoſition générale du traitement pour les années 1806 & 1807.

La ſeptième a pour titre : *Cas d'aliénations incurables par des vices de conformation ou par toute autre cauſe.*

« Un ſimple réſultat de calculs numériques ſur les périodes de la vie qui ouvrent le plus de chances à l'aliénation, fait voir en général, dit M. Pinel, en commençant cette ſeptième ſection, combien (pag. 458) doivent être rares les vices de conformation du cerveau ou du crâne. J'ai tenu un compte exact du nombre des inſenſés transférés à Bicêtre durant l'an 2 & l'an 3 de la république, & j'ai noté ſoigneuſement leurs âges reſpectifs ; pour mettre plus d'ordre dans les réſultats du calcul, j'eus ſoin, à la fin de chaque année, de dreſſer une table dans laquelle les périodes de l'âge étoient diviſées en dixaine d'années, depuis la première juſqu'à la ſoixantième, pour pouvoir y comprendre les âges des divers aliénés. Je remarquai que, dans le nombre total de ſoixante-onze, qui furent reçus à Bicêtre durant l'an 2 de la république, trois ſeulement étoient compris entre la quinzième & la deuxième année de l'âge, mais pas un ſeul avant ce premier terme, c'eſt-à-dire, à l'époque de la puberté. Vingt-trois autres aliénés étoient intermédiaires à la vingtième & à la trentième année, quinze à la trentième & quarantième, autant entre quarante & cinquante ; neuf entre cinquante & ſoixante ; ſix ſeulement depuis cette dernière juſqu'à ſoixante-dix, & aucun au-delà de ce dernier terme. J'obtins encore un réſultat analogue pour l'an 3 de la république, en ſorte que l'âge d'aucun aliéné ne s'eſt trouvé antérieur à l'époque de la puberté ; que les deux dixaines d'années compriſes de vingt à trente & de trente à quarante, ont été les plus fécondes en aliénés ; il y en a un nombre moindre dans la dixaine compriſe entre quarante & cinquante, & plus petit encore depuis cinquante juſqu'à ſoixante. Un relevé exact des regiſtres de Bicêtre pendant dix années conſécutives, ſert à confirmer les mêmes vérités, comme l'indique la table ſuivante. »

TABLE.

ALIÉNÉS reçus à Bicêtre.	AGES.						TOTAL.
	15 à 20.	20 à 30.	30 à 40.	40 à 50.	50 à 60.	60 à 70.	
En 1784. . .	5	33	31	24	11	6	110
En 1785. . .	4	39	49	25	14	3	134
En 1786. . .	4	31	40	26	15	5	127
En 1787. . .	12	39	41	32	17	7	142
En 1788. . .	9	43	53	21	18	7	151
En 1789. . .	6	38	39	33	14	2	132
En 1790. . .	6	28	34	19	9	7	103
En 1791. . .	9	26	32	16	7	3	93
En 1792. . .	6	26	33	18	12	3	98
Neuf derniers mois de l'an 1er.	1	13	13	7	4	2	40
En l'an 2. . .	3	23	15	15	9	6	71

« La diſpoſition plus particulière à l'aliénation de l'entendement, dans certaines périodes de la vie plus expoſées que les autres à des paſſions orageuſes, ſe concilie facilement avec le réſultat des faits obſervés dans les hoſpices. Dans le recenſement des aliénés que je fis à Bicêtre l'an 3 de la république, je reconnus que les cauſes déterminantes de cette maladie ſont le plus ſouvent des affections morales très-vives, comme une ambition exaltée & trompée dans ſon attente, le fanatiſme religieux, des chagrins profonds, un amour malheureux. Sur cent treize aliénés ſur leſquels j'ai pu obtenir des informations exactes, trente-quatre avoient été réduits à cet état par des chagrins domeſtiques, vingt-quatre par des obſtacles mis à un mariage fortement deſiré, trente par les événemens de la révolution, vingt-cinq par un zèle fanatique ou des terreurs de l'autre vie : auſſi certaines profeſſions diſpoſent-elles plus que d'autres à la manie, & ce ſont ſurtout celles où une imagination vive & ſans ceſſe dans une forte d'effervefcence n'eſt point contre-balancée par la culture des fonctions de l'entendement, ou eſt fatiguée par des études arides. En compulſant en effet les regiſtres de l'hoſpice des aliénés de Bicêtre, on trouve inſcrits beaucoup de prêtres & de moines, ainſi que des gens de la campagne « égarés par un » tableau effrayant de l'avenir; pluſieurs artiſtes, » peintres, ſculpteurs ou muſiciens; quelques » verſificateurs extaſiés de leurs productions, un » aſſez grand nombre d'avocats ou de procureurs; » mais on n'y remarque aucun des hommes qui » exercent habituellement leurs facultés intellec- » tuelles; point de naturaliſtes, point de phyſi- » cien habile, point de chimiſte, à plus forte » raiſon de géomètre. »

Placé dans des circonſtances différentes de celles où M. le profeſſeur Pinel s'étoit trouvé, Cabanis donna une impulſion non moins heureuſe à l'étude de la pſychologie médicale & de la médecine mentale. Doué d'un eſprit étendu, également enrichi par la lecture des anciens, les connoiſſances modernes les plus élevées dans tous les genres, des rapports variés & nombreux avec des hommes célèbres dans toutes les claſſes de la ſociété, il appliqua cette variété de reſſources & de moyens, au développement d'une ſuite de recherches de la plus haute importance ſur les rapports du phyſique & du moral dans l'homme, dans une extenſion que n'avoit pas encore eue la médecine mentale, & en aſſociant de la manière la plus heureuſe, les réſultats d'une méditation profonde, ou les aperçus d'une imagination brillante, aux remarques les plus ingénieuſes & aux obſervations les plus délicates, ſur les lois les plus immuables & les variations les plus accidentelles de l'eſprit humain.

Le traité de M. Pinel ſur les maladies mentales, & ces belles recherches de Cabanis, ſuffiroient pour donner l'idée de conſidérer la médecine morale comme une nouvelle branche des ſciences médicales.

On fut long-temps avant de porter ſes recherches ſur de pareilles queſtions, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'un philoſophe a avancé qu'il étoit plus facile de parler de la nature de Dieu, que de la nature de l'homme. Les diſputes occaſionnées par la philoſophie de Deſcartes tournèrent les eſprits de ce côté. On regarde l'examen de Huarte, par Guiblet, comme l'un des premiers ouvrages français où l'on a fait entrer des vues d'hiſtoire naturelle ou de phyſiologie dans l'étude pſychologique de l'homme.

Maubec de Montpellier, dans ſa *Théorie des ſentimens*, Lamy, dans ſa *Doctrine de l'ame ſenſitive*, Cureau de la Chambre, dans ſes *Remarques ſur les caractères des paſſions*, s'engagèrent dans la carrière, ſans y faire aucuns progrès remarquables; & lorſque Cabanis s'occupa des mêmes queſtions, il fut bien plutôt éclairé & ſoutenu par l'état des ſciences philoſophiques, que par les écrits des médecins qui l'avoient précédé.

Cabanis ne ſe borna point à démontrer par le détail des faits, la variété, l'importance des phénomènes, le choix des exemples, les relations du phyſique & du moral dans l'homme; il attacha le même prix à conſtater la liaiſon réciproque de tous les organes, & à développer l'idée que tous les phénomènes doivent être ramenés à un fait unique, la vie.

La portion de ces recherches qui préſente les vues les plus neuves & les plus ſuſceptibles d'application à pluſieurs phénomènes pſychologiques, eſt conſacrée à l'examen des ſenſations intérieures, & à l'analyſe de leur influence particulière, dans l'état conſtant & les ſituations variables de la volonté & de l'intelligence dans l'homme & dans les autres animaux vertébrés. (*Voy.* MORAL (*Rapports du moral & du phyſique dans l'homme.*)

Avec une intention & une direction différente de travaux, MM. Pinel & Cabanis ont véritablement ouvert en France une nouvelle carrière pour la médecine morale, dans laquelle pluſieurs diſciples, ou pluſieurs émules de ces hommes célèbres, ſe ſont engagés avec autant de zèle que de ſuccès.

L'un d'eux, M. Eſquirol, y a débuté par une excellente diſſertation ſur les paſſions, conſidérées comme ſymptômes & moyens curatifs de l'aliénation mentale : travail rempli d'un grand nombre de faits nouveaux & curieux, dans l'expoſition & la concluſion deſquels l'auteur s'éloigne le plus ſouvent des opinions reçues ſur les cauſes, les développemens & le traitement de pluſieurs genres d'aliénations.

M. Eſquirol, qui a dirigé dans la ſuite un penſionnat d'aliénés, & qui partage aujourd'hui avec M. Pinel les fonctions honorables & laborieuſes de médecin de la Salpétrière, a ſu profiter d'une occaſion auſſi favorable aux progrès de la médecine mentale, pour publier ſous la forme d'obſervations ou de diſſertations, un grand nombre de recherches de la plus haute importance.

Ainſi il a publié ſucceſſivement dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, les articles *Délire*, *Démonomanie*, *Folie*, *Hallucinations*, *&c...*

Il a fait également inſérer dans le Recueil périodique de la Société de Médecine, pluſieurs Mémoires ſur différens points de médecine mentale ; il doit faire paroître inceſſamment un travail beaucoup plus étendu ſur l'état préſent des établiſſemens pour le traitement des aliénés en France, d'après un voyage qu'il a fait, il y a quelques années, avec le deſſein de raſſembler des matériaux pour un ouvrage auſſi conſidérable, & dont il ſuffit d'indiquer l'objet, pour donner à penſer que ſon auteur ſait réunir aux beſoins de l'étude, au deſir de connoître, toute la chaleur du zèle & l'activité du dévouement.

Chargé, comme M. Eſquirol, de la direction médicale d'un grand établiſſement, pour le traitement des aliénés, M. Royer-Collard s'y eſt occupé avec le même ſuccès, de tout ce qui pouvoit le rapprocher davantage du but de ſon inſtitution, & le faire ſervir à l'étude de la médecine mentale, par la voie rigoureuſe & excluſive de l'obſervation. Pluſieurs Mémoires qu'il a communiqués à la Société de la Faculté de Médecine de Paris, ſur l'adminiſtration de cet établiſſement, n'ont pas été publiés; mais ceux qui connoiſſent l'auteur, qui l'ont vu dans l'exercice de ſes fonctions, au milieu des améliorations que ſon zèle & ſon courage ont demandées & obtenues, ſavent très-bien qu'il ſe prépare à de bons écrits par de bonnes actions, & que la ſcience, dont les intérêts ſont inſéparables de ceux de l'humanité, ne peut manquer dans la ſuite d'être enrichie par l'expérience d'un obſervateur auſſi laborieux & auſſi éclairé.

M. Pariſet, qui ſe trouve aujourd'hui médecin de Bicêtre pour le département des aliénés, fera ſans doute, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, un uſage très-utile de ſa poſition pour la médecine mentale, ainſi que pour la pſychologie générale qui lui eſt ſi familière, & dont l'étude ſpéciale doit lui faire attacher un prix particulier aux nouvelles fonctions qui lui ont été décernées.

Pluſieurs médecins français de la même époque, plus ou moins à portée de ſe livrer à l'étude poſitive des maladies mentales, en ont fait le ſujet de pluſieurs diſſertations plus ou moins recommandables. Tels ſont MM. Dubuiſſon (1), Giraudy (2), Louyer-Willermay (3), Lanoix (4), & un aſſez grand nombre de jeunes médecins, qui ont conſacré leurs diſſertations inaugurales à des traités ſur l'hypocondrie & l'hyſtérie, la manie, la mélancolie en général, ou à quelques-unes de ſes variétés, telles que la noſtalgie (5), &c..., &c...; la douleur (6), le ſommeil (7), le ſomnambuliſme (8).

A peu près dans le même temps, l'état intellectuel d'un jeune homme long-temps abandonné dans les bois (le ſauvage de l'Aveyron) & retenu par l'iſolement d'une vie ſauvage, dans une enfance prolongée & très-voiſine de l'idiotiſme, a donné lieu à une ſuite de conſidérations qu'il ſuffit de comparer aux recherches du même genre précédemment publiées, pour voir combien, dans moins d'un ſiècle, la philoſophie a changé, & combien les méthodes d'analyſes & d'obſervations ſe ſont perfectionnées. M. Itard, qui s'eſt plus particulièrement occupé de ce ſujet de recherches, l'a ſuivi dans le plus grand détail, & en lui appliquant, avec une ſagacité rare, les idées & les procédés d'inveſtigations, énoncés par Condillac dans ſa *Logique* & ſon *Traité des ſenſations*.

Les deux Mémoires, publiés d'après cet examen (9), ne peuvent être lus avec trop d'attention par tous ceux qui attachent quelque prix à l'hiſtoire de l'homme en général, à la médecine mentale, & à la pſychologie médicale en particulier,

Nous recommandons également à leur intérêt &

---

(1) *Des Véſanies* ou *Maladies mentales*, in-8°. 1816.
(2) *Délire de la Belladone*, an 10, th. 53.
(3) *Traité des Maladies nerveuſes ou vapeurs*. Paris, 1816.
(4) *Délire dans les maladies aiguës de la poitrine*, 1808, th. 49.
(5) Caſtelnau, 1806, th. 130.
Voyez auſſi dans le même recueil les diſſertations de MM. Gerbois, Lachaux-Terrin, &c.....
(6) Billon, an 11.
(7) Frain, in-8°. 169, an 11.
Ferral, in 8°. 272, an 11.
(8) Verner, 398, an 13.
Guilloto, 58, 1818. = Guillot 1812
Gadou, 93, 1808.
(9) *De l'Education d'un jeune homme ſauvage*, ou *des Premier développemens phyſiques & moraux du jeune ſauvage de l'Aveyron*. Paris, 1801.
Rapport fait à S. Ex. le miniſtre de l'intérieur, ſur les nouveaux développemens & l'état actuel du ſauvage de l'Aveyron. Paris. 1807 (imprimé par ordre du Gouvernement).

à leur reconnoissance, les recherches de l'auteur, sur les moyens de rendre l'ouïe à certains sourds-muets, dont les organes ne sont pas entièrement paralysés, par une éducation spéciale, & par un exercice progressif & soutenu de ces organes (1). (*Voyez* OUIE (Organe de l'), MUETS (Sourds-muets).)

Carus, écrivain philosophe qui a publié un essai sur l'histoire de la psychologie à la fin du siècle dernier, y rapporte avec raison des faits de ce genre, que réclament la médecine morale pratique & générale, ce qui nous porte à ne pas l'oublier lui-même dans ces rapides énumérations, non-seulement par reconnoissance du souvenir qu'il a daigné nous consacrer (2), mais par cet esprit de justice & par cette estime sentie qui forment la conscience & l'honneur de l'historien.

Quelques médecins des nouvelles écoles de Montpellier & de Strasbourg ont également porté leur attention, dans leurs dissertations inaugurales, sur des questions qui tiennent à la médecine morale ou à la psychologie médicale; & l'on peut dire en outre d'une manière générale, que les situations extraordinaires, les événemens mémorables & souvent merveilleux que les temps modernes ont présentés dans une période de dix années, au milieu des agitations politiques & des grandes calamités de la guerre navale ou continentale, ont trouvé dans les médecins français, sous le rapport moral, comme sous le rapport physique, des témoins éclairés, qui en ont recueilli avec soin les circonstances les plus propres à éclairer la physiologie, & à faire partie d'une histoire naturelle de l'humanité.

D'après ce court exposé, il est évident que la portion de la médecine morale, dont les vésanies & les grandes aberrations mentales sont l'objet, a été cultivée surtout en France, avec beaucoup de développement, depuis quelques années; que des travaux nombreux lui ont été consacrés, & qu'elle s'est enrichie par une grande variété de faits & d'observations renfermées, & dans quelques écrits particuliers, & dans les collections académiques les plus estimables & les plus répandues.

Il est un autre point de vue de la médecine morale, moins spécial, beaucoup plus usuel & plus rapproché de la pratique journalière de la médecine, qui doit faire connoître les devoirs & les droits du médecin; sa morale & sa politique, les principaux changemens de l'intelligence & des passions sous l'influence des maladies, les détails les plus minutieux, les traits les plus fugitifs, les plus souvent inaperçus de la réaction du physique sur le moral, ou du moral sur le physique dans l'homme, & l'application de ces observations délicates, à la manière de traiter avec les malades, à l'art de les soulager ou de les consoler par le mouvement de leur esprit ou le caractère de leurs affections; de les faire espérer ou attendre, en un mot de les aider à guérir & même à mourir, avec le secours de cette euthanasie, dont Bacon a si bien fait sentir la nécessité & les avantages. Ce point de vue, qui comprend à lui seul la partie la plus considérable de la médecine morale, & dont nous avons cherché à montrer le développement au commencement de cet article, a beaucoup moins occupé les médecins, que la médecine mentale proprement dite, & l'on ne trouve aucun traité dont l'auteur ait cherché à le considérer dans son ensemble.

Toutefois un assez grand nombre d'ouvrages de médecine ou de philosophie peuvent être rapportés dans ces derniers temps, à ce point de vue qui nous paroît constituer la médecine morale proprement dite.

A leur tête nous placerons, & comme le chef du genre, les importantes & ingénieuses recherches de Cabanis que nous avons déjà citées, en faisant entrevoir l'influence qu'elles doivent exercer sur la direction des études philosophiques & médicales. Nous avons essayé nous-mêmes, dans une direction plus rapprochée de la pratique de l'art, & d'après des faits directement puisés dans une suite de rapports journaliers avec les malades, de développer des considérations du même ordre, en nous attachant non-seulement à décrire les maladies mentales essentielles dont le traitement ou l'observation se rencontrent si rarement dans l'exercice ordinaire de la médecine, mais en portant aussi notre attention sur des phénomènes psychologiques, qui tiennent bien plus directement à cet exercice, tels que le délire dans les maladies aiguës, l'ivresse & le narcotisme, l'influence des maladies, & surtout de certaines maladies, sur les facultés intellectuelles & sur les sensations, & l'effet de la contention d'esprit sur l'organisation. (*Voyez* dans ce Dictionnaire l'article MEDECINE MENTALE.)

Plusieurs travaux moins étendus, & publiés sous la forme de mémoires, d'observations, de dissertations inaugurales, ont eu pour objet diverses questions appartenant à cette médecine morale usuelle & générale, dont nous cherchons ici à montrer les attributions & à tracer l'histoire.

Telles sont quelques observations que nous avons consignées dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation, avec le dessein de montrer comment, dans plusieurs cas, l'effet de certaines

---

(1) Ces Mémoires ont été lus à la Société de la Faculté de Médecine de Paris, & à la première classe de l'Institut royal de France. Nous en avons donné un extrait d'une certaine étendue dans le *Moniteur* de cette époque.

(2) Dans l'histoire dont nous parlons, M. Carus n'a point oublié les beaux ouvrages de Cabanis & ceux de M. Pinel. Il a également cité avec une grande bienveillance les faits que nous avons publiés nous-même sous le titre d'*Observations sur differentes maladies, à la guérison desquelles les médicamens n'ont pas contribué, suivies de réflexions physiologiques sur l'emploi médical des passions*, avec cette épigraphe :

« *Non semper curenda est medicina ex materiâ medicâ & » per pharmaca.* »

affections morales peut contribrer beaucoup mieux que les médicamens à la guérison de plusieurs maladies. Tels sont aussi plusieurs fragmens que nous avons consignés dans notre édition de Lavater, mais principalement la dissertation sur la nature de l'homme, un fragment assez étendu sur les passions, le traité entier de l'anatomie du visage, formant à lui seul le quatrième volume de cette édition.

Il seroit trop long, sans doute, de nommer tous les écrits du même genre qui se trouvent épars dans un assez grand nombre de traités ou de collections. Parmi les auteurs de ces écrits, qui ont le plus de droit en ce moment à notre commémoration, nous citerons seulement, & sans vouloir marquer les rangs, ceux qui sont restés présens à notre souvenir, & que nous avons cru se recommander par l'heureuse association du goût le plus pur de l'observation, avec l'esprit philosophique.

L'un des premiers dont le nom vient naturellement se placer dans nos rapides énumérations, est M. Caillot de Strasbourg, dont les médecins & les philosophes ont distingué le discours ayant pour titre : *De l'influence de la Médecine sur les facultés intellectuelles.* Nous placerons sur la même ligne, l'*Essai sur le vertige*, qui fut publié à Berlin, à la fin du siècle dernier, par le docteur Herz, dans lequel les données psychologiques sont appliquées avec beaucoup de sagacité à plusieurs points délicats & compliqués de la médecine pratique. L'histoire de la médecine morale doit également distinguer d'excellentes observations, concernant l'influence des affections de l'ame sur plusieurs maladies externes, publiées dans le dernier volume des prix de l'Académie de Chirurgie, un grand nombre d'articles du *Dictionnaire des Sciences médicales*, les réflexions placées par M. Buisson à la fin de sa Dissertation sur la classification des phénomènes physiologiques; le Discours sur la Douleur, & la Médecine du Cœur, par M. A. Petit, chez lequel l'exercice de l'une des parties les plus pénibles & les plus sévères de la médecine n'éteignit point le goût des belles & des bonnes lettres, qui se retrouve dans la plupart de ses écrits, où l'on voudroit seulement plus de simplicité, & un style mieux approprié à la nature des sujets que l'auteur a traités.

Dans le moment où nous terminons ces considérations générales, deux dispositions de l'autorité, très-importantes, concernant la médecine morale, viennent attirer notre attention; la promotion d'un enseignement sur la médecine mentale dans la Faculté de Paris, par le conseil de l'Université, confié à M. Royer-Collard, & la formation d'une commission composée d'administrateurs & de médecins également éclairés, dans le dessein d'opérer les réformes & les perfectionnnemens devenus indispensables dans le traitement des aliénés.

Ajoutons que l'un des membres de cette commission, M. Esquirol, vient de faire paroître un Mémoire du plus grand intérêt sur l'établissement des aliénés en France, & les moyens d'améliorer cette situation.

Ce travail, que l'auteur ne présente que comme un résumé de l'ouvrage plus étendu qu'il doit incessamment publier, est le résultat de ses nombreuses recherches, de ses voyages, de tous les genres de documens & d'informations qu'il a mis en usage pour connoître l'état présent de nos institutions sanitaires, & les moyens qu'il importeroit de mettre en usage pour les perfectionner ou les rapprocher du moins de leur objet, le soulagement, &, quand elle est possible, la guérison des aliénés.

M. Esquirol commence par observer d'une manière générale, que malgré la civilisation, la disposition bienveillante & le perfectionnement si réel de la société chez les peuples modernes, les personnes atteintes de maladies mentales sont traitées avec autant d'indifférence que d'inhumanité en France & dans la plupart des autres contrées de l'Europe, appuyant cette assertion des réclamations de Joseph Franck pour l'Allemagne, de Chiarruggi & d'Acquin pour l'Italie & la Savoie, de sir Bennet pour l'Angleterre, &c.

Il résulte de ces informations détaillées, qu'il n'existe en France que huit établissemens spéciaux pour le traitement des aliénés, désignés pour la plupart sous le nom de *Maisons royales de santé.*

Les autres établissemens dans lesquels on reçoit les aliénés sont les hôpitaux, les hospices, les dépôts de mendicité, les maisons de force & de correction. Dans tous ces établissemens, le sort de ces infortunés est aussi déplorable qu'il puisse l'être, & l'on peut croire à peine que le tableau des mauvais traitemens, des genres de souffrance auxquels ils sont exposés, a été tracé dans un pays civilisé.

M. Esquirol ne craint pas de faire entendre que ces abus ou inconvéniens seroient bien plus facilement prévenus & corrigés par une disposition de l'autorité, qui, en séparant les aliénés des indigens ou des malades, mais surtout des prisonniers, les réuniroit dans les établissemens spéciaux consacrés à leur traitement, savoir, dans les huit établissemens qui existent déja, & auxquels il suffiroit d'en ajouter dix nouveaux, qui, en les supposant de 500 mille francs, n'occasionneroient qu'une dépense de 5 millions, tandis que 72 hôpitaux spéciaux, qu'il faudroit bâtir par département, ne pourroient coûter moins de 10 millions 500 mille francs.

M. Esquirol, qui regarde avec raison un asyle pour les aliénés, non pas seulement comme un lieu de refuge & de protection, mais comme un instrument de guérison, indique avec beaucoup de soin, & d'après de longues méditations, les dispositions qu'il faut établir dans leur construction, dont le plan a été tracé par M. Lebas, architecte, & adopté en grande partie en Danemarck pour l'établissement que l'on y construit en ce moment.

(L. J. Moreau de la Sarthe.)

Médecine navale. On déſigne ſous ce nom une des branches principales de la médecine publique. (*Voyez* Médecine publique.)

La médecine navale a pour but d'appliquer à la ſituation difficile & dangereuſe de l'homme de mer, les données les plus générales de la médecine & les connoiſſances particulières que l'expérience a fournies aux médecins qui ont été à portée d'examiner dans leurs principaux états les circonſtances les plus remarquables de cette ſituation.

La médecine navale s'étend auſſi à tout ce qui concerne l'acclimatement, la ſalubrité & l'adminiſtration médicale des colonies.

Un aſſez grand nombre d'ordonnances, de réglemens, de diſpoſitions, établis par le gouvernement, ainſi que par les différentes autorités qui en émanent, ont eu pour objet la médecine navale; leur expoſition fait partie d'une ſuite de généralités ſur cette diviſion de la médecine publique, qui ne ſe rattache ſous aucun rapport à l'état de la ſociété chez les Anciens, & qui a dû ſe former & s'accroître avec les progrès de la navigation, ou les changemens que ces progrès ont introduits dans l'économie ſociale depuis le milieu du quinzième ſiècle, mais plus particulièrement dans le cours du dix-huitième.

La découverte, l'uſage de la poudre à canon, les grandes expéditions militaires & commerciales, qui devinrent comme l'effet néceſſaire de cette découverte, & des progrès toujours croiſſans de la navigation par le perfectionnement des ſciences phyſiques & mathématiques, devoient faire naître la médecine navale, qui ſe rattachoit alors aux premiers beſoins des nations civiliſées. L'ordonnance de 1669, à laquelle on rapporte en France l'organiſation de la marine militaire, n'indiquoit encore aucune diſpoſition concernant cette partie de la médecine publique. Celle de 1673, rendue à Nancy le 23 ſeptembre, huit années après l'incendie de l'hôpital civil de Breſt, établit d'une manière ſpéciale des hôpitaux de marine, l'un à Rochefort & l'autre à Toulon, fondation qui ne concernoit en rien le ſervice ſanitaire des ports ou des vaiſſeaux, ni l'inſtruction des chirurgiens deſtinés à la marine.

La ſection VI de l'ordonnance d'août 1681, *touchant la marine*, a pour titre : *Le Chirurgien*; elle comprend les neuf articles ſuivans. Pag. 95.

Art. I. Dans chaque navire, même dans les vaiſſeaux peſcheurs faiſant voyage de long cours, il y aura un ou deux chirurgiens, eu égard à la qualité des voyages & au nombre des perſonnes.

II. Aucun ne ſera receu pour ſervir en qualité de chirurgien dans les navires, qu'il n'ait eſté examiné & trouvé capable par deux maiſtres chirurgiens, qui en donneront leur atteſtation.

III. Les propriétaires de navires ſeront tenus de fournir le coffre de chirurgien garny de drogues, onguens, médicamens & autres choſes néceſſaires pour le panſement des malades pendant le voyage, & le chirurgien, les inſtrumens de ſa profeſſion.

IV. Le coffre ſera viſité par le plus ancien maiſtre chirurgien du lieu, & par le plus ancien apothicaire, autre néantmoins que celui qui aura fourni les drogues.

V. Les chirurgiens ſeront tenus de faire faire la viſite de leur coffre, trois jours au moins avant que de faire voile; & les maiſtres chirurgiens & apothicaires d'y procéder vingt-quatre heures après qu'ils en auront eſté requis; à peine de 30 livres d'amende, & les intéreſts du retardement.

VI. Faiſons défenſe aux maiſtres, à peine de 50 livres d'amende, de recevoir aucun chirurgien pour ſervir dans leur vaiſſeau, ſans avoir copie en en bonne forme des atteſtations de ſa capacité, & de l'état de ſon coffre.

VII. Enjoignons aux chirurgiens des navires, en cas qu'ils découvrent quelque maladie contagieuſe, d'en avertir promptement le maiſtre, afin d'y pourvoir, ſuivant l'exigence du cas.

VIII. Leur faiſons défenſes de rien exiger, ni recevoir des mariniers, à peine de reſtitution & d'amende arbitraire.

IX. Ne pourra le chirurgien quitter le vaiſſeau dans lequel il ſera engagé, que le voyage entreprit n'ait eſté achevé; à peine de perte de ſes gages, 100 livres d'amende, & de pareille ſomme d'intéreſt envers le maiſtre (1).

L'ordonnance de 1689 renfermoit des diſpoſitions communes au ſervice de ſanté de terre & de mer. (*Voy.* Médecine militaire.)

Il ne paroît pas que dans le cours de près d'un ſiècle, aucune diſpoſition nouvelle un peu importante, concernant la marine, ait attiré l'attention du gouvernement depuis cette époque.

L'ordonnance du 17 mars 1765 donna plus d'extenſion à ce qui concernoit la médecine & la chirurgie, comme on peut le voir par les titres 66, 87 & 88 de cette ordonnance, que nous croyons devoir rapporter.

Titre LXVI.

Du chirurgien.

Art. I. Le chirurgien doit choiſir ſes remèdes avec beaucoup de ſoin, & obſerver qu'il n'en ſoit embarqué que de bonne qualité & la quantité ordinaire.

II. La viſite & vérification de ces remèdes ſeront faites en ſa préſence, comme auſſi de ſes inſtrumens, par le médecin & chirurgien du port, qui certifieront l'état qui en aura été fait; le commiſſaire chargé du détail de l'hôpital, le contrô-

---

(1) Ordonnance de Louis XIV, roi de France & de Navarre, donnée à Fontainebleau le mois d'août 1681, touchant la marine.

leur & un officier du vaiſſeau, nommé à cet effet par le capitaine, ſeront préſens à cette viſite, après quoi les coffres ſeront fermés, & les clefs en ſeront miſes entre les mains de l'écrivain, qui ne les rendra au chirurgien que lorſque le vaiſſeau ſera ſous voile.

III. Il ſera tenu d'écrire journellement ſur un regiſtre coté & paraphé par l'intendant, les noms des malades, leur maladie, la conduite qu'il a tenue dans leur cure, & la doſe de chaque remède qu'il donnera; ledit regiſtre arrêté par le lieutenant chargé du détail, & par l'écrivain, auxquels il donnera connoiſſance de l'emploi des remèdes, ſera, à la fin de la campagne, remis à l'examen du premier médecin & du chirurgien-major du port, & dépoſé au bureau du commiſſaire chargé du détail de l'hôpital.

IV. Il diſtribuera ſes aides à un certain nombre de malades, afin qu'ils ſoient traités plus commodément, & les viſitera lui-même, le plus ſouvent qu'il pourra.

V. Il aura ſoin que le commis du munitionnaire fourniſſe les rafraîchiſſemens néceſſaires & ordonnés pour les malades, & en cas qu'il y manquât, il en avertira le lieutenant chargé du détail & l'écrivain.

VI. Il informera chaque jour le capitaine de l'état auquel ſe trouveront les malades & les bleſſés, & il l'avertira ſurtout des maux qui pourroient ſe communiquer, afin de ſéparer ceux qui en ſeront attaqués.

VII. Il fera ſavoir de bonne heure à l'aumônier, l'état & le danger où ſeront les malades, afin qu'il leur donne les ſecours ſpirituels.

VIII. Lui défend Sa Majeſté de rien exiger, ni recevoir des matelots & ſoldats malades ou bleſſés, à peine de deſtitution & de privation de ſes appointemens.

IX. Pendant un combat, il ſe tiendra dans le fond de la cale, ſans pouvoir monter en haut, pour quelque raiſon que ce puiſſe être, & il aura ſoin d'y diſpoſer une place pour recevoir les bleſſés, & tout ce qu'il faudra pour les panſer.

X. Auſſitôt que le vaiſſeau ſera arrivé dans la rade pour déſarmer, l'écrivain fermera en la préſence du lieutenant chargé du détail, & du chirurgien, les coffres de remèdes, & les fera tranſporter au magaſin général, où ils ſeront viſités par les médecin & chirurgien du port, en préſence du commiſſaire de la marine, chargé du détail de l'hôpital, & du contrôleur; les remèdes qui ſe trouveront gâtés ſeront jetés à la mer, & les autres ſeront remis à l'entrepreneur des remèdes.

Titre LXXXVII.

Des hôpitaux à la ſuite de l'armée ou eſcadre.

Art. I. Il y aura un vaiſſeau, ou tout autre bâtiment, de grandeur convenable, pour ſervir d'hôpital à la ſuite des eſcadres de Sa Majeſté, compoſées de dix vaiſſeaux ou d'un moindre nombre, ſuivant leur deſtination, lequel bâtiment ſera pour la navigation ſous les ordres du général, & pour les approviſionnemens, ſous la direction de l'intendant ou du commiſſaire embarqué à la ſuite de l'armée ou eſcadre.

II. Dans le bâtiment choiſi pour ſervir d'hôpital, il doit être obſervé que les ponts ſoient hauts & les ſabords bien ouverts. Il n'y aura point de canon dans l'entrepont ni ſous les gaillards, leſquels ſeront réunis pour coucher l'équipage, afin que tout l'entrepont ſoit réſervé aux malades, ſans qu'il y ſoit ménagé de ſainte-barbe; les câbles ſe vireront ſur le ſecond pont; les cadres ou lits des malades ſeront rangés à côté les uns des autres, avec un eſpace convenable; une toile ou rideau enveloppera le poſte des gens attaqués de maladies contagieuſes, & ils ſeront ſéparés des autres malades, comme ceux-ci le ſeront des convaleſcens; il ſera fait pluſieurs ventouſes ou ſoupiraux, le long du bord, à fleur de deſſous du pont ſupérieur; ils pourront être fermés par de petits ſabords; cependant on fera uſage de tous les moyens les plus praticables & les moins dangereux aux malades, pour purifier & renouveler l'air de leur poſte, & à cet effet on ſe ſervira de ventilateurs pour porter quelques parfums dans l'entrepont, ou un air frais, & des tuyaux aériens pratiqués dans les cheminées ou autres pour établir la circulation de l'air; ce bâtiment aura néceſſairement un robinet dans la cale, & une pompe en avant; il ſera tenu dans la plus grande propreté poſſible.

III. Il y aura dans l'hôpital, un aumônier, un écrivain, un médecin & un chirurgien-major: à l'égard des autres chirurgiens & apothicaires, le nombre en ſera réglé relativement à la grandeur du bâtiment.

IV. Cet hôpital ſera pourvu des inſtrumens & autres choſes néceſſaires pour la chirurgie & pharmacie, comme auſſi de médicamens, vieux linges, chemiſes, draps, matelas, traverſins, couvertures, pour autant de malades qu'il ſera poſſible d'y placer, & généralement de tout ce qui concerne la préparation des viandes & alimens des malades & bleſſés, & de tout ce qui eſt à leur uſage.

V. Défend expreſſément Sa Majeſté, à tous ceux qui ſont prépoſés pour le ſoin & à la garde des malades, comme à toutes autres perſonnes embarquées ſur les vaiſſeaux ſervant d'hôpital, & ſur tous autres vaiſſeaux, de ſe ſervir en aucune ſorte pour leur propre uſage, des meubles & effets deſtinés aux malades, ſous peine de perdre pour la première fois un mois de leurs appointemens ou ſolde; & fait Sa Majeſté la même défenſe & ſous la même peine aux chirurgiens d'en prêter à qui que ce ſoit.

VI. Les vivres & rafraîchiſſemens ſeront fournis

par le munitionnaire de la marine, aux malades & aux bleſſés, ſuivant le traité paſſé avec lui.

VII. Le commandant du vaiſſeau ſervant d'hôpital, ſera très-attentif ſous voile aux ſignaux qui pourront lui être faits pour recevoir des malades, & il fera ſoigneuſement ceux de convaleſcence aux vaiſſeaux qui auront des gens d'équipage à reprendre. Il portera une grande attention à ſa manœuvre particulière, & à ne ſe point ſéparer de l'armée.

Titre LXXXVIII.

Du médecin de l'hôpital à la ſuite de l'armée.

Art. I. Le médecin qui ſervira à la ſuite de l'armée navale, viſitera avant ſon départ, avec le médecin & le chirurgien-major du port, en préſence du commiſſaire de l'hôpital & du contrôleur du port, les coffres des drogues & remèdes qui ſeront embarqués dans les vaiſſeaux ſervant d'hôpitaux, aura ſoin qu'ils ſoient de bonne qualité & qu'il y en ait la quantité ordonnée, & que les lits, linges & tous les uſtenſiles & rafraîchiſſemens néceſſaires, ſoient embarqués ſuivant l'inventaire, dont il lui ſera remis un double.

II. Il empêchera, pendant la campagne, qu'il ne ſoit fait aucune diſſipation des remèdes & rafraîchiſſemens; rendra compte au commandant & à l'intendant ou commiſſaire embarqué, du nombre de malades & de bleſſés qui ſeront mis dans les hôpitaux; de la qualité de leurs maladies & bleſſures; il arrêtera toutes les ſemaines avec l'officier chargé du détail & l'écrivain, la conſommation des remèdes & rafraîchiſſemens.

III. Il aura les mêmes ſoins & fonctions dans les hôpitaux à la ſuite de l'armée, ou ceux qu'on pourroit former à terre dans les relâches, que le médecin entretenu dans l'hôpital établi dans le port (1).

D'après la lecture de ces articles, il eſt évident que l'on ne s'étoit point encore occupé d'un enſeignement uniforme & public, pour les médecins deſtinés au ſervice de la marine.

Un réglement plus ſpécial & approprié avec plus de détails & de lumières aux beſoins de la marine dans ce qui concerne la médecine, eut pour objet l'organiſation régulière des écoles *des grands ports* où elles étoient établies; réglement dans lequel on trouve une diſpoſition qui établit différens moyens d'émulation, tels que des diſtributions de médailles, & le concours pour l'avancement dans le ſervice, indépendamment de toute autre conſidération.

D'autres réglemens moins étendus eurent pour objet différens points d'hygiène navale.

Si l'on parcourt à une époque plus récente, les divers actes du gouvernement concernant la marine en France, on y reconnoît pluſieurs arrêtés qui ont plus ou moins contribué au perfectionnement de cette partie du ſervice; l'arrêté du 2 floréal an II, par exemple, détermina une direction plus centrale, plus uniforme, dans le ſervice, par la création d'un comité de ſalubrité.

Pour compléter ces vues générales, nous devrions nous livrer à quelques vues ſur les améliorations les plus importantes, dont la médecine navale eſt ſuſceptible, ſur les rapports, la connexion de ces améliorations, avec l'état préſent des ſciences phyſiques, & les beſoins de l'homme de mer, des navigateurs & des colons divers, chez les peuples modernes. Il nous importeroit auſſi de comparer cette grande diviſion de la médecine publique, chez les différens peuples, dont les gouvernemens donneront d'autant plus d'attention aux inſtitutions & aux lois qui en ſont l'objet, qu'ils attachent plus de prix au bonheur, à la vie des hommes, & aux idées à la fois exactes & généreuſes qui ſervent de baſe à l'économie ſociale; mais un plus grand eſpace & des renſeignemens plus étendus nous ſeroient néceſſaires pour traiter ces grandes queſtions, auxquelles nous chercherons à n'être pas tout-à-fait étrangers dans les articles Navale (hygiène), Navigateurs (maladies des), Nautique (médecine), Mer (hommes de); titres divers ſous leſquels pluſieurs ouvrages eſtimables ont été publiés à différentes époques.

La médecine navale proprement dite devroit avoir eſſentiellement pour objet dans ſes diverſes parties, l'étude du mode d'organiſation le plus favorable aux habitudes de la navigation, des effets de ces habitudes ſur les différentes parties & les différentes fonctions du corps humain; les moyens de rendre ce genre de vie moins inſalubre; & les maladies auxquelles il expoſe le plus les hommes qui s'y trouvent livrés, non-ſeulement à bord des vaiſſeaux, mais auſſi, mais en outre dans les lieux de débarquement & de ſéjour, où les navigateurs ſont trop ſouvent obligés de s'arrêter, pour ne pas compter leur influence parmi les chances d'inſalubrité & de danger auxquelles ils ſont le plus expoſés.

Nous ne connoiſſons aucun ouvrage dans lequel la médecine navale ait été conſidérée ſous ce point de vue. Ramazzini, qui n'a point oublié cette profeſſion dans ſon *Traité ſur les maladies des artiſans*, ne lui a conſacré qu'un chapitre aſſez court, qui ſe borne à quelques généralités. L'auteur remarque avec raiſon qu'avant la découverte de la bouſſole, la navigation étoit plus inſalubre dans pluſieurs de ſes parties, puiſque les pilotes étoient continuellement obligés, pendant la nuit, d'avoir les yeux fixés ſur la petite ourſe pour connoître leur chemin; mais il auroit pu ajouter que d'une autre part, & par l'effet de cette découverte de la bouſſole, d'autres dangers, d'autres maladies, ſe ſont développés avec les progrès de la navigation dans les voyages de long cours, & dans les expéditions commerciales ou militaires.

---

(1) Ordonnance du Roi, concernant la marine, du 25 mars 1765. Paris, de l'Imprimerie royale.

Du reste, Ramazzini a montré autant de justesse d'esprit que de philantropie, en donnant une attention toute particulière aux dangers de tout genre & aux causes variées d'insalubrité, qui menacent continuellement la santé & la vie des rameurs & des matelots, lorsque des chefs sans humanité ou sans lumiere, n'éloignent pas de ce genre de vie, par une prévoyance éclairée, les causes d'insalubrité qui n'en sont pas tout-à-fait inséparables.

Malgré les progrès de la navigation dans le quinzième & le seizième siècle, il ne paroît pas qu'aucun médecin se soit particulièrement occupé de la médecine navale. Nous voyons seulement dans l'ouvrage de Jean de Vigo, publié en 1526, que l'auteur en a consacré un chapitre à quelques considérations sur les fièvres qui attaquent les marins.

Un peu plus tard, Glauber publia un petit traité ayant pour titre : *De Consolatione navigantium*, dans lequel on trouve l'idée heureuse & féconde, qui fut réalisée dans la suite par Cook, d'embarquer de l'extrait de bière pour préparer cette boisson à bord des vaisseaux.

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle & dans la première moitié du dix-huitième, un assez grand nombre de traités & de dissertations inaugurales ont eu pour objet des parties plus ou moins étendues de la médecine nautique. Ainsi Cockburne, estimé & cité par Haller (1), donna en 1697 son *Traité sur la nature, les causes & la cure des maladies des gens de mer.*

Le même auteur donna aussi en 1701, une dissertation ayant pour titre : *De Morbis navigatorum.*

L'école de Stahl ne fut pas tout-à-fait étrangère à des études semblables, & on lui doit une dissertation estimée sur la médecine des marins (*de Morbis nauticis*), publiée en 1705.

L'école de Linné donna plus d'étendue à cette même étude, & l'excellent *Recueil des Aménités académiques* contient plusieurs dissertations sur différens points de la médecine ou de l'hygiène nautique (2).

Vater, Chirac, Buchner & plusieurs autres médecins donnèrent, dans la même période, quelques écrits assez peu importans, & il faut aller jusqu'à Morougues & Duhamel, du moins en France, pour trouver des vues & des aperçus sur la médecine navale, qui méritent d'être consultés ; Morougues donna ses observations sur la corruption de l'air des vaisseaux, dans le premier volume des *Savans étrangers de l'Académie des sciences.* L'ouvrage de Duhamel a pour titre : *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*, 1759. Il est rempli de vues ingénieuses en pratique, & de résultats éminemment tirés de l'expérience & de l'observation.

(1) *Bibliothèque de Médecine pratique*, tom. IV, pag. 197.

(2) Dans le volume V, *Diss. de Morbis expeditionis classicæ*, 1756.

Dans le volume VIII, *Morbi Nautarum Indiæ*, &c.

L'auteur, dès l'année 1732, avoit donné, au nom de l'Académie & sur la demande de M. de Maurepas, alors ministre de la marine, un excellent rapport sur le choix d'une étuve propre à courber les bordages des vaisseaux ; travail qui fut suivi de plusieurs autres du même genre, & dont l'utilité fit créer, en sa faveur, une place d'inspecteur de la marine.

Chargé de ces importantes fonctions, Duhamel dirigea long-temps des travaux dans le port.

« Les vaisseaux construits suivant ses vues, dit » Vicq-d'Azyr, étoient pour lui l'objet du plus vif » intérêt : lorsqu'ils étoient maltraités par la tempête, ou subjugués par les ennemis de l'Etat, il » les regrettoit, non-seulement comme citoyen, » mais encore parce qu'ils étoient en quelque » sorte son ouvrage ; & M. Duhamel étoit l'homme » de France, qu'une guerre maritime inquiétoit » le plus. Avec quel plaisir il auroit été témoin de » cette paix qui sera durable, parce qu'elle ne » succède pas à d'injustes entreprises, à des déprédations barbares, & surtout parce qu'on doit » la regarder comme le repos de plusieurs puissances, toutes intéressées à ce qu'elle ne soit » troublée par aucune ! »

L'ouvrage que nous venons de citer est justement regardé comme le premier ouvrage élémentaire qui ait été publié sur l'art de conserver la santé des matelots. L'auteur, suivant son biographe, a démontré que les maux si souvent attribués à l'atmosphère de la mer, ont leur source dans le vaisseau lui-même (1). Il y a fait placer des ventilateurs, dont il a étendu l'usage au renouvellement de l'air dans les hôpitaux (2), & il a fait connoître les dangers de la coutume où l'on est d'embarquer une grande quantité d'animaux qui nuisent, qui infectent en même temps, & de porter ainsi tous les inconvéniens du luxe & de la bonne chère dans une demeure étroite, plus resserrée encore par les besoins de ses habitans que par ses propres limites, & dans laquelle tout retrace à l'homme la nécessité d'être économe, frugal & vigilant.

Huxham, sans avoir écrit d'une manière spéciale sur la médecine nautique, a donné d'utiles observations sur la saignée dans la plupart des maladies fébriles & en apparence inflammatoires

(1) Il a fait un nouveau réglement pour l'instruction des chirurgiens de la marine, & il a rétabli l'émulation parmi eux.

(2) M. Duhamel est le premier qui ait établi des ventilateurs en France dans quelques hôpitaux. Il a aussi fait pratiquer des ouvertures dans la partie la plus élevée des salles, où il faisoit placer un poêle : ainsi l'air dilaté par la chaleur circuloit plus librement.

des marins, sur le danger de la saignée dans le traitement d'une péripneumonie qu'il eut occasion d'observer, & à laquelle les marins sont exposés, lorsqu'après avoir séjourné dans les climats chauds, ils reviennent en Europe dans des saisons froides & humides.

L'ouvrage de Rouppe, *de Morbis navigantium*, est un des plus étendus & des plus estimés (1).

On n'attache pas moins de prix au *Traité du scorbut*, par Lind, aux excellentes observations du même auteur sur les *maladies des Européens dans les pays chauds*, à son instruction pour conserver la santé des équipages, & à ses Mémoires sur la contagion & sur les fièvres, dont Fouquet de Montpellier a donné la traduction.

Poissonnier-Desperrières fit paroître de 1767 à 1771, des observations sur les maladies des gens de mer en général, & sur les avantages du régime végétal (2) en mer; travail qui annonce sans doute des vues, des intentions estimables, mais qui ne paroît pas avoir le degré de mérite & d'importance qu'on lui attribue dans le Recueil de la Société royale de médecine, dont l'historien ne craint pas d'accorder à l'auteur une sorte d'initiative dans les précautions ordonnées & dirigées avec tant de succès par le célèbre Cook pour assurer la santé de ses équipages.

Cook, l'immortel Cook, ne se borna point à l'application de quelques données scientifiques & théoriques à l'hygiène navale; il y joignit toutes les ressources d'une ame forte, d'un esprit attentif, d'une surveillance continue, aux moindres détails du régime physique & moral de son équipage. « Il a été près de trois années en mer, dit un de » ses panégyristes, & n'a perdu que peu d'hommes. » Ses soins paternels & son génie ont trouvé des » moyens nouveaux de conserver la santé de ses » équipages. Il a montré à l'Europe, & par des » essais réitérés, qu'on peut dans un voyage de » long cours, malgré la rigueur des climats & » leurs alternatives subites & dangereuses, con- » server les hommes avec une égale probabilité, » & presque comme dans leurs foyers. Il a rendu » compte de ses moyens à la Société royale de » Londres, & il a mérité une médaille d'or qui » devient une couronne civique. »

Les discours de Pringle qui ont eu pour objet de donner un compte & une explication détaillée de cette conduite de Cook, sont devenus comme inséparables de son voyage, & les lords de l'amirauté en ordonnèrent également l'impression.

L'auteur commence par observer dans ce discours, que les premiers voyages entrepris par la compagnie des Indes en Asie, ont été si meurtriers que, « suivant la remarque d'un physicien qui vivoit » dans ce temps-là, c'est-à-dire, au commence- » ment du siècle dernier, en 20 ans, il étoit mort » 10,000 matelots du scorbut seul; mais, sans » chercher des époques aussi reculées, l'expédi- » tion de l'amiral Anson en fournit de nos jours » un exemple trop mémorable pour être oublié. » Du détroit de Lemaire jusqu'à l'île de Jean » Fernandez, *le Centurion* perdit seul 200 hom- » mes, & cette scène affreuse ne finit pas là, puis- » que ce vaisseau, qui contenoit lui seul les restes » de l'équipage, perdit pendant quelque temps 8 » à 10 matelots par jour. Enfin, dans un voyage » de deux ans, l'amiral Anson avoit vu périr les » quatre cinquièmes de ses compagnons. Il est vrai » que le docteur Mead, qui vivoit alors, avoit con- » clu d'après le journal des chirurgiens, qu'il s'é- » toit mêlé une fièvre putride contagieuse au scor- » but; & en effet, comme l'observe M. Pringle, » le vaisseau de cet amiral étoit si chargé pendant » son voyage, qu'il étoit impossible d'ouvrir les » écoutilles, à moins que ce ne fût dans le temps » le plus calme. » (Vicq-d'Azyr, *Éloge historique de Pringle.*)

Cook avoit pris à bord de ses vaisseaux une certaine provision de *sourcrout*, dont il tira des avantages que la théorie de Pringle sur les causes du scorbut ne paroît pas bien expliquer. Le même auteur est plus heureux en rendant compte des effets salutaires de la *drèche*, & des liqueurs qui contiennent de l'acide carbonique. Il loue avec raison les soins que Cook s'est donné pour que ses matelots changeassent à propos d'habits, & qu'ils fussent toujours aussi sèchement qu'il est possible; & il remarque que le scorbut sur terre est endémique dans les pays dont l'atmosphère froide & humide n'est point balayée par les vents.

Le scorbut avoit d'abord attiré toute l'attention des médecins qui s'occupèrent de la médecine navale. Une autre maladie, la fièvre jaune, qui se montra souvent avec le caractère de ces épidémies & de ces contagions désastreuses, dont l'apparition fait époque dans l'histoire des peuples, devint à son tour le sujet d'un grand nombre de recherches & d'observations.

Poupé-Desportes, qu'on doit compter parmi les auteurs qui s'engagèrent dans cette carrière, donna son ouvrage en 1764 (1). Un grand nombre d'écrits ont été publiés en Angleterre sur la même maladie. Il seroit trop long d'en donner la nomenclature, & nous nous bornerons à remarquer d'une manière générale, que MM. Devèze, Caillot, Delmas, se sont placés en France au premier rang des auteurs qui ont fait de cette fièvre redoutable le sujet de leurs observations. Dans la même période

(1) *De Morbis navigantium.* Lugd. Bat. 1764, in-8°.

(2) Desperrières vouloit faire adopter exclusivement le régime végétal à bord des vaisseaux, afin de diminuer le nombre & la gravité des maladies. L'équipage de *la Belle-Poule*, qui fut soumis à ce régime, eut, à la vérité, très-peu de malades dans une longue expédition, mais tous ses hommes étoient d'une maigreur & d'une foiblesse qui ne montroit pas sous un jour favorable les résultats de cette grande expérience.

(1) *Histoire de Saint-Domingue*, que l'on estime pour de bonnes observations sur la fièvre jaune.